VOLUME XXV — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 2 FEVRIER 1938 — NUMERO 39

Abonnement payable d'avance à ...
ABONNEMENTS:
Canada $2.00
Etats-Unis $2.50
Europe $3.00

LA LIBERTÉ

Directeur: Donatien Frémont

DIEU ET MON DROIT

Téléphone 21 817
Publiée par
CANADIAN PUBLISHERS, Ltd.
619, avenue McDermot
Winnipeg, Manitoba

Chambre Provinciale

PROJETS SCOLAIRES DE M. SCHULTZ

Le ministre de l'éducation veut encourager au moyen de bourses les étudiants ruraux. — Une formation plus pratique. — Le grade XII pour l'Ecole Normale.

L'hon. Ivan Schultz, ministre de l'éducation, en présentant les dépenses prévues de son département, qui s'élèvent à $1,941,050, a exposé un programme en cinq points: 1e augmentation du personnel des inspecteurs; 2e nouvelle série de bourses; 3e nouvelle forme de rapport scolaire; 4e "éducation visuelle"; 5e revision du cours d'études.

Etudiants ruraux

Le ministre demande un crédit de $10,000 pour des bourses, la plupart des bourses à l'Université, mais quelques-unes pour des cours d'écoles techniques. Le fonds sera divisé en deux parts: l'une de $7,500 destinée aux étudiants de la campagne et l'autre de $2,500 destinée aux instituteurs ruraux recevant un salaire au-dessous du minimum fixé pour leur permettre de suivre les cours d'été à Winnipeg. Chaque bourse serait d'au moins $250. On veut encourager les étudiants du Manitoba rural, actuellement peu nombreux à l'Université, et surtout les pousser vers un cours d'agriculture d'expérience pratique qui semble donner d'excellents résultats.

L'"éducation visuelle" se fera probablement au moyen de films. La méthode a été employée avec succès en Allemagne et en France et quelque peu aux Etats-Unis.

La revision du programme, qui prendra trois années, se fera d'après les tendances de l'éducation moderne.

Formation pratique

Sur quatre élèves d'une école rurale à classe unique qui commencent leur premier grade, dit M. Schultz, trois ne vont jamais au-delà du sixième. Dans tout le Canada, le garçon moyen commence à travailler deux ans plus tard qu'il y a une dizaine d'années. L'un des problèmes de l'éducation est de trouver le type de formation qui convient à cette période. Le nouveau cours accordera plus d'attention à l'éducation physique et à la formation pratique.

Les causeries scolaires radiophoniques inaugurées l'année dernière sont actuellement suivies par 10,000 élèves. C'est simplement une expérience qui est faite. Elles seront continuées jusqu'à la fin du terme de juin et si les résultats sont satisfaisants, on les maintiendra.

Les leçons par radio ne sont naturellement utiles que dans certains sujets et certains grades. Pour des élèves des grades I à IV, elles n'ont aucun caractère pratique.

L'assistance scolaire l'an dernier a été un record pour le Manitoba, qui s'est rangé quatrième dans le Dominion, avec augmentation surtout dans les écoles rurales.

Dans quelques districts cependant, elle a été si irrégulière, que le département songe à une application plus stricte de la loi d'assistance scolaire.

Cours par correspondance

L'obtention du grade XII va être le minimum requis pour l'entrée à l'école Normale. Sur les 1,600 élèves du grade XII, 200 suivent le cours par correspondance. Les résultats des examens semblent démontrer que ces derniers ont une meilleure moyenne que ceux qui vont aux écoles. Ceci ne prouve pas que la méthode d'enseignement par correspondance est la meilleure, mais plutôt que les élèves n'ayant pas l'avantage de pouvoir aller à de bonnes écoles s'appliquent davantage.

Avec 20,000 jeunes gens de plus dans la province que dans la moyenne du temps écoulé, le département se rend compte de la nécessité de la formation professionnelle. Un sur quatre n'a de formation pour aucun métier ni aucune profession. Les classes de formation dans les villes, ainsi que les cours d'agriculture et d'arts ménagers à la campagne, font un excellent travail. Leur succès revient en grande partie au service d'extension agricole du département.

"Racket légalisé"

W. R. Sexsmith, conservateur (Portage-la-Prairie), a dénoncé la "Canadian Performing Rights Society", qu'il a qualifiée de "racket" légalisé, et a présenté une motion demandant au gouvernement de restreindre ses activités. Il s'agit d'une société chargée d'encaisser les droits d'auteurs, de musiciens, d'éditeurs et autres. Elle pousse certainement ses privilèges un peu loin quand elle fait payer des droits aux églises, collèges, écoles, organisations religieuses et charitables, hôtels et restaurants où sont installés des radios ou des phonographes pour l'audition desquels le public ne débourse rien.

La société, incorporée en 1925 avec un capital de 10,000 actions, dont deux seulement détenues par des Canadiens, poursuit impitoyablement et accable de frais le malheureux possesseur d'un radio placé dans un lieu public où l'on a joué un morceau de musique aux droits réservés. Que faire contre une organisation puissante? Il n'y a qu'à payer.

De tous les côtés de la Chambre, on a approuvé chaleureusement. Quelques députés ont même trouvé que la motion Sexsmith n'allait pas assez loin. Elle a été laissée sur la table aux fins d'amendements après entente avec les différents groupes.

Hommage aux morts

Mercredi dernier, la Chambre a rendu hommage à la mémoire de deux anciens députés, le sénateur Aimé Bénard et D. A. Ross, décédés dans le courant de janvier, et a voté des condoléances aux familles.

M. Bénard, avant de siéger au Sénat, avait été pendant dix ans député d'Iberville et M. Ross avait été longtemps député de St. Clement.

LE "CHANT DU BERCEAU" AU GALA DRAMATIQUE NATIONAL

La pièce en trois actes que jouera samedi soir la troupe du Cercle Molière a tenu l'affiche pendant plus d'une année dans un théâtre de Paris.

C'est samedi prochain 5 février, que le Cercle Molière donnera sa pièce annuelle au Théâtre Walker, à 8 heures 20 précises. Il prendra part en même temps au concours qui a lieu tous les ans à Winnipeg avant le Gala dramatique national.

On connait la variété des pièces jouées par le Cercle Molière: drames, comédies, lyrisme, tragédies paysannes ou bourgeoises, mystère, etc.; il a tout essayé avec succès. Son "petit monde" de "Popaul et Virginie" et des "Soeurs Guédonec" est devenu légendaire et on en parle encore. Il manquait à son actif une pièce qui fit sensation lors de la première et qui tint l'affiche pendant plus d'une année au Studio des Champs-Elysées, avant de passer à la Comédie-Française: "Le Chant du Berceau".

Le Cercle Molière n'a pas craint de l'entreprendre malgré de grandes difficultés. Monter une pièce à 16 personnages n'est pas chose facile. Il avait bien les anciens, les aguerris, ceux que l'on met à toutes les sauces et qui campent à la perfection un personnage qui est loin de leur ressembler; il avait Mme E. Houde, qui avait créé une pathétique Mme Rousset dans "Blanchette" et une "Maryvonne" désemparée dans "Les Soeurs Guédonec". Il avait Joseph Plante, qui se faisait dire par Granville-Barker: "qu'il était de tous les acteurs qu'il avait vus celui qui écoutait le mieux." Il avait Mme A. Boutal, qui campait la Mme E. Cahu des "Soeurs Guédonec" d'une façon si réaliste; il avait aussi Louis Gauthier, Arthur Boutal. Mais ce n'était pas assez. Il eut la bonne fortune de recruter de nouvelles artistes parmi des actrices qui avaient déjà fait leurs preuves dans d'autres groupes et que l'on pourra, avec raison, qualifier "d'anciennes" après la représentation du "Chant du Berceau". Ce sont: Mlle Adrienne Marion, Mme R. Després, Mlles Fabiola Gosselin, Renée Deniset, Jeanne Joyal, Jacqueline Plante, Marie-Paule Bérubé, Gertrude Senez, Hélène Provost, Paula Sumner et Raymonde Marchand.

A l'heure qu'il est, il n'y a plus ni anciens ni nouveaux, il n'y a que des acteurs du Cercle Molière qui sauront perpétuer le bon renom du Cercle.

Le "Chant du Berceau" faisait dire à un grand critique parisien, au lendemain de la première: "Nous avons assisté hier soir à un chef-d'oeuvre: c'est frais, c'est reposant et c'est tellement différent des pièces que l'on nous donne d'habitude . . . C'est aussi poignant, c'est humain."

Les mêmes soins minutieux ont été apportés au montage du "Chant du Berceau". Les décors de Mme A. Boutal ont été exécutés par Paul Lévêque qui a déjà à son actif ceux de "Blanchette", des "Soeurs Guédonec" et du "Voyage à Biarritz". Les costumes sont de Mme L. Le Goff et Raymonde Marchand.

Billets de saison, trois soirs, 3, 4 et 5 février avec matinée le 5, soit huit pièces anglaises et une française; $1.25 et $2.00.

Billets pour la soirée du Cercle Molière seulement: samedi soir, à 8 h. 20, 75c, 50c et 25c.

A l'issue de la représentation, M. Malcolm Morley, de Londres, critiquera la pièce et annoncera les résultats du Gala dramatique régional.

Il sera présenté à l'auditoire par M. Henri Bougearel, consul de France.

Pour défendre les Etats-Unis

Le président Roosevelt, jugeant la défense nationale insuffisante, recommande un programme naval de 800 millions.

WASHINGTON — Dans un message sur la défense des Etats-Unis adressé au Congrès, le président Roosevelt a rappelé aux représentants du peuple que son gouvernement essayait, depuis longtemps, de s'entendre avec les chefs de divers gouvernements étrangers pour en venir à un moyen efficace de limiter et de réduire les armements et d'établir au moins "une probabilité" de paix mondiale.

"Le Congrès sait aussi, dit-il, que ces efforts, bien qu'ils soient appuyés par le peuple américain tout entier, n'en continuent pas moins à rester sans fruits".

M. Roosevelt a averti le Congrès que la défense nationale des Etats-Unis ne suffisait plus à garantir leur sécurité et il a demandé aux Chambres d'approuver un programme de construction navale de $800,000,000.

Le président a demandé une allocation supplémentaire de $20,000,000 pour la défense en plus des dépenses d'un milliard prévues pour l'année fiscale 1939.

A cause des menaces de guerre qui sévissent dans le monde entier, M. Roosevelt demande au Congrès de s'occuper immédiatement des lois qui doivent prévenir les profits excessifs des individus en temps de guerre et équilibrer autant que possible les frais qui résulteraient d'un conflit futur.

Massacre d'enfants à Barcelone

BARCELONE — Dimanche a été une journée sanglante pour Barcelone. Des aéroplanes de l'armée de Franco ont survolé brusquement la ville, jetant des bombes qui ont fait de nombreuses victimes estimées à 350. Parmi elles se trouvaient cent enfants dans une grande pouponnière.

La Légion canadienne et les droits du français

FORT WILLIAIM, Ont. — Le conseil fédéral de la Légion canadienne a endossé une déclaration de principes propres à renforcer la cohésion canadienne. Le premier principe est "que les droits jusqu'ici garantis à la population canadienne-française soient de toute manière sauvegardés".

UNE TERRIBLE AVALANCHE AUX CHUTES NIAGARA

Le fameux pont international donnant sur les chutes s'affaisse sous la poussée des blocs de glace.

NIAGARA FALLS, N.-Y.—La plus terrible avalanche dans toute l'histoire des chutes Niagara a précipité des monceaux de glace au fond de l'abime, faisant céder sous sa pression le fameux pont international qui donne sur les chutes (le **Fall View Bridge**). On a constaté des fléchissements dans l'arche centrale de mille pieds du pont et l'on a immédiatement fermé celui-ci à la circulation.

D'immenses blocs de glace, tombés au fond de la gorge, se sont empilés contre les piliers, aux deux bouts, sur la rive américaine et sur la rive canadienne.

Sous le choc, le pont a commencé à céder et à s'affaisser. Le déplacement a été si considérable, qu'en tombant, cette masse de glace a été submergée par vingt pieds d'eau, dans la rivière inférieure.

Un pilier de béton armé, du côté américain des chutes, s'est affaissé et a fait dévier toute l'armature du pont.

Le petit quai du **Maid of the Mist**, sur la rive canadienne, d'où des milliers de touristes s'embarquent, chaque année, pour visiter les chutes, a été endommagé par la glace. L'abri situé sur le quai a été renversé.

Les douaniers et officiers de l'immigration des Etats-Unis ont évacué le pont et se sont réfugiés sur la rive américaine en disant que l'arche centrale du pont faisait entendre un bruit sourd et intermittent. Les ingénieurs ne peuvent encore estimer les dommages causés au pont.

Navire anglais coulé: 11 victimes

BARCELONE — Le transport anglais "Endymion" a été torpillé et coulé lundi, près de Carthagène, par un sous-marin des rebelles espagnols. Onze personnes ont été noyées.

OTTAWA — Le gouvernement fédéral a renouvelé un prêt de $7,406,-894 qu'il avait fait à la Saskatchewan, et a accepté $128,717 en billets du trésor provincial, en paiement de l'intérêt sur ce prêt.

Pour mettre fin à des abus

Un projet de loi qui rendrait aux Canadiens français des postes détenus par des unilingues.

OTTAWA — M. Wilfrid Lacroix, député libéral de Québec-Montmorency, présente un projet de loi qui, s'il est adopté, mettra fin à de nombreux abus dans le fonctionnarisme d'Etat et permettra à quelques centaines de Canadiens français d'occuper des positions que détiennent actuellement dans la province de Québec des fonctionnaires anglais unilingues.

Le but du bill de M. Lacroix est de substituer à l'article 20 de la loi du fonctionnarisme fédéral une disposition spécifiant clairement qu'aucune nomination temporaire ou permanente ne pourra être faite à une position quelconque dans une province, à moins que le candidat n'ait prouvé, à un examen, qu'il possède parfaitement la langue de la majorité de la population de cette province.

Le bill ne vise pas seulement les nominations directes à des positions locales, mais encore — il faudrait dire surtout — le transfert des fonctionnaires d'une province dans une autre. Si l'on désire transférer un fonctionnaire d'une position dans l'Ontario à une position correspondante dans le Québec, le fonctionnaire devra, en vertu du projet de loi de M. Lacroix, subir un examen qui établira clairement la connaissance du français. De même, aucun fonctionnaire ne pourra être désigné à une position en Colombie-Britannique, en Ontario ou en Nouvelle-Ecosse, à moins qu'il ne possède la langue anglaise.

Depuis plusieurs années, en se prévalant du régime des permutations, la Commission du fonctionnairisme fédéral a réussi à encombrer les bureaux des ministères fédéraux de l'Agriculture, de la Douane et de l'Accise, etc., situés dans le Québec, de fonctionnaires anglais unilingues, en transférant ceux-ci d'Ottawa, de Toronto, de Winnipeg ou d'ailleurs, à Québec, à Montréal ou dans une autre ville du Québec.

On estime à quelques centaines les positions qui reviendraient ainsi aux Canadiens français.

Le bureau des traductions

OTTAWA — "Le bureau des traductions a exécuté, l'année dernière, une somme de traduction plus considérable que l'année précédente," d'après le rapport de M. D.-T. Robichaud, surintendant dans le rapport annuel, 1936-1937, du secrétaire d'Etat, déposé en Chambre des communes. "On lui a confié, continue M. Robichaud, une correspondance beaucoup plus abondante, ainsi qu'un grand nombre de documents volumineux émanant des conseils, commissions, commissions royales, etc. Enfin, il a, comme à l'ordinaire, exécuté des traductions pour le compte de toutes les branches de l'administration qui n'ont pas de traducteurs titulaires".

Parlement Fédéral

CE QUE DIT LE DISCOURS DU TRONE

On espère qu'une loi sur l'assurance-chômage pourra être adoptée dès cette session. — Nombreuses questions d'ordre secondaire.

OTTAWA — Le gouverneur général, Son Excellence lord Tweedsmuir, a solennellement ouvert, jeudi après-midi, selon le cérémonial du Sénat, la troisième session du 18e Parlement du Canada. La session pourra être longue. Il y sera question de l'exportation d'énergie électrique, d'un nouveau traité de commerce avec les Etats-Unis, de l'extension du programme d'aide à la jeunesse et des vétérans, toutes questions qui pourront soulever de longs débats.

M. J.-N. Francoeur, nouvellement élu député libéral de Lotbinière, a présenté, en français, la réponse à l'adresse, laquelle a été secondée par un autre nouveau député, M. R.-M. Warren, de Renfrew North.

Dans un discours de trois heures, M. Bennett, chef de l'opposition, a dénoncé vigoureusement la corruption qui, dit-il, n'a jamais été si éhontée. Il s'est déclaré prêt à fournir des détails quand le moment serait venu. M. Bennett a critiqué la politique d'inaction du gouvernement. Il a déposé un amendement qui reproche au gouvernement de n'avoir pas pris des mesures législatives contre la situation économique défavorable.

En réponse, M. King a dit que la situation est infiniment meilleure aujourd'hui qu'il y a un an ou deux ou trois ans. Quant à la corruption électorale, le premier ministre accepterait avec plaisir toute proposition tendant à la rendre impossible; mais M. Bennett devrait être l'un des derniers à faire la leçon sur les promesses à l'électorat, après sa campagne de 1930.

Voici le texte français du discours du Trône lu par lord Tweedsmuir:

Honorables membres du Sénat,
Membres de la Chambre des Communes:

Il m'est très agréable de vous accueillir à la reprise de vos travaux parlementaires.

Le couronnement

La dernière intersession a été marquée par le couronnement de Leurs Majestés le Roi Georges VI et la reine Elisabeth, qui eut lieu au mois de mai. Cet événement a pris une importance exceptionnelle pour les nations du Commonwealth britannique. Le rituel et le cérémonial du couronnement ont consacré la nature des relations entre le Souverain et ses peuples des divers dominions; telle que la définit le Statut de Westminster.

La conférence impériale

Certains membres du gouvernement ont participé aux délibérations de la conférence impériale qui s'est ouverte aussitôt après le couronnement. Le résumé de ces délibérations sera bientôt soumis à votre examen. De l'avis du gouvernement, cette occasion d'échanger des vues et des renseignements sur des questions d'intérêt commun, contribuera à l'accroissement du bien-être dans toutes les parties du Commonwealth.

La reprise économique

Il est réconfortant de constater qu'au cours de la dernière année, la reprise économique s'est notablement accentuée au Canada. Les revenus ont atteint des niveaux plus élevés. Une augmentation importante a caractérisé notre commerce avec d'autres pays. En outre, l'emploi a accusé un relèvement général et le nombre des chômeurs assistés a sensiblement diminué.

L'Ouest

Le retour, sous une forme aggravée, de l'état de sécheresse dans certaines régions de l'Ouest canadien a malheureusement nécessité des secours plus importants que jamais. Le gouvernement a l'intention de continuer la tâche que lui assigne la loi sur le rétablissement agricole des Prairies.

Vu le succès des efforts accomplis pour aider à l'éducation des jeunes chômeurs, on se propose de continuer ce programme au cours de la nouvelle année.

Le ministère de l'agriculture a été réorganisé et ses services coordonnés pour améliorer le type et la qualité des produits agricoles du Canada.

On met actuellement la dernière main aux préparatifs d'inauguration d'un service national d'aviation trans-canadien.

Commissions dont on attend les rapports

La Commission nationale de placement, la Commission royale d'Enquête sur l'industrie textile et la Commission établie par la Loi d'Assistance aux anciens combattants, 1936, ont terminé leurs travaux. Les rapports de ces commissions seront déposés en temps utile sur le bureau de la Chambre.

L'armature administrative du Canada a subi, depuis la Confédération, par suite de l'évolution économique et sociale, une tension qui démontre la nécessité de mesures susceptibles de répondre plus efficacement aux besoins des provinces et du Dominion, d'encourager et de sauvegarder l'unité nationale. Mes ministres estiment que les autorités compétentes, une fois munies d'une documentation précise et complète, pourront trouver des solutions satisfaisantes. A cette fin il a d'abord été créé une Commission royale chargée d'examiner de nouveau les fondements économiques et financiers de la Confédération, ainsi que le partage des pouvoirs législatifs, à la lumière des conditions nouvelles qui ont surgi au cours des soixante-dix dernières années. Cette commission a déjà siégé dans plusieurs parties du Dominion.

(Suite à la page 4)

LA CAMPAGNE DE CHINE DANS UNE PHASE CRITIQUE

Le Japon doit se préparer à faire face à un autre pays, sans doute l'Union soviétique.

TOKYO — Le ministre de la guerre, le général Sougiyama, a déclaré au Parlement que la campagne de Chine est entrée dans une phase si critique que le Japon doit se préparer à faire face à "un autre pays". (Certains observateurs croient qu'il s'agit de l'Union soviétique).

Assailli de questions, le ministre a répété une déclaration qu'il a faite ces jours derniers: il faut que le Japon accroisse son armée. Il a aussi déclaré qu'il faut que ce pays accroisse son aviation militaire. "La situation, a-t-il affirmé, "s'aggrave rapidement."

Le ministre a dit que l'étranger ravitaille la Chine par les voies de la Mongolie, de Canton et de l'Indo-Chine, et qu'il croit, bien qu'il ne soit pas possible d'obtenir des précisions, que le volume du ravitaillement est considérable.

D'autre part, le ministre de la marine, l'amiral Yonai, après avoir mentionné la nouvelle de la possibilité d'un accroissement des forces navales de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis et de la France, a déclaré: Le Japon ne peut pas tolérer que d'autres pays prennent la supériorité dans ce domaine. Nous avons l'intention d'effectuer une rapide expansion (de nos forces), si d'autres puissances entreprennent d'accroître beaucoup leurs armements.

Les Raquetteurs de Saint-Boniface et de Winnipeg qui sont allés à Montréal



Le Congrès international des Raquetteurs de Montréal a attiré cette année un grand nombre d'amateurs de Winnipeg et de Saint-Boniface. La photographie ci-dessus représente leur groupe au moment du départ à la gare du Pacifique Canadien. Près de la moitié sont des Canadiens français. Dernière rangée: Antoine Painchaud, David Joyal, David Toupin, Adhémar Germain, et Charles Schwartz. Au-dessous d'A. Germain: Louis Larivière. A gauche: Alphonse Larivière et Angéline Pelletier. A droite: Marie Chartier, Augustine Gauvreau et Ida Desautels.

NOUVELLES DE FRANCE ET D'EUROPE

On se bat à coups de poing à la Chambre belge

BRUXELLES — Trois députés rexistes ont reçu des blessures, légères, au cours d'une querelle provoquée, à la chambre des députés, par les accusations de Léon Degrelle qui reprochait à M. Arthur Wanters, ministre de l'Hygiène, et à M. Marcel-Henri Jaspar, ancien ministre des Transports, d'avoir aidé à un groupe d'industriels qui auraient dépêché des armes au gouvernement espagnol. La session fut suspendue durant une heure après la première querelle qui dégénéra en une bataille rangée sur le plancher de la chambre.

Le député Leruitte ayant terminé sa sortie contre M. Jaspar, ce dernier se leva pour lui dire qu'il avait menti. Il le fit rudement. Un député rexiste lui répondit plus rudement encore. M. Jaspar le giffla. Ce fut ensuite la mêlée générale. Des livres, des chaises, des encriers et d'autres objets commencèrent à filer au-dessus des têtes des députés. Incapable de rétablir l'ordre, le président Camille Huysmans ordonna que l'on évacuât les batailleurs. La séance fut suspendue.

Le franc baisse encore

PARIS—Le cabinet français a approuvé le projet de code social préparé par le premier ministre Chautemps pour réglementer les relations du capital et du travail. M. Chautemps doit soumettre ce projet à la nation dans un discours qui sera irradié par toute la France. Entre temps, le franc continue à baisser.

Des photographies du "Pourquoi pas?"

PARIS — Une émouvante découverte vient d'être faite sur la Côte Islandaise. Le 16 septembre 1936, le **Pourquoi pas?**, bateau-laboratoire portant l'expédition polaire du docteur Charcot, sombrait corps et biens au cours d'une terrible tempête dans l'océan Arctique. Un seul marin survécut au désastre qui coûta la vie à 39 personnes. Et voici que parmi ses débris sans forme on a retrouvé à demi enfouies dans le sable à trois kilomètres du lieu du naufrage, cinq petites bobines de pellicules que la mer durant dés mois avait rejetées de rocher en rocher . . . recueillies par le consul de France à Reikjavik, les pellicules viennent d'être développées avec des soins particuliers à Paris.

La presse française publie aujourd'hui ces photos, les dernières qu'on ait des disparus et que les taches qui les maculent ne rendent que plus émouvantes.

Pas d'Allemands au Congrès eucharistique de Budapest

BERLIN — Le gouvernement allemand vient d'aviser le président du comité d'organisation du 34e congrès eucharistique international de Budapest, l'ancien premier ministre Karl Huszar, qu'il estime "indésirable" la participation des catholiques allemands à ce congrès eucharistique. Dans les milieux officiels, on affirme que l'on veut épargner aux catholiques allemands un conflit intérieur entre leur foi religieuse et leur loyauté à la patrie à la suite du message de Noël du pape Pie XI contre le nazisme. La pénurie de devises étrangères expliquerait aussi dans une certaine mesure cette attitude.

La terreur en Espagne blanche

BARCELONE—Le ministère de la défense de l'Espagne "gouvernementale" annonce que les aviateurs "gouvernementaux" entreprennent de répandre la terreur dans les villes intérieures de l'Espagne blanche, par "représailles" pour de récents bombardements.

Les Juifs polonais et roumains

VIENNE — Les réfugiés juifs de Pologne et de Roumanie entrent de plus en plus nombreux en Autriche. Le "chemin de fer souterrain", l'organisation qui leur sert à passer subrepticement la frontière, fonctionne à plein rendement. On estime que plus de 350 Juifs roumains sont entrés en Autriche depuis dix jours et qu'il en est venu quelque 1800 de Pologne depuis le mois de décembre dernier. Une fois entrés en Autriche, ces Juifs se dispersent ensuite vers l'ouest.

Reprise d'Esther à la Comédie-Française

La Comédie-Française vient de donner un fort original spectacle avec "Esther" de Racine, mis en scène par Georges Le Roy. "Esther", pièce de circonstance, écrite par Racine à la demande de Madame de Maintenon, pour les demoiselles de Saint-Cyr, eut sa première représentation dans le grand vestibule des dortoirs de Saint-Cyr, devant Louis XIV et la cour le 26 janvier 1689. Rien n'avait été négligé pour que le spectacle fût parfait. Des décors variés avaient été peints par Borin. Madame de Maintenon avait dépensé plus de quatorze mille livres pour faire arranger aux jeunes tragédiennes les longues robes à la personne, enrichies de perles et de pierreries, qui avaient jadis servi aux ballets du Roi, et les musiciens du Roi accompagnaient les choeurs.

C'est cette atmosphère de grâce mystique sous sa plus forte expression artistique que la nouvelle mise en scène de la Comédie-Française vient de restituer. De même que Racine avait pris souvent son texte littéralement dans les écritures saintes, de même la mise en scène des acteurs a été prise dans le "Livre d'Esther". Selon le voeu de Racine: "Tout sera rythme et musique".

Mort de l'inventeur des dessins animés

PARIS — Emile Cohl, connu en France comme le père des dessins animés, est mort de pneumonie dans un hospice. Il était âgé de 81 ans.

Au début du siècle, alors qu'il photographiait une série de dessins. Cohl découvrit le principe à la base des dessins animés modernes.

En 1908 il présenta un film connu sous le nom de "phantasmagories", qui était une forme rudimentaire des dessins animés, composés de 2,000 images séparées.

Le rôle des enfants dans la déchristianisation en Allemagne

Le gros de l'effort hitlérien dans la guerre religieuse, qui sévit cruellement depuis quelque temps, porte sur l'école, dernière plate-forme de la résistance catholique. L'école confessionnelle perd du terrain tous les jours, au profit de "l'école de la communauté nationale". à tel point qu'en Bavière, fief du catholicisme, le nombre de voix en faveur de l'école commune vient de passer en un an de 65% à 95%. Et l'enfant est le propagandiste officiel et actif du pouvoir; c'est lui l'agent de liaison entre l'Etat et la famille, investi de la mission de confiance de rapporter à la maison, en rentrant de classe, les pétitions en faveur de l'école commune; on lui dit qu'il a une "tâche d'éducation" à remplir auprès de ses parents; on le fait entrer dans une cellule de vigilance ayant pour objet la surveillance du milieu, la rédaction de rapports confidentiels signalant toutes les manifestations d'hostilité au régime. Ces équipes de vigilance interne reçoivent le nom de **Kleine Polizei** (petite police).

Dans cette surveillance silencieuse **du père par l'enfant**, il y a une perversion profonde naturellement appelée à se développer. Cette petite police fait penser à la dictature de l'enfant russe sur ses parents, comme, d'une façon générale, l'antichristianisme raciste et surtout ses méthodes font penser aux Soviets. Méthodes sournoises, progressives, prudentes dans l'attaque. Par exemple, pour enlever les crucifix des écoles, on procède par tâtonnements: où la réaction de la population se montre trop vive, ou se retire en bon ordre; on reprend ailleurs l'essai, sans se décourager.

Auprès de l'enfance, le ridicule est une arme d'une efficacité éprouvée. Le maître, dans sa classe, d'une voix monocorde et nasillarde, récite, parodiant le débit de l'enfant sage, la leçon de catéchisme: "L'homme est fait pour connaître Dieu, pour l'aimer et le servir". De jeunes rires fusent de partout. Le maître reprend alors, d'une voix claire et forte qui met les mots en valeur: "L'homme est fait pour vivre selon sa race. Sentez-vous, mes enfants, la différence?"

SOUVENIR D'UNE FEMME DE CŒUR

Madame Boucicaut, veuve du fondateur du "Bon Marché" de Paris.

Il était une fois une petite ouvrière blanchisseuse, âgée de dix-huit ans, qui s'appelait Marguerite Guérin, aussi rangée et travailleuse qu'elle était pauvre. Venue de Verjux, son village natal, elle avait trouvé un emploi dans un magasin de la rue du Bac où un jeune vendeur, M. Aristide, séduit par sa fraîcheur et sa timidité, se mit à l'aimer du plus profond de son coeur, si bien qu'un jour il lui avait demandé si elle voulait devenir Mme Aristide Boucicaut.

Car il ne s'agit ici ni d'un conte de fées, ni d'une image d'Epinal! C'est l'histoire d'une "grande femme de bien comme on le disait il y a juste cinquante ans, lorsque, le 8 décembre 1887, mourut, à Cannes, la veuve et continuatrice du fondateur du "Bon Marché", l'ancêtre et le modèle de tous les grands magasins de nouveautés de Paris.

Fils d'un chapelier de Bellême, dans l'Orne, Aristide Boucicaut avait vingt ans lorsqu'il était entré au "Petit Saint-Thomas", où non seulement il devait rencontrer celle dont en 1835, il fit sa femme, mais où ses mérites devaient lui permettre de se révéler comme un homme de génie, et surtout comme un grand commerçant.

Lors de la dissolution du "Petit Saint-Thomas", Aristide Boucicaut, devenu chef de rayon, devint l'associé d'un commerçant du quartier nommé Videau, qui lui fournit les fonds pour monter, à l'enseigne "Au Bon Marché", un tout petit magasin situé à l'angle de la rue de Sèvres et de la rue du Bac. C'était en 1852!

Mais, tout de suite, par ses conceptions commerciales nouvelles, Aristide Boucicaut allait terrifier son timide associé. N'avait-il pas décidé de supprimer la "vente à la surbine" qui consistait à vendre à la "binette" du client, suivant que celui-ci était d'apparence plus ou moins cossue.

D'autorité, le copatron du "Bon Marché" institua la vente au "prix marqué", c'est-à-dire indiqué d'une façon immuable sur chaque objet. Et, complètement révolutionnaire, il époustoufle les Parisiennes en instituant l'usage des rendus. Du jour où à sa devanture, il avait accroché cet avis: "On reprend toute marchandise qui a cessé de plaire", et bien qu'il sous-entendit "qui n'a pas été portée", ce fut une ruée vers le "Bon Marché". Vendre à petit bénéfice et loyauté font ma force, telles étaient les deux devises d'Aristide Boucicaut, qui s'y tenait scrupuleusement. Comment aurait-on pu s'étonner du succès prodigieux de sa maison, dont le chiffre d'affaires qui était de 450,000 francs à sa fondation, allait passer à 3 millions en quelques mois.

Cependant, le succès même faillit compromettre la fortune d'Aristide Boucicaut. Du jour au lendemain, l'associé Videau, réclama sa part, qui s'élevait au chiffre inespéré pour lui de 1,500,000 francs. Le hasard voulut qu'Aristide Boucicaut rencontra un ancien employé, Maillard, devenu archi-millionnaire en Amérique. Celui-ci, en 1859, lui confia les dollars nécessaires pour se libérer du timoré Videau, et ce fut alors la grande envolée du "Bon Marché", dont le chiffre d'affaires annuel passa à 7 millions en 1863 et à 21 millions en 1869.

Après sa mort, en 1877, ce fut à sa veuve qu'incomba la responsabilité d'une maison qui venait de réaliser 67 millions d'affaires dans l'année. Avec son clair sens des réalités, Mme Aristide Boucicaut, qui, peu après son mari, avait perdu le fils unique en lequel elle avait mis toutes ses espérances, avait senti qu'elle ne pourrait guère gérer seule un organisme aussi formidable. Après avoir créé une Caisse de Prévoyance et une Caisse de Retraites, elle imagina de faire partager sa responsabilité par tous, en même temps que les profits de l'affaire. En hommage donc "à la mémoire de son mari" et pour "consolider son oeuvre", elle s'associa des collaborateurs et divers employés, créant cette société anonyme qui, aujourd'hui, régit la gigantesque cité marchande à la prospérité de laquelle sont intéressés dix mille employés et ouvriers, et qui traite chaque année plus d'un milliards d'affaires.

Lorsqu'elle mourut, la petite paysanne de Verjux voulut laisser toute sa fortune, considérable pour l'époque, à ses employés, à des oeuvres sociales et à la collectivité. Son testament restera comme un monument de haute et magnifique philanthropie où personne ne fut oublié. Si l'Assistance publique était désignée comme légataire universel, tous les employés, du plus grand jusqu'au plus petit, reçurent leur legs particulier! Des bureaux de bienfaisance furent créés, huit millions furent affectés à la construction de l'hôpital qui porte le nom de sa fondatrice et qui est encore l'un des plus grands de Paris.

C'est le souvenir de cette grande bienfaitrice et le cinquantième anniversaire de sa mort que ses quelques amis encore vivants ont commémoré la semaine dernière, en cette église de Saint-Thomas-d'Aquin où Mme Boucicaut elle-même aimait à se recueillir.

Henri COSSIRA.
—("Marianne").

LES LIVRES QU'IL FAUT LIRE

I.—L'affaire de West-Port, Récit, —par Marie-Louise Pailleron.
II.—Nez-de-cuir, Gentilhomme d'amour, Roman, par Jean de La Varende.

Paris, 10 janvier 1938.

I.—L'affaire de West-Port,

Récit par Marie-Louise Pailleron

L'effroyable "affaire" que nous conte avec son grand talent d'évocation Mme Marie-Louise Pailleron semble née d'un cauchemar romanesque. Elle est prise en pleine réalité, dans la chronique écossaise de 1830, à Edinburgh. Jamais Poë, dans ses plus macabres fantaisies, ni la noire imagination d'Anne Radcliffe, ni celle de Walter Scott, aux heures où la démonologie le hanta, ne conçurent horreur comparable à celle que répand cet atroce et véridique récit où l'assassinat le plus crapuleux s'exerce en série au bénéfice de la science même dont la seule raison d'être est de sauver des vies humaines.

Pour saisir dans sa paradoxale abomination cette "Affaire de West-Port", il faut, en effet, avoir présentes à l'esprit — et Mme Marie-Louise Pailleron nous en fournit tous les moyens — les conditions difficiles dans lesquelles s'exerçait en Angleterre, il y a quelque cent ans, l'enseignement de l'anatomie, base de la pratique chirurgicale. Dans toute l'Europe du XVIe siècle la lutte était restée longtemps ardente entre médecins et chirurgiens sur la légitimité morale de la dissection. Au nom de l'Eglise, respectueuse des morts, les premiers déniaient aux seconds le droit d'"ouvrir le corps humain" pour le faire servir à des démonstrations. C'est Louis XIV, en 1672, qui, le premier, en France — par gratitude peut-être avant la lettre pour les hommes de l'art qui le débarrasseraient de sa royale fistule—autorisa la création d'une chaire d'anatomie expérimentale. Mais, en Angleterre, la victoire resta bien plus longtemps du côté des médecins, et ce n'est que par infraction à une loi formelle que les chirurgiens pouvaient, de temps à autre, avoir à la disposition de leur scalpel quelques trépassés anonymes. Les cadavres disponibles demeuraient pourtant si rares que professeurs et élèves en étaient venus à se les disputer avec une âpreté qui dégénérait parfois en pugilats acharnés. Les échos de ces batailles scandaleuses amenèrent à la fin les autorités, qui jusque-là avaient fermé les yeux sur les dissections prohibées, à permettre à Londres, à Lincolnsfield, près de la place des exécutions, l'ouverture d'un amphithéâtre où les corps des suppliciés étaient, tout chauds encore du gibet, amenés à MM. les Chirurgiens sous bonne escorte, City Marschal en tête et coiffé de son tricorne de cérémonie.

C'était bien quelque chose, mais, enfin, Dieu merci, il arrive au bourreau de chômer. Or, précisément dans le premier tiers du XIXe siècle, grâce aux Monro tout particulièrement, l'anatomie se trouvait en très grande faveur en Angleterre et en Irlande, plus encore peut-être en Ecosse. Que pouvait-elle faire de quelques pendus? Il fallait à la science abondance de "sujets". Incontinent les "Résurrectionnistes" s'organisèrent pour les lui fournir.

Les "Résurrectionnistes?" — Oui, des bandes de gens sans aveu et que ne rebute pas le moins du monde l'ignominie de la besogne livrent dès lors l'assaut aux sépultures fraîches. En 1830, le cimetière de Glasnevin est attaqué deux fois en une même nuit et la population doit prendre le fusil pour repousser la troupe des vampires. Quatre ans auparavant, à Yarmouth, toutes les tombes récentes sont, un matin, trouvées vides. Il en va de même bientôt dans toutes les villes de l'Angleterre. En riposte, la police est obligée de mettre sur pied une défense armée des nécropoles! Vainement, d'ailleurs; car la sinistre "gang" est magistralement organisée et les cadavres sont subtilisés de plus belle. Dans une page des **Mémoires d'Outre-tombe**, Chateaubriand, alors à Londres, ne s'écrie-t-il pas: "Chaque nuit, la crécelle du watchman m'annonçait que l'on venait de voler des cadavres". Par une négligence en vérité troublante, jamais la justice ne se préoccupait de perquisitionner dans les amphithéâtres privés ni chez les maîtres du bistouri pour reconstituer l'horrible puzzle de tous ces corps débités en morceaux.

C'est à Edinburg, en 1827, que le scandale éclate avec l'Affaire de West-Port que nous conte aujourd'hui, de façon si prenante, Mme Marie-Louise Pailleron. Les deux chirurgiens qui y sont mêlés sont le célèbre Monro lui-même et son disciple, le docteur Knox, descendant du grand prédicateur en qui Marie Stuart avait jadis trouvé un si redoutable ennemi. Chargé par eux d'alimenter de "sujets" les tables de dissection, l'assistant Ferguson s'était abouché avec deux Irlandais de sac et de corde venus s'échouer dans le plus infect quartier du vieil Edinburg: Burke, qui tenait dans Tanner's Close un hôtel borgne à trois pence la nuit, et son compère de même farine, tenancier, lui aussi, d'un asile pour clochards, Hare.

Logé par Knox dans la maison même où se pratiquaient les dissections, Ferguson recevait à la pointe du jour le produit du travail nocturne exécuté au cimetière de Gray-Friars, amené dans ces caisses doublées de métal qui servent au transport du thé. Chaque jour, fidèle à la consigne, Ferguson guettait derrière les volets l'arrivée des "body-snatcher", donnait un coup de main pour décharger les colis, réglait les comptes — de 150 à 200 francs par cadavre —, puis, tout bâillant, s'en allait reposer sur l'oreiller une tête qu'aucun remords ne tenait éveillée.

Mais bientôt d'autres disparitions se succèdent. Au lieu de fouiller les cimetières et de risquer, après tout, le coup de fusil d'un garde de nuit, Burke et Hare ont, en effet, trouvé plus expéditif et moins périlleux de faire eux-mêmes des cadavres avec des gens bien portants: enfants, jeunes femmes, vagabonds qu'on attire dans le repaire de Tanner's Close et qu'on saoule de gin et de whisky en compagnie d'une ignoble mégère, la femme McDougall, avant de les étouffer bien proprement, dès que l'alcool a fait son oeuvre. Un jour d'octobre, c'est un pauvre "innocent" de dix-huit ans, le petit Daft Jamie, que tout West-Port aime pour sa douceur et qu'on ne revoit plus. Quelques semaines plus tard, c'est une mendiante irlandaise, la vieille Docherty, à qui ses "pays" ont offert la goutte et qui, elle aussi, s'évanouit. Mais, pour le coup, l'affaire tourne mal. Une certaine Mrs. Gray, ex-pensionnaire de l'infâme hôtel et qui l'a, sans s'en douter, échappé belle, plus curieuse que la police, s'étonne de ne plus trouver trace de cette vieille Docherty qu'elle a vue de ses yeux la veille même lampant le gin avec la bande. Mrs. Gray, qui a l'âme d'un détective, mène sa petite enquête, furette dans l'asile et finit par découvrir la petite vieille dormant sous un lit son dernier sommeil en attendant la caisse à thé. Sourde à la promesse d'une rente de 10 shillings hebdomadaires offerte par la femme McDougall, elle trotte au bureau de police. Devant la déclaration formelle d'un assassinat, le commissaire sort enfin de sa torpeur. A son arrivée, plus de vieille Docherty! On la retrouve, bien emballée, chez le docteur Knox.

Dès lors, l'affaire se précipite. Burke, arrêté, bien entendu, nie; mais, sur la promesse d'avoir la vie sauve, Hare "mange le morceau". Et toute l'épouvantable affaire se dévoile, de l'assassinat du clochard Donald en 1827 à celui de la vieille qui aimait trop le gin. Le procès révéla seize victimes au compte de Burke qui, seul, dansa au bout de la corde devant vingt-cinq mille spectateurs en délire; puis son corps prit le chemin du Musée d'Ostéologie d'Edinburgh. C'était bien son tour! La justice populaire ne s'embarrassa point des promesses faites par l'autre aux complices. Hare et la McDougall s'en aperçurent et le docteur Knox, chassé de toutes les Universités, termina misérablement sa vie. Quant à la mégère — tenez-vous bien! — elle passa tranquillement le "channel" et finit en France... bonne d'enfants!

II.—Nez-de-Cuir, Gentilhomme d'amour,

Roman, par Jean de La Varende

M. Jean de La Varende fait désormais partie de la riche cohorte des romanciers de très grande classe qui, par le jeu de circonstances particulières, par le fait, aussi, de considérations complexes où la littérature n'est pas toujours exclusivement engagée, ont "manqué" le Prix Goncourt. Sans diminuer le moins du monde l'incontestable mérite de son heureux concurrent, M. Charles Plisnier, on peut du moins déplorer que par un malheureux hasard deux écrivains de cet ordre se soient le même jour rencontrés, alors qu'ils étaient si dignes l'un et l'autre de se succéder fraternellement dans le palmarès du Prix Goncourt. Mais, vue, de quelque hauteur, la chose, en somme, reste-t-elle de maigre importance. Avec ou sans couronne, M. Jean de La Varende est tout uniment un très grand romancier et le public — qui, lui aussi, donne un Prix, et qui compte —, le lui a déjà décerné.

M. de La Varende s'est révélé, il y a deux ans, par un remarquable recueil de récits fantastiques et véridiques intitulé: **Pays d'Ouche**, qui remporta le Prix des Vikings, réservé, on le sait, à des oeuvres qu'anime le souffle de l'Aventure. Ce pays d'Ouche, qui aligne ses vertes collines et ses eaux claires, alterne ses étangs et ses bois à la lisière du Perche dans l'Ouest français, c'est précisément le pays où l'auteur vit, loin de Paris, dans un très ancien domaine familial. C'est "sa terre" et qui fut celle de ses plus lointains ancêtres. Une terre fidèle, où le Passé tient au sol comme le roc, avec ses moeurs, ses traditions, ses légendes et les souvenirs des hommes de jadis.

Et c'est l'histoire violente et pathétique de l'un de ceux-ci que nous conte M. de La Varende dans le roman qui se présentait en grand favori à la compétition du dernier Goncourt: **Nez-de-Cuir, Gentilhomme d'amour**. Nez-de-cuir est, comme on pense, le surnom du héros authentique dont le nom véritable, et depuis des siècles illustre en terre normande, était celui de comte Roger de Tainchebraye. De grande allure et de hautes couleurs, le personnage, bien que mort depuis de longues années, est toujours vivant dans l'histoire du pays. "Défunt Nez-de-Cuir survit dans la mémoire des humbles comme un grand trouble historique. Il y a trente ans, nulle histoire paysanne de force, de guerre et d'amour ne se passait de lui, de sa forme vigoureuse et mutilée." M. de La Varende en cite encore pour preuve ce souvenir personnel qu'étant enfant et partant pour la messe, sa mère ne manquait jamais de lui recommander de prier pour l'"oncle Tainchebraye".

Grand batailleur, comme tous ses ancêtres chouans, le comte Roger avait été, en 1814, dans les plaines de Champagne, mis à mal de telle manière par le sabre d'un cosaque qu'esquivant la mort par miracle, il avait regagné ses pénates avec un visage monstrueusement défiguré. Seuls les yeux et la bouche, qui étaient fort beaux, avaient été épargnés. Pour ne pas horrifier ses contemporains, M. de Tainchebraye prit donc le parti de porter un masque de cuir qui lui permit de continuer joyeuse vie avec les gars d'alentour, de faire danser les filles, de courir le cerf et surtout les belles. Car l'étrange et le dramatique de cette vie masquée, c'est que l'homme dont nulle femme n'aurait pu soutenir la vue du visage découvert, était un Don Juan au "corps furieux". Un jour il joua son bonheur en arrachant son masque. Quand il vit passer l'ombre de la pitié sur le visage de l'amour, Nez-de-Cuir s'enfuit vers son vieux château et y attendit la mort entre son Dieu et son chien. — Une oeuvre dont le tragique humain prend un accent shakespearien, un magnifique roman.

Armand RIO.

Livres à signaler:

Romans: Francis de Miomandre, L'Invasion du Paradis. — Jean Giono, Naissance de l'Odyssée. — Simenon, Faubourg. — Pierre Véry, Monsieur Malborough est mort...

Histoire et Variétés: Lucile Decaux, Charlotte et Maximilien, les Amants chimériques. — René Dumesnil, L'Ame du Médecin. Collection Présences.

Chef Indou



Sir Bhupindar Singh,
Maharajah de Patiala, s'adonne à l'étude de la philosophie et de l'économie politique. Il a donné à sa principauté l'un des meilleurs gouvernements de l'Inde.

Emissions radiophoniques françaises aux Etats-Unis

HARTFORD, Connecticut — Le mardi, de 2 h. à 2 h. 30 p.m., M. le professeur Arsène Croteau, chef de la section des langues vivantes du Connecticut State College, radiodiffusera des leçons de prononciation française par le poste WTIC (1040 KC) de Hartford. Ces causeries s'adressent spécialement aux gens de langue anglaise qui étudient le français, mais comme le programme comporte beaucoup de chansons françaises, poésies, extraits de pièces, etc., même les gens de langue française y trouveront intérêt.

Une enquête sur l'industrie de la radio

OTTAWA — Le ministre des Finances, M. Dunning, a donné instruction à la Commission du tarif de faire une enquête complète sur l'industrie de la radio au Canada.

Cette enquête prendra des mois, portera sur la production, la distribution et la vente des appareils récepteurs, des lampes et autres pièces. En outre, la Commission du tarif étudiera la portée de la loi des brevets sur la fabrication, l'utilisation et l'importation des lampes et des appareils récepteurs. Elle étudiera spécialement la portée de la loi sur l'importation, le coût et l'usage des radios sous le contrôle qu'on prétend monopolisé des droits de brevets au Canada.

Canadian Pacific Railway Company

AVIS est par les présentes donné que la "Canadian Pacific Railway Company" s'adressera au Parlement du Dominion du Canada à sa prochaine session, pour obtenir une loi l'autorisant à louer le chemin de fer et l'entreprise de la "Winnipeg River Railway Company".

Daté à Montréal, ce dix-neuvième jour de janvier 1938.

F. BRAMLEY,
Secrétaire,
Canadian Pacific Railway Company.

Le "Mémoire historique du Nord-Ouest"

Ces jours-ci ont eu lieu à New-York, dans les salles de l'**American Art Association**, une vente considérable de **Canadiana** et **d'Americana**. Des acheteurs étaient venus de tous les coins du continent pour participer à cette vente et d'autres s'y étaient fait représenter. Il s'agissait de la bibliothèque, riche en cartes, en manuscrits et en volumes, appartenant à feu Charles-W. Dahlinger, de Pittsburgh, Pennsylvanie, et à feu Anna-F. Clearwater, de Kingston, New-York.

L'un des **Canadiana** les plus rares était le **Mémoire historique du Nord-Ouest**, de Louis Riel. Il paraît que Louis Riel a rédigé ce mémoire à Montréal, réfugié chez un médecin du boulevard Saint-Laurent, presque en face de la Librairie Ducharme. Le manuscrit de Riel se compose de 34 pages in-quarto. Il a été publié à Montréal en 1874.

Achille, âgée de sept ans, a attrapé un lapin qu'il tient par les oreilles. Il lui parle:

—Deux et deux? Trois et trois? Quatre et quatre?

—Que fais-tu là, demande son père?

—Notre maître nous a dit que les lapins multipliaient. C'est de la blague! Tu vois celui-là, il ne sait même pas additionner.

* * *

—Monsieur, je voudrais épouser votre fille.

—Vous m'êtes sympathique. Je veux bien. Mais avez-vous vu ma femme?

—Oui, mais c'est encore votre fille que je préfère.

VOLUME XXV — WINNIPEG, MAN., MERCREDI 2 FEVRIER 1938 — NUMERO 39

LA LIBERTÉ

DREWRYS
FAMEUX
Standard Lager
DREWRYS LIMITED
Winnipeg - Saskatoon

L'épiscopat et le problème rural

Nous commençons aujourd'hui la publication d'une très importante lettre pastorale collective de l'épiscopat de la province de Québec sur "le problème rural au regard de la doctrine sociale de l'Eglise". C'est un document de toute première valeur, non seulement à cause des hautes autorités dont il émane, mais surtout à cause de la vive actualité du sujet et de l'ampleur avec laquelle il est traité.

On comprend qu'une lettre de cette importance a été longuement mûrie et discutée et qu'elle ne nous arrive pas à l'improviste. Il y a un mois déjà, dans une circulaire au Clergé de l'Archidiocèse de Saint-Boniface reproduite ici même, Son Excellence Mgr Yelle écrivait: "Sur le sujet si important de notre classe rurale, je vous signale la lettre très opportune et très complète que vient de publier l'épiscopat de la province de Québec. Elle sera publiée dans un prochain numéro des Cloches. Je vous prie de la considérer comme vous étant adressée. A part quelques paragraphes adaptés à la situation spéciale de la province de Québec, vous y trouverez un exposé qui convient parfaitement à nos problèmes locaux."

Ce qui frappe en effet tout d'abord, à la lecture du document épiscopal, c'est qu'il répond parfaitement aux propres besoins de la population de l'Ouest et pourrait avoir été composé expressément pour elle.

Les évêques signalent les dangers qui menacent chez nous la vie rurale. Les années de crise ont entraîné une désaffection générale pour le métier d'habitant, surtout chez la jeunesse, qui va chercher en ville un emploi jugé plus rémunérateur. Il faut rattacher le peuple à la terre en le ramenant à l'estime de la profession agricole et au sentiment de la dignité paysanne. C'est ici qu'intervient le rôle souverain de la femme chrétienne. **"Nous ne pouvons omettre ici, dit la lettre épiscopale, de rendre hommage à tant d'entre elles qui, par leur piété, leurs vertus, leur esprit de travail et d'économie, ont réussi à maîtriser tous les contretemps. Elles ont su tout à la fois donner à l'Eglise et à la patrie des fils et des filles admirables, et, amenant la prospérité domestique au foyer, assurer à leur mari la plus belle récompense de ses travaux de terrien."**

Le deuxième remède préconisé est le développement de l'instruction rurale et même de l'instruction tout court,—surtout chez les garçons,—sans oublier l'enseignement postscolaire. La meilleure preuve que la leçon s'adresse à nous, c'est qu'on en retrouve la substance dans le discours que prononçait à la Chambre manitobaine, ces jours derniers, notre ministre de l'éducation.

Les évêques recommandent enfin, comme dernier remède à la crise rurale, l'organisation professionnelle des agriculteurs. C'est une oeuvre essentielle de longue haleine, déjà en marche dans nos centres par des coopératives locales prospères, mais qui demande à être développée.

Nous recommandons vivement la lecture attentive de ce texte. Les enseignements qu'il renferme viennent à point pour encourager certaines initiatives récentes tendant au même but. Nos cercles de jeunes, en particulier, y trouveront ample matière à féconder des discussions.

Donatien FREMONT.

De-ci de-là

Le Gala dramatique

Demain s'ouvre à Winnipeg le Gala dramatique régional du Manitoba, qui se poursuivra jusqu'à samedi, avec matinée et soirée le dernier jour. C'est un événement artistique de tout premier ordre et notre population y prend chaque hiver un vif intérêt, du fait que le théâtre français y figure toujours avec grande distinction.

Cette année, Winnipeg a été choisi pour les épreuves finales qui auront lieu au mois de mai. C'est la première fois qu'elles se tiendront en dehors d'Ottawa.

Autre innovation intéressante. De nouveaux règlements autorisent la présentation au concours de pièces en plusieurs actes. Le Cercle Molière jouera "Le Chant du Berceau", qui occupera toute la soirée de samedi. Nous aurons donc comme clôture du Gala dramatique une représentation exclusivement française, à laquelle se fera en même temps la proclamation des résultats.

"Le Chant du Berceau" est une pièce en trois actes, d'un genre tout à fait unique, qui a connu dans tous les pays un très beau succès. Elle fait partie du répertoire de la Comédie-Française.

Les artistes du Cercle Molière seront, comme toujours, à la hauteur de la tâche. Mais ils ont le droit de compter sur l'encouragement actif de leurs compatriotes. L'oeuvre noble et désintéressée à laquelle ils consacrent leurs loisirs, leurs triomphes répétés et l'honneur qui en rejaillit sur le groupe franco-manitobain méritent largement cette marque de sympathie et de gratitude.

La soirée théâtrale du 5 février au Walker sera une manifestation de culture française de tout premier ordre au succès de laquelle chacun de nous se doit de contribuer pour son humble part.

Le retour à la terre

Le rapport annuel de la Commission de la Réhabilitation rurale du Manitoba donne un relevé de son travail qui est des plus encourageants.

Depuis le mois de mai jusqu'au commencement de cette année, 1,154 familles ont été placées sur des fermes. Sur ce nombre, 278 les ont quittées pour diverses raisons; 121 d'entre elles (10.5 pour cent) ont trouvé un autre emploi profitable et se suffisent à elles-mêmes; 157 (13 pour cent) sont retournées à la charge de l'assistance publique,—un tiers environ par suite de maladie ou de décès du colon.

Sur les 876 familles demeurant sous la surveillance de la commission, 276 (29 pour cent) se suffisent entièrement à elles-mêmes.

On en compte de plus 262 (30 pour cent) qui, dans une grande mesure, paient elles-mêmes les dépenses de location et d'exploitation de leur ferme; l'aide qu'elles reçoivent se borne à une faible allocation d'épicerie, bien inférieure à celle des assistés de la ville. Ces colons ont eux-mêmes rempli leurs obligations, soit pour les contrats à part de récolte, soit pour les paiements de location ou d'achat de terre. Beaucoup possèdent leur ferme libre de toute hypothèque; d'autres ont fait des versements substantiels.

Le groupe de ceux qui restent se compose surtout de colons de 1936 et 1937 encore en train de s'établir.

Ces chiffres montrent à l'évidence que le système du retour à la terre, sagement administré, permet de réaliser des économies considérables en frais de secours. Et il y a un autre résultat encore plus appréciable: c'est la réhabilitation morale de ces familles, promues du rang de chômeurs humiliés et découragés à celui de cultivateurs vivant de leur travail et assurés du lendemain.

D. F.

Le problème agraire de la Saskatchewan

REGINA — L'hon. J.-G. Taggart, ministre de l'agriculture de Saskatchewan, a exposé à l'Assemblée législative les difficultées créées "par l'année la plus désastreuse dans l'histoire de la province" et les remèdes que l'on se proposait d'adopter pour améliorer la situation.

"La tâche la plus énorme, dit-il, a été de changer l'économie interne de la province d'un système d'exportation à un système d'importation et de faire venir de l'avoine, de l'orge et du foin de l'extérieur.

VIGOUREUX PLAIDOYER EN FAVEUR DE L'AUTONOMIE PROVINCIALE

M. Maurice Duplessis déclare que la constitution ne doit pas être remaniée sans le consentement unanime des provinces. — Québec maître chez lui.

QUEBEC — Le premier ministre de la province de Québec, M. Maurice Duplessis, a vigoureusement dénoncé toute tentative de remanier l'Acte de l'Amérique britannique du Nord sans le consentement unanime des provinces et déclaré, en termes non équivoques, que l'on ne saurait imposer l'unité nationale par la force. M. Duplessis a profité de la présence de gens venus de toutes les parties du pays pour assister au congrès de la **Canadian Constructive Association**—il était son invité à un banquet au Château-Frontenac—pour exposer le point de vue de la province sur la question de l'autonomie provinciale. Le premier ministre de la province a ajouté que les fédéraux des deux partis qui n'ont pas eu le courage—M. Duplessis a employé l'expression familière anglaise "guts"—de régler le problème des chemins de fer, n'ont pas de leçons à donner aux provinces. Le premier ministre a parlé en anglais.

L'attitude de Québec

Depuis quelques mois, dit M. Duplessis, ceux qui lisent les journaux se sont rendu compte qu'il existe un mouvement qui vise à la centralisation et à la suppression de l'autonomie provinciale. Je crois qu'il est opportun en ces circonstances de définir l'attitude de la province de Québec. Les gens du Québec ne cultivent pas l'esprit de clocher. Les gens du Québec ne sont pas des séparatistes. Ils sont loyaux à la couronne britannique parce qu'ils lui ont juré allégeance et parce qu'ils considèrent que la couronne britannique est un grand facteur de paix et d'ordre dans le monde.

La Confédération est l'oeuvre d'hommes politiques qui se recrutaient dans tous les partis. Ils ont édifié la Confédération à une époque où les esprits étaient clairs, parfaitement en mesure d'étudier et de peser les problèmes à résoudre, et non à une époque de crise et d'agitation. Celui qui s'en prend à la Confédération, quel que soit le parti auquel il appartienne, je le considère comme le plus dangereux ennemi du Canada et de l'Empire britannique.

Violation impudente

Ceux qui prétendent que la constitution, l'Acte de l'Amérique britannique du Nord, peut être modifiée avec le consentement de la majorité des provinces ne savent pas ce qu'ils disent. Peut-on imaginer une violation de contrat plus impudente qu'une semblable modification de la constitution, même si elle a l'appui de la majorité des provinces? La Confédération est un pacte qui a été conclu à certaines conditions. Il y avait des gens qui voulaient l'union législative, mais on a fini par en venir à la conclusion que la Confédération était le meilleur régime.

On ne peut obtenir l'unité en tentant l'assimilation. Il est impossible de gagner tous les gens à la même idée. Nous croyons, nous, au respect des minorités, quelles qu'elles soient et de quelque province qu'elles soient.

Maitres chez nous

La Confédération a consacré le principe de l'autonomie provinciale parce que chacune des provinces possédait sa mentalité et son autonomie propres. Nous voulons bien collaborer avec les autres provinces, mais nous entendons faire respecter notre autonomie. Nous voulons être les maîtres chez nous.

On dira que nous nous en tenons à la routine. Mais il ne faudrait pas confondre routine et tradition. Nous avons beau exalter les progrès de la science, nous avons encore beaucoup de choses à apprendre. Les constructeurs ne peuvent même pas édifier des monuments semblables à ceux que l'on a construits en Egypte il y a des siècles. Il n'y a rien de nouveau sous la soleil. Seuls, les principes fondamentaux demeurent et l'un de ces principes fondamentaux c'est le respect de l'autonomie provinciale.

Rien à apprendre d'Ottawa

On parle des services administratifs qui font double emploi. Mais les gens qui agitent cette question sont les mêmes gens qui ont plongé le pays dans le bourbier (mess) où il se débat aujourd'hui. Ce sont les gens qui n'ont pu régler le problème des chemins de fer et qui ont imaginé toutes sortes de projets qui nous ont coûté bien cher. Je suis prêt à aller à l'école, mais à la condition que le maître soit en mesure de m'apprendre quelque chose. Nous n'avons rien à apprendre d'Ottawa et le plus tôt en s'en rendra compte, le mieux ce sera pour tous les intéressés.

Pas par la force

Je crois qu'il est du devoir de tout citoyen canadien de se rendre compte aujourd'hui de l'importance vitale de ce problème. On ne saurait obtenir l'unité et on n'obtiendra jamais l'unité si on cherche à nous l'imposer par la force. Et en disant cela, je ne parle pas seulement au nom de la province de Québec, mais au nom de l'autonomie provinciale qui est en butte à des tactiques qui peuvent conduire le pays à la ruine.

Nous, du Québec, nous considérons que nous sommes les maîtres de nos ressources naturelles. Ne croyez-vous pas que nous avons raison? Si un propriétaire a le droit de louer sa propriété ou de l'exploiter à son plus grand bénéfice, à la condition de ne pas empiéter sur la propriété du voisin, pourquoi ne jouirions-nous pas du même droit? Nous sommes les maîtres de nos ressources naturelles et nous considérons qu'il n'est que juste et équitable que nous puissions les administrer sans l'intervention de qui que ce soit. Encore une fois, je le répète, il ne s'agit ici ni d'une menace, ni d'un défi, mais d'une déclaration de politique qui vient d'un homme qui n'est pas seulement le chef d'un gouvernement ou d'un poste, mais d'un Canadien qui veut la prospérité du pays.

SAINT-HYACINTHE — L'élection complémentaire du comté de Bagot, qui se tiendra le 16 février prochain, suscite beaucoup d'intérêt dans la région. Les candidats seront les mêmes qu'aux élections générales d'août 1936: le Dr Philippe Adam, Union Nationale, et le notaire Cyrille Dumaine, libéral.

Ceux qui partent



L'hon. W.-L. Walsh, ancien lieutenant-gouverneur de l'Alberta, décédé récemment à Victoria.

LA QUESTION DES INCENDIES

Un rapport du commissaire fédéral des incendies, M. Grove Smith, à l'occasion de l'hécatombe de Saint-Hyacinthe. — Une action pratique et ordonnée.

OTTAWA — Si l'opinion publique l'exigeait, les immeubles de toutes les institutions au Canada pourraient être mis à l'épreuve du feu d'ici six mois. C'est ce que prétend M. J.-Grove Smith, commissaire fédéral des incendies, dans un bulletin de l'incendie qui vient de détruire le collège des frères du Sacré-Coeur à Saint-Hyacinthe.

M. Smith, qui a envoyé à Saint-Hyacinthe M. W.-L. Clairmont, ingénieur et expert, pour assister le conseil municipal de cette ville pour tout ce qui a trait aux problèmes d'ordre technique que le tragique incendie pourrait bien faire surgir, met en garde contre une campagne passionnée, qui n'obtiendrait que des résultats futiles, et recommande que l'on réclame de façon intelligente une action pratique.

M. Clairmont est envoyé à Saint-Hyacinthe à la demande du maire et du conseil municipal de cette ville pour servir d'expert à la suite de l'incendie qui a détruit le collège du Sacré-Coeur de cette ville et causé 46 pertes de vie d'hommes et d'enfants.

Négligence

De 1922 à 1937, dit le bulletin publié par le commissariat fédéral des incendies, on a compté 4,235 incendies dans les collèges, les écoles et les couvents du Canada. On a établi la cause de ces incendies dans 3,012 cas. Dans 1,962 cas, soit 73 pour cent des cas où la cause du feu a été établie, on a attribué l'incendie à une négligence dans l'installation ou l'entretien du système de chauffage.

"Une expérience de plusieurs années a convaincu ce commissariat que la plupart de ces incendies auraient pu être prévenus par une inspection minutieuse et régulière du système de chauffage et par une mise en vigueur rigoureuse de règlements raisonnables touchant son entretien", dit M. Smith.

"Comme moyen pratique d'atteindre ce but, je me permets de recommander que partout au Canada les écoles locales adoptent et suivent les méthodes standard pour l'inspection des écoles, approuvées par l'association nationale pour la prévention des incendies.

"S'il est possible de réduire le nombre des incendies dans les immeubles scolaires en écartant les dangers les plus évidents ou en se prémunissant contre eux; il est certain que plusieurs des plus vieux immeubles encore utilisés ont des défauts de construction auxquels on ne peut remédier aussi facilement.

A l'épreuve du feu

"On peut se dispenser à peu près complètement de matériaux combustibles dans la construction de tous les immeubles utilisés pour la tenue d'assemblées publiques. Ces matériaux devraient être réduits au minimum dans tous les immeubles publics et les pensionnats. Des murs extérieurs en brique ou en pierre ne garantissent aucunement la sécurité des occupants d'un immeuble dont la construction intérieure et le mobilier sont en matériaux très inflammables".

Après chaque incendie comme le dernier, continue le bulletin, on amorce une campagne dans le but d'enseigner aux enfants les rudiments de la prudence. La sécurité ne s'achète pas à si bon marché.

Au cours des dix dernières années, le feu a fait 3,000 victimes au Canada. De ce nombre, 2,100 personnes ont perdu la vie dans des incendies d'immeubles. Aucune d'entre elles n'a perdu la vie dans un immeuble à l'épreuve du feu (fire-retardant structure).

"La conclusion saute aux yeux", dit le bulletin. "L'on n'est en sécurité que dans un immeuble relativement à l'épreuve du feu".

Les échelles de sauvetages

Les échelles de sauvetage et les sorties d'urgence servent tout au plus d'expédients pour parer aux dangers provenant d'une construction défectueuse.

"Tous les immeubles publics, tout au moins, devraient être construits en vue de la protection de leurs occupants. Cependant, plus de 50 pour 100 des édifices de nos institutions qui ont été construits selon les méthodes d'autrefois sont de véritables "trappes à feu" et leurs systèmes extérieurs de sauvetage en fer manifestent une absence d'invention pitoyable.

"Songez aux centaines d'établissements au Canada, maintenus au nom de la charité, où l'on s'attend à ce que de simples enfants descendent d'un troisième ou d'un quatrième étage en se servant d'étroites échelles en fer qui, lorsqu'elles sont recouvertes de glace, mettraient à l'épreuve l'habileté des meilleurs pompiers.

"Aussi longtemps que deux millions de nos enfants seront forcés de fréquenter nos écoles et que des milliers d'autres occuperont des édifices publics ou semi-publics, le peuple du Canada ne pourra rejeter toute responsabilité.

Mauvaise économie

"Plaider les avantages économiques d'une construction non à l'épreuve du feu ne peut servir d'excuse dans le cas de pareils édifices, à moins que l'argent soit plus important que les vies humaines. Cela n'a certainement aucun sens dans un pays où les matériaux incombustibles abondent partout et qui souffre d'une surabondance de main-d'oeuvre inutilisée.

"On ne peut non plus faire d'exceptions pour la raison que des établissements privés ou semi-privés doivent, à cause de leur contribution à la charité, à la religion et à l'enseignement, jouir d'une large tolérance. Tous les nouveaux édifices d'un caractère d'institution devraient être entièrement à l'épreuve du feu (fire-resistive) et tous les vieux édifices devraient être protégés contre le feu (be made fire-safe)".

TRIBUNE LIBRE

La Rédaction du journal n'est pas responsable des communications insérées sous cette rubrique. Les lettres destinées à la "Tribune Libre" doivent porter la signature de leur auteur, même si elles sont publiées sous des initiales ou un nom de plume.

A propos de l'Orphelinat Saint-Joseph

Le 28 janvier 1938.

Monsieur Donatien Frémont,
Rédacteur de la Liberté,
Winnipeg.

Monsieur le Rédacteur,

Il est rumeur que les Révérendes Soeurs Grises vont quitter prochainement l'Orphelinat Saint-Joseph et que cette institution sera confiée à une autre communauté. Ceux qui connaissent les débuts de cette institution, qui se rappellent les sacrifices presque extraordinaires que les fondatrices ont faits pour placer l'institution sur des bases solides, regretteront profondément ce départ.

Tous les catholiques de langue française auront une raison de plus de regretter le départ des Soeurs Grises. Il y a actuellement une quarantaine d'enfants de langue française à l'Orphelinat Saint-Joseph. Ces enfants ont trouvé dans cette institution une atmosphère qu'ils avaient laissée au foyer, c'est-à-dire qu'ils ont pu apprendre et parler leur langue. Qu'est-ce que l'avenir réserve à ces chers enfants? Si c'est une communauté de langue anglaise qui est appelée à remplacer les Soeurs Grises, le français disparaîtra de cette institution et nos chers enfants canadiens-français sortiront de là ne sachant que l'anglais et n'ayant comme preuve de leur origine française que le nom que leurs parents leur auront légué.

Nous espérons qu'il ne s'agit que d'une rumeur sans fondement et que nos bonnes Soeurs Grises continueront à diriger l'Orphelinat Saint-Joseph. Si elles doivent s'en aller, il est à espérer qu'elles seront remplacées par une communauté de langue française, afin que les traditions de cette vieille institution se maintiennent dans l'avenir.

Agréez, cher monsieur le rédacteur, l'assurance de ma haute considération.

UN ANCIEN.

Pour éviter les pertes de vie dans les incendies

Saint-Lazare, Man.,
le 28 janvier 1938.

Lorsqu'il s'est agi de construire le couvent ici, j'ai pensé qu'il fallait profiter des tragédies de l'incendie du Collège de Saint-Boniface en 1922, où il y eut dix pertes de vie, et de celui de l'école industrielle de Cross Lake, Man., avec encore plus de vies sacrifiées, pour suggérer aux Révérendes Soeurs de la Présentation de Marie, de placer leurs dortoirs au rez-de-chaussée, afin de pouvoir facilement sauver les enfants en cas de feu, — ce à quoi elles consentirent avec empressement. Cette suggestion me fut inspirée par une visite du dortoir de l'ancienne Maison-Chapelle de Saint-Boniface, où j'avais un enfant. De ce dortoir, situé au sommet de l'édifice, j'apercevais les ruines du vieux Collège et je ne pus m'empêcher de penser que la même catastrophe pourrait se répéter ici ou ailleurs, dans les mêmes conditions. Et le feu du Collège du Sacré-Coeur à Saint-Hyacinthe est venu confirmer mes appréhensions!

En conséquence, pour prévenir de semblables catastrophes, je soumets humblement qu'une loi devrait être passée à l'effet d'exiger: 1e que les dortoirs de collèges, couvents, institutions, soient placés au premier étage; 2e que les fournaises ne soient jamais installées sous un dortoir, mais dans un bâtiment à part, si possible; 3e qu'il n'y ait pas de stores dans les fenêtres des dortoirs; 4e que les sorties, les couloirs soient bien libres et bien indiqués; 5e que le gardien de nuit ait à sa portée une grosse cloche qu'il pourrait frapper d'un solide bâton au cas où le feu aurait déjà empêché les sonneries électriques de fonctionner; son bâton pourrait servir à briser les fenêtres et les portes; 6e le gardien devrait toujours avoir avec lui une forte torche électrique.

Je crois sincèrement, M. le Rédacteur, qu'avec ces précautions indispensables, on pourrait éviter à l'avenir les pertes de vie toujours irréparables.

Jules DECORBY,
Marchand, St-Lazare.

WASHINGTON — Le président Roosevelt a célébré samedi soir le 56e anniversaire de sa naissance.

HAMILTON, N.-Y. — Quarante-cinq étudiants de l'université de Colgate se sont inscrits pour suivre des cours de "dictature", c'est-à-dire pour étudier les méthodes des dictateurs.

Ephémérides de l'Ouest

7 février 1870

Le juge Black, l'abbé Ritchot et Alfred Scott sont choisis comme délégués de la Rivière-Rouge pour aller présenter la "Liste des Droits" au gouvernement canadien.

8 février 1872

L'abbé Ritchot adresse une supplique à la reine Victoria au sujet de la promesse d'amnistie.

9 février 1916

Des délégués de tous les centres français du Manitoba se réunissent dans la salle de l'Hôtel de ville, à Saint-Boniface, et décident la formation d'un Comité de Vigilance chargé de surveiller les projets scolaires soumis à la Chambre.

10 février 1936

La Vérendrye revient au fort de la Reine, après un voyage de quatre mois chez les Mandanes.

11 février 1896

Le bill remédiateur pour restaurer leurs droits scolaires aux catholiques du Manitoba est présenté aux Communes par le gouvernement Tupper.

12 février 1787

Naissance à Nicolet de Joseph-Norbert Provencher, fondateur de l'Eglise du Nord-Ouest.

LES DIPLOMATES CATHOLIQUES DU ROYAUME-UNI

Ils sont l'objet d'une attaque aux Communes, mais M. Eden fait une mise au point très nette.

Récemment, à la Chambre des Communes, le colonel Wedgwood, qui, dit notre confrère **The Universe**, est, depuis longtemps, sous l'impression que, parce que les catholiques reconnaissent l'autorité spirituelle du Pape, ils ne peuvent être loyaux envers le roi d'Angleterre, avait demandé à savoir les noms des diplomates catholiques qui représentent la Grande-Bretagne à l'étranger.

M. Eden a refusé d'accéder à cette prétention. Puis le chef du Foreign Office a ajouté:

"Les membres du service diplomatique ne sont pas priés, à quelque moment que ce soit, d'indiquer leur religion. Une telle enquête aboutirait, à mon point de vue, à un retour à cette discrimination religieuse qui a été si heureusement abandonnée, dans ce pays, depuis une centaine d'années".

Le colonel insista alors pour savoir si "en raison de la propagande pro-franquiste de l'Eglise romaine et de la propagande antibritannique de l'Etat romain (italien), il est désirable qu'il y ait des diplomates aux allégeances ainsi divisées, en tant de capitales?"

M. Eden répliqua de nouveau que: "Quelles que soient leurs convictions religieuses, tous les membres du corps diplomatique britannique rendent des services également loyaux et désintéressés à l'Etat".

Rappelons que, en effet, il y a d'assez nombreux catholiques dans les services diplomatiques et consulaires anglais. Les deux personnalités les plus représentatives, à cet égard sont: lord Perth (anciennement sir Eric Drummond), ambassadeur à Rome, qui fut secrétaire général de la S.D.N., et sir George Ogilvie Forbes, actuellement ambassadeur à Berlin, après avoir représenté son gouvernement à Madrid et Valence.

LONDRES — Le colonel F.-H. Maynard, natif d'Ottawa, a été nommé aide de camp du Roi. Cette nomination est honoraire et ne se fait que pour un ou deux ans. Le colonel a été fait brigadier temporaire. Il est gradué du collège militaire royal de Kingston.

Père du Sénat



Il y a eu quarante ans le 22 janvier que le Sénateur Dandurand a été nommé à la Chambre-Haute.

Saint-Boniface

A l'Archevêché

De passage à l'archevêché, le R. P. Latour, provincial des Clercs de St-Viateur. Le Révérend Père est retourné dans l'Est après avoir fait la visite canonique de sa communauté.

M. l'abbé Benoit, curé de St-Malo, est de retour des Etats-Unis. Il a été appelé auprès du chevet de sa soeur mourante et a eu la douleur de la voir mourir.

M. Mathias Messier, ci-devant professeur au Collège de Saint-Boniface, a quitté Saint-Boniface pour Montréal où il fera désormais ses études théologiques. M. Messier appartiendra au diocèse de Saint-Boniface.

A la Cathédrale

Bénédiction des Enfants

Dimanche dernier, à trois heures, a eu lieu la jolie cérémonie annuelle de la bénédiction des enfants. La cathédrale était de nouveau remplie d'une foule de petits enfants conduits par leurs parents. Malgré le froid intense qu'il faisait dimanche, il ne semble pas qu'il y ait eu moins d'enfants que par les années passées. La même cérémonie a eu lieu à St-Vital où Mgr Jubinville a présidé.

Premier vendredi

En raison du premier vendredi qui a lieu cette semaine, il y aura confessions à la cathédrale les mardi, mercredi et jeudi.

Purification

Mercredi 2 février est la fête de la Purification. Il y aura à cette occasion bénédiction des cierges, cérémonie qui rappelle la purification de la très Sainte Vierge Marie au temple.

A l'hôtel de ville

Le rôle d'évaluation pour 1938 étant terminé, une cour de revision sera tenue le 21 février; toutes les réclamations devront être faites par écrit et seront reçues jusqu'au 10 février. L'évaluation restant la même que pour 1937, aucun avis n'a été envoyé, sauf où il y avait quelques changements.

* * *

Le rapport annuel du département de police a été présenté par le chef Baudry. Le travail de ce département, souvent tenu à une grande discrétion, fait peu de bruit, malgré une grande activité. Le corps de police ne comprend que dix hommes, donne un service de 24 heures par jour et de 365 jours par année et le voisinage de la grande ville n'est pas fait pour simplifier le travail. Grâce à la coopération, au travail, à la bonne entente entre tous, un service effectif a été donné. Durant 1937, outre la surveillance de la ville, la police a répondu à 2,409 appels, a opéré 186 arrestations. Des 773 personnes accusées de différentes offenses, 671 ont passé en cour de police.

* * *

Le rapport du département des incendies a aussi été présenté par le chef Spence. Les pertes par le feu se sont maintenues légères: 0.92 par tête, se comparant à 1.62 pour les villes d'au-delà de 10,000 de population. Une des causes tient certainement au travail de prévention fait par le chef Spence et ses hommes. Les établissements industriels, les écoles, institutions diverses, maisons privées, sont visitées régulièrement; 809 inspections ont été faites. Pour les demeures, les feux proviennent surtout des cheminées et poêles ou fournaises surchauffés qui figurent pour 186 dans les 309 appels reçus.

Réunion pour les Fêtes La Vérendrye

Il y aura réunion de tous les intéressés au Parlement le mercredi soir 2 février, à huit heures et quart, dans la salle des Law Amendments. Cette salle est au second, du côté sud. On pourra s'adresser au gardien en entrant.

Les représentants des diverses sociétés nationales qui ont été convoqués sont priés de se rendre au Parlement pour 8 h. 15.

COMMUNIQUE.

Mariage Pambrun-Leclerc

En la cathédrale de Saint-Boniface, le 29 janvier, à 9 h., a été béni le mariage de Mlle Anne-Marie Pambrun, fille aînée de M. Armand Pambrun, avec M. Antonio Leclerc, fils aîné de M. et Mme J.-B.-O. Leclerc. Mgr L.-W. Jubinville, P.D., V.G., officiait.

Mme Louise Thibault touchait l'orgue. Mlle Denise Leclerc, soeur du marié, et M. Armand Pambrun, frère de la mariée, chantèrent un "Ave Maria" avec accompagnement de violon par Mlle Suzanne Lemieux. Des bouquets de tulipes et de roses ornaient la table de communion et les marches de l'autel.

La mariée portait une toilette de satin blanc, de ligne princesse, avec voile de tulle blanc retenu par des fleurs d'oranger. Des roses Sweetheart et du muguet composaient son bouquet.

M. Armand Pambrun, père, servait de témoin à la mariée. Fille d'honneur, Mlle Valérie Pambrun; garçon d'honneur, M. Jules Valcourt.

Après la cérémonie, une réception eut lieu à la résidence du père de la mariée, rue Langevin.

M. et Mme Leclerc sont partis pour un voyage dans l'Est. A leur retour, ils habiteront à Winnipeg.

Cercle Sainte-Elisabeth

La partie de cartes du Cercle Ste-Elisabeth a donné les résultats suivants: Prix de Whist pour Messieurs, Mme Tél. Pelletier; Dames, Mme Normandeau. Prix de Bridge, Mme S. Dussault. Prix d'entrée, Mme Pierre Raimbault. Merci aux organisatrices de cette soirée et à ceux qui ont bien voulu nous encourager de leur présence.

La prochaine réunion mensuelle du Cercle aura lieu mercredi après-midi à 2 h. 45, le 9 février.

A. G. RAYMOND, Sec.

Cercle de Couture Marie-Rose

Le Cercle de Couture Marie-Rose recommencera ses activités le mercredi 2 février, à sept heures et quarante-cinq à l'Académie Saint-Joseph. Tous les membres sont priés d'être fidèles au rendez-vous.

Maria COSSETTE, présidente.

PETITES NOTES

Mme Jean Bouvier est de retour d'un voyage à Flin Flon, Man., où elle était l'invitée de sa belle-soeur, Mme Léo Tremblay. Mme Bouvier est actuellement en visite à Saint-Boniface, l'invitée de MM. Alexandre et Maxime Allaire, de la rue des Meurons.

Ce que dit le discours du trône

(Suite de la première page)

L'assurance-chômage

Le Gouvernement a voulu s'assurer le concours des provinces aux fins d'apporter à l'Acte de l'Amérique britannique du Nord une modification autorisant le Parlement du Canada à établir sans délai un régime national d'assurance-chômage. Mes ministres espèrent que la proposition sera approuvée assez tôt pour qu'une loi sur l'assurance-chômage soit adoptée dès la présente session du Parlement.

Les élections, etc.

Les membres de la Chambre des Communes seront invités à examiner le rapport du Comité spécial sur les lois des élections fédérales et du cens électoral. Vous serez priés d'édicter les mesures nécessaires pour donner suite aux conclusions du Comité qui seront agréées.

Les Chambres seront saisies d'une mesure destinée à étendre les pouvoirs de la Commission des Chemins de fer.

Il sera déposé un projet de loi tendant à affermir le principe du contrôle parlementaire relativement à l'exportation d'énergie électrique.

Inquiétude

En général, la situation internationale cause encore des inquiétudes nombreuses. Dans la mesure du possible, mes ministres ont recherché les occasions de favoriser l'entente et la bienveillance parmi les nations. Ils se sont appliqués à assurer la collaboration du Canada avec les autres pays qui, par une politique de conciliation mutuelle, désirent régler les problèmes de la paix universelle.

Le gouvernement a suivi, avec un vif intérêt, les pourparlers visant à la conclusion d'un accord commercial entre le Royaume-Uni et les Etats-Unis d'Amérique. Mes ministres saisissent pleinement l'importance de ces négociations et l'intérêt qu'en doit avoir l'issue pour le Canada.

Notre commerce avec l'étranger

Au mois d'août dernier, le gouvernement canadien a fait des démarches auprès du gouvernement des Etats-Unis en vue de proroger et reviser l'accord commercial qu'ils avaient conclu en 1935. Il en est résulté des entretiens préliminaires, suivis d'efforts pour conclure un accord d'une plus grande portée. Les négociations seront menées, faut-il espérer, de telle sorte que le Parlement soit saisi du nouvel accord pendant la présente session.

Nous avons revisé, l'année dernière, nos relations commerciales avec d'autres nations afin d'accroître les échanges de denrées.

Le gouvernement est convaincu qu'en cherchant à collaborer avec le Royaume-Uni et certains autres pays pour favoriser le commerce international, il a recours aux moyens les plus efficaces d'assurer la sécurité économique et le progrès au Canada, ainsi que l'amélioration des conditions à l'étranger.

Membres de la Chambre des Communes,

Les comptes publics de la dernière année financière et le budget des dépenses de l'année prochaine seront soumis à votre examen.

Honorables membres du Sénat,
Membres de la Chambre des Communes,

En vous invitant à donner toute votre attention aux questions importantes dont vous serez saisis, je prie la Divine Providence de vous guider et de bénir vos délibérations.

Mort d'un ancien prêtre de la Saskatchewan

MONTREAL — M. l'abbé Adolphe Erny, qui faisait du ministère à la paroisse Saint-Clément de Viauville depuis quelques années, est décédé à l'hôpital de la Providence, à Montréal-Est, à l'âge de 55 ans.

Né à La Rochelle, Charente-Inférieure, le 1er juillet 1882, M. l'abbé Erny fit ses études au collège de Saint-Laurent et au grand séminaire de Québec.

Ordonné prêtre le 29 mai 1915 pour le diocèse de Régina, il exerça le saint ministère dans l'Ouest canadien où il fut successivement curé de Gull Lake, de Meyronne et de Rosetown et l'un des fondateurs du collège de Gravelbourg. Missionnaire-colonisateur de 1926 à 1931, il était depuis le mois de février 1931 attaché à la paroisse Saint-Clément de Viauville.

La presse devrait être sa propre législatrice dit M. Heinrich Bruening

OTTAWA — M. Heinrich Bruening, ancien chancelier d'Allemagne, a suggéré à la commission Rowell que le moyen pour la presse de s'assurer une mesure raisonnable de liberté serait qu'elle se réglementât elle-même et que les journaux coupables d'abus fussent punis par un tribunal d'honneur composé de représentants de leurs confrères.

L'Enfant

Veillez aux végétations adénoïdes

Quand votre enfant respire la bouche ouverte, qu'il ronfle la nuit; quand il a une voix sourde et sans timbre, et qu'il "parle du nez" (ce qui est une expression impropre), disant des b pour des m, des d pour des n; quand il souffre d'un rhume de cerveau chronique, pensez de suite aux végétations adénoïdes et faites examiner l'enfant.

Quand l'enfant a des bourdonnements d'oreilles, des douleurs, une surdité plus ou moins prononcée, ou un écoulement par le conduit auditif, même sans douleur, inquiétez-vous: l'inflammation des adénoïdes s'est transmise à la trompe d'Eustache; négligés, ces troubles s'agravent et sont l'une des principales causes de la surdité chronique que parents et maîtres méconnaissent trop souvent chez les enfants.

Une oreille qui souffre ou qui coule n'est pas un bobo sans importance et qui se guérira tout seul.

Quand l'enfant éprouve de grandes difficultés pour l'étude, une apathie spéciale, que son intelligence semble "bouchée", selon l'expression vulgaire; qu'il a l'air peut intelligent, arriéré même, faites vérifier s'il est affligé de végétations adénoïdes.

Si vous ne surveillez pas chez l'enfant ces végétations bien connues maintenant et si faciles à faire disparaître, vous l'exposez à une insuffisance du développement du haut du visage; à une dentition irrégulière avec des dents chevauchant parfois les unes sur les autres; quelquefois, celles du haut ne s'accordent pas avec celles du bas; la mastication en est défectueuse, la digestion ralentie, la nutrition troublée; de là, rachitisme, dépérissement. Remarquez aussi le thorax étroit de l'enfant qui respire mal, les poumons y sont à l'étroit et le sang est privé de l'oxygène nécessaire.

L'enfant affligé de ces végétations, s'il n'est pas traité, soigné sérieusement, est encore exposé aux laryngites fréquentes, aux troubles du système nerveux: sommeil agité, lourd, expliquant le mouillage du lit; aux entérites provoquées par le muco-pur qui descend de l'arrière-nez et que l'enfant avale; aux complications dans la rougeole, la scarlatine, la grippe, etc.

Mais vous vous demandez sans doute ce que sont ces fameuses "végétations" causes de tant de maux chez nos enfants? Elles sont l'hypertrophie chronique d'une amygdale pahryngée, dite de Luschka, invisible à la simple inspection de la gorge, située tout au haut du pharynx, à l'entrée des fosses nasales et dissimulée par le voile du palais.

Cette amygdale doit, normalement, diminuer avec les années pour disparaître à l'âge de la puberté. Mais, dans le cas qui nous occupe, elle augmente de volume au lieu de décroître, s'enflamme très facilement, et ces poussées inflammatoires en déterminent à la longue l'hypertrophie chronique ou "végétations adénoïdes."

Ne confondez pas cette troisième amygdale avec les deux amygdales palatines, postées de chaque côté du pharynx et que vous apercevez quand vous examinez attentivement la gorge de l'enfant. Celles-ci n'ont rien à voir avec celle-là.

M. COMOLET-SUE.

Pour raccourcir les débats aux Communes

OTTAWA — M. R. W. Gladstone, député libéral de Wellington-sud, a inscrit au feuilleton de la Chambre la résolution suivante: "La Chambre est d'avis qu'un comité spécial devrait être institué pour étudier, en collaboration avec le président de la Chambre, les avantages d'une revision des règlements de la Chambre". Le but de M. Gladstone est de permettre l'expédition plus hâtive des travaux de la Chambre; entre autres choses, M. Gladstone voudrait restreindre le temps accordé à chaque député dans les débats. Actuellement, la longueur maximum des discours des députés est de 40 minutes. M. Gladstone trouve qu'il y aurait profit à réduire cela davantage.

Pour envoyer des armes à la Chine

GENEVE — L'Angleterre, la France et la Russie ont convenu, après un long conciliabule, de chercher à amener les Etats-Unis à collaborer avec elles pour envoyer des armes et du matériel de guerre à la Chine.

Cette offre conjointe a été communiquée officiellement à Washington. Elle constitue un compromis qui empêchera la Chine d'interrompre le conseil de la Société des Nations réuni pour sa 100e session, en réclamant de nouveau l'imposition des sanctions contre le Japon en vertu de l'article XVI du covenant.

GLASGOW — Le pavillon canadien qu'on était en train de construire au parc Ballahouston, pour l'exposition de l'Empire, l'été prochain, s'est effondré pendant une violente tempête de vent, qui s'est abattue sur l'Ecosse et d'autres parties des Iles Britanniques.

A Travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

Saint-Lazare

Si on s'amuse à Saint-Lazare, ce n'est pas une question à se demander. Enfants, jeunes gens et même vieillards, tous forment des différents groupements qui leur permettent de passer gaiement nos longues soirées d'hiver. D'abord, il y a nos Enfants de Marie qui se réunissent au nombre de 15 à 20 dans chacune de leurs familles, tour à tour, passant ainsi des heures agréables avec musique, chants et autres amusements divers. Il y a même de nos jeunes gens qui ont demandé la permission d'entrer dans notre Congrégation d'Enfants de Marie!...

Seize couples, hommes et femmes, ont organisé des parties de cartes de "cinq-cents", qui ont lieu tous les mercredis de chaque semaine. Les gagnants auront droit à un prix à la fin de la saison.

Nos enfants et jeunes hommes se sont essayés au gouret avec le club voisin; malheureusement la chance ne les favorise que bien rarement.

Et encore nous avons notre club de badminton, dans lequel on semble encouragé plus que jamais. M. le Curé fut élu président et Mme D. Bulger secrétaire. Gare aux accidents, car nous supposons que c'est de là que proviennent les blessures de M. l'abbé E. Peachey, de Dunrea, auquel nous souhaitons un rétablissement complet.

* * *

Nous apprenons que notre hôtelier, M. Alcide Robert, est rendu à Miami, Floride.

* * *

Dimanche dernier, M. le Curé nous fit plaisir en nous donnant une séance de vues animées, qui fut goûtée par tous. Espérons qu'elle sera suivie de plusieurs autres.

Dimanche 30 janvier a eu lieu, à trois heures, la bénédiction solennelle de tous les enfants de la paroisse. L'enfant-Jésus fut porté par l'un des enfants dans les allées de l'église. Ce fut une cérémonie touchante. Nous sommes sûres que nos chers enfants reçurent des faveurs spéciales tant pour l'âme que pour le corps.

Le Pas

Dimanche 23 janvier, à la messe de huit heures trente, la cathédrale était remplie de parents et d'amis de M. et Mme Sélime (Wm.) Gamache, à l'occasion de leur cinquantième anniversaire de mariage (1888-1938). M. l'abbé Marchand présida la cérémonie, bénit un nouvel anneau et fit une allocution très touchante. Les jubilaires reçurent la sainte communion durant la messe. M. Ernest Gamache et Mme Honoré Gagné (Yvonne Gamache) servaient de témoins aux jubilaires qui avaient pour suite quatre générations. La journée s'est terminée par un banquet chez leur fils M. Ernest Gamache. Un grand nombre d'amis sont allés les féliciter.

L'assemblée mensuelle des Chevaliers de Colomb a eu lieu le lundi 24 janvier dans la salle de l'école. Le Député d'Etat M. E.-S. Barker est allé visiter les conseils de Winnipeg, Provencher, Brandon et Somerset, dans le sud de la province. Il sera de retour la semaine prochaine.

Son Excellence Mgr Clabault, vicaire apostolique coadjuteur de la Baie d'Hudson, était de passage ici la semaine dernière en route pour Chesterfield Inlet.

MONTREAL — Lord Atholstan, fondateur et propriétaire du Star, de Montréal, est décédé vendredi à sa demeure après une longue maladie. Il était âgé de 89 ans.

CITÉ DE SAINT-BONIFACE

Avis

Avis est par les présentes donné que le Rôle d'Evaluation Générale et le Rôle d'Evaluation pour la Taxe d'Affaires de la Cité de Saint-Boniface pour l'année 1938, sont complétés et sont à mon bureau pour l'inspection des intéressés. Toute plainte devra être logée à mon bureau pas plus tard que le 10ème jour de février 1938.

Le Conseil siégera comme Cour de Révision le lundi 21ème jour de février 1938, à 7 h. 30 du soir, pour examiner ces Rôles et pour considérer les plaintes qui auront été reçues dans le temps ci-haut spécifié. Ces plaintes doivent être par écrit et devront établir les raisons et la nature de l'objection avec une description de la propriété affectée et doivent être adressées au Greffier.

DONNE à Saint-Boniface, le 26ème jour de janvier 1938.

E. A. POULAIN,
Greffier.

En Missionnant...

DE WINNIPEG A MANIGOTAGAN

(Suite)

Nos deux "cabooses" étaient maintenant en route sur le lac. La cabane des bûcherons "cassa" le chemin, toute trace de l'ancien chemin ayant disparu. Les chevaux avancèrent péniblement. Tous les cent pas on rencontrait de hauts bancs de neige dans lesquels les pauvres bêtes enfonçaient jusqu'aux genoux. Nos "cabooses" penchaient... se redressaient... et penchaient encore... Les femmes criaient et s'énervaient... Plusieurs fois on était sur le point de renverser. Nous étions là suspendus en l'air, comme sur les plateaux d'une balance. J'étais sur le plateau le plus proche de la neige. Mon unique crainte était de voir tomber sur moi toute la cargaison humaine!... Mais le malheur n'alla pas si loin. Au moment critique, John, notre conducteur, qui était calme, cria à ses chevaux: "Ho! ho!" Ceux-ci s'arrêtaient subitement et John sortit sûrement du danger. Tout le monde commença à respirer.

Pour moi-même, ce voyage n'était pas le premier que je faisais dans des conditions semblables. Souvent même, dans la forêt et sur les grands lacs, j'ai fait la culbute avec le traîneau, et tous mes effets; je ne me suis jamais fait mal. Aussi je riais de cette nouvelle aventure.

La femme maigre avec la petite fille était la plus peureuse, la plus énervée. Plus d'une fois je l'entendis crier: "C'est la dernière fois que je voyage dans une "caboose" pareille!"

Vers deux heures et demie, nous arrivâmes à notre première place d'arrêt. Là, au bord du lac, dans la forêt, vivait une bonne famille islandaise, appelée Danielson. John mit ses chevaux à l'écurie et envoya ses voyageurs à la maison de pension. C'est ici que nous devions prendre notre dîner. Les dix bûcherons entrèrent les premiers à la maison et furent aussi servis les premiers. Les voyageurs de la seconde "caboose" se retirèrent au parloir, pendant que les bûcherons dînaient. Inutile de dire que ces derniers mangeaient avec appétit. A tour de rôle, ils avaient tous marché dans la neige profonde et chacun d'eux avait bien faim. En attendant qu'ils finissent de dîner, la femme maigre avec sa petite fille, la fille géante, la fille à la face de lune, le ministre unitérien, mon petit cuisinier et moi, tous assis ensemble au parloir, nous admirions les décorations très élaborées de Noël, qui se trouvaient dans cette maison, située dans la forêt, si loin de toute civilisation. L'arbre de Noël, avec ses flocons de neige, ses chandelles rouges, bleues et jaunes, ses banderoles et ses présents, était encore là, comme il avait apparu pendant la nuit de Noël. Et je me disais: "Comme les enfants de cette maison ont dû jouir et être heureux à la vue de cet arbre qui leur rappelait et enseignait de si grandes et belles choses!" La plus petite fille de la maison, une enfant de sept ans, blanche comme de la neige avec une chevelure semblable à la laine d'un petit agneau, se tenait debout au pied de l'arbre et était prête à nous montrer tout ce que l'Enfant-Jésus lui avait apporté!

Pendant ce temps, nos dix bûcherons finissaient de manger, et ce fut notre tour de se mettre à table. Inutile de dire que nous aussi nous faisions honneur au menu! Une heure après, une fois tout le monde bien réchauffé et réconforté, John, notre conducteur, se dirigea du côté de l'étable. C'était le signal du départ. Quatre heures avaient sonné et nous avions encore dix milles à faire à travers la neige avant d'atteindre Heccla, où nous devions passer la nuit. Le chemin était surtout à travers la forêt et offrait moins de difficultés. Nos deux demoiselles, la fille géante et la fille à la face de lune, crurent le moment propice pour prendre un peu de sommeil. La demoiselle aux pantalons de ski n'avait presque pas dormi depuis Noël, tous les soirs elle avait dansé, comme elle le disait si candidement! Mais le banc sur lequel les deux danseuses étaient assises offrait peu de commodité pour se reposer... En voyage on n'est pas difficile. Aussi vite que pensé, les deux jeunes filles se creusèrent un trou en arrière, près des colis et leur tête reposant sur les boites et sacs à malle, elles s'endormaient tout de suite. La fille géante couchait à mes pieds; l'autre aux pieds de la femme maigre! Quelque temps après qu'elles furent bien endormies, les colis, les boites et les sacs à malle commencèrent à glisser, et avec eux descendit... aussi la tête de la fille géante, elle descendit si loin qu'elle fut rendue enfin sur mes genoux. Et la fille géante dormait toujours! Des souvenirs bibliques me passèrent par la tête. Je pensais justement à "Dalila", lorsqu'un coup sec de la "caboose" réveilla en sursaut la "Dalila moderne". Et la jeune fille, toute rouge, retira lentement sa tête fatiguée et s'endormit de nouveau parmi les colis et les paquets.

Il faisait déjà nuit noire, lorsque, à six heures, nous sortîmes enfin de la forêt pour rentrer sur le lac. On rencontra de nouveau les bancs de neige. Comme nous passions une pointe très exposée au vent, ces bancs de neige étaient beaucoup plus hauts et plus dangereux que ceux qu'on avait rencontrés le matin. Nous en essuyâmes bien vite tous les dangers. Une fois surtout, tout dans la "caboose" commença à tourner: les boites, les paquets, les sacs de malle, mon petit cuisinier, les filles, le ministre, tout semblait venir de mon côté... Les filles criaient en s'accrochant aux poteaux de la "caboose"; la petite femme maigre se penchait sur son enfant en la couvrant de tout son corps; le ministre ne disait rien; mon cuisinier riait, et moi je contemplais la scène qui menaçait à tout instant de devenir tragique! Le poêle dans la "caboose" commençait à danser et à jeter autour de lui des étincelles rouges... Je voyais déjà le feu dévorer toute la "caboose"!

Le sang-froid de notre conducteur sauva encore une fois la situation. Tranquillement il dirigea ses chevaux et réussit à mettre la "caboose" d'aplomb. Seul la femme maigre resta très excitée. La peur qu'un accident eût pû arriver à son enfant la rendait très nerveuse. Cependant je ne pouvais qu'admirer la tendresse maternelle de cette jeune femme. Son enfant était son plus grand trésor sur terre et pour lui elle aurait sacrifié sa propre vie!

Tout à coup, de loin, on aperçut une lumière. John se retourna et annonça: Heccla! Tout le monde était très content, surtout les femmes. Nous étions encore à deux milles d'Heccla, mais nous étions rassurés!

John dirigea ses chevaux sûrement à travers la nouvelle neige, et à sept heu es sonnant, nous arrêtâmes devant l'hôtel d'Heccla. Ici, ce fut la séparation des voyageurs. La dame maigre et avec la petite fille, la demoiselle géante et un homme, l'hôtelier de la place, étaient arrivés au but de leur voyage. Les dix bûcherons, mon cuisinier, l'autre jeune fille et moi, nous devions continuer jusqu'à Manigotagan, — une journée de chemin plus loin.

Nous étions contents, cette nuit, de pouvoir trouver à Heccla, une place pour dormir, et nous fûmes bien vite installés.

Nous avions rencontré, sans le savoir, l'hôtelier de la place dans notre voyage. Il était monté dans notre "caboose" et avait fait le reste du trajet avec nous.

Naturellement, à l'hôtel, il n'y eut pas assez de place pour loger un chacun. Mon petit cuisinier et moi nous fûmes servis les premiers. Nous eûmes une chambre pour deux et nous partageâmes le même lit.

Comme nous étions à la veille du "Nouvel An", il fallait s'attendre à quelque chose d'extra. Tout se passa bien à l'hôtel, mais au dehors, l'eau de feu dut couler abondamment. Les Irlandais, comme tous les peuples du Nord, ont une petite faiblesse pour cette eau forte; au matin de la nouvelle année ceci devint plus qu'évident. Ce jour-là, parmi les hommes, les bûcherons étaient seuls complètement sobres; tous les autres hommes qu'on rencontrait sur la route avaient plus ou moins goûté du fruit défendu. Vers neuf heures du soir, tout le village islandais était en mouvement. Sur tous les chemins qui menaient à la grande salle du centre, marchaient de jolis couples bien endimanchés. Ils entraient tous dans la grande salle du milieu où l'on dansa jusqu'à quatre heures du matin.

Notre jeune fille aux pantalons verts avait, pendant la première journée de notre voyage, répété et répété qu'on ne la verrait pas à la danse cette nuit, qu'elle préférerait dormir et se reposer. Elle ne tint nullement sa promesse. Vers les dix heures du soir, elle sortit avec un jeune homme et dansa jusque très tard après minuit!... Cette jeune fille me représentait le vrai type de la fille moderne... Elle dansa beaucoup, fuma encore davantage, et ne refusa pas un coup de boisson... De ce type, délivrez-nous, Seigneur!...

Heccla, le jour du nouvel an, présentait à la vue un tableau splendide. A ses pieds s'étendait le lac immense, couvert d'une nappe blanche et immaculée... Autour du village se dressaient des arbres géants, tous couverts de leurs capotes blanches. Au milieu de ce tableau, les jolies maisons apparaissaient féeriques; et pour donner encore un cachet industriel à Heccla, une flottille de cinquante bateaux était à l'ancre dans son port. Tout le monde travaille à Heccla; dans les bois, ou sur le lac à la pêche. Heccla se glorifie de n'avoir pas une seule famille sur le secours direct. La population est autour de 500.

Vers huit heures du matin, tout le monde à l'hôtel était debout. Nos dix bûcherons, comme toujours, étaient les premiers à l'oeuvre. Pour eux le jour du Nouvel An ne leur disait pas grand chose. Ils étaient tous assis ensemble au parloir et semblaient se demander: "Quand donc arriverons-nous à la fin de ce voyage? Quand donc pourrons-nous commencer à travailler?"

Quand je descendis de ma chambre, le plus important du groupe se leva et, au nom de tous, me souhaita la bonne année! J'aurais tant voulu être capable d'offrir à chacun un petit présent. Mais nous étions trop loin de la civilisation. Dans les bois, il est toujours difficile de se procurer les objets désirables.

Vers dix heures, John, notre conducteur, était prêt et nous partions pour la dernière étape de notre voyage. Ce soir même, nous devions arriver à Manigotagan, mais nous en étions encore loin. A Heccla, nous avions perdu plusieurs membres de notre caravane: la dame maigre avec sa petite fille, la fille géante, le ministre unitérien et l'hôtelier. Il ne resta avec nous que la fille aux pantalons verts. Le gros de la malle fut laissé à Heccla; on emporta avec nous seulement la malle et les paquets destinés à Manigotagan, English Brooks et Hole River. Plusieurs bûcherons de la première "caboose" furent invités à entrer chez nous. Sur notre chemin nous rencontrions plusieurs étrangers des chantiers voisins se rendant sur le lac; ils avaient leurs propres chevaux et voitures. Nous voyagions maintenant quatre voitures à la queue leu-leu. La plupart de nos compagnons, excepté les bûcherons, vivaient dans une demi-lumière seulement. La fumée du vin du "Nouvel An" avait obnubilé leurs intelligences. Bientôt tous ces messieurs s'endormirent. Un bûcheron de la première "caboose" mena nos chevaux. Toute la journée nous voyageâmes dans la neige profonde et les pauvres bêtes avançaient avec peine et misère. John, leur maître, n'était pas homme à les faire marcher plus vite. "Ces pauvres bêtes souffraient tant!" ne cessait-il de répéter.

Vers trois heures de l'après-midi, on arriva à notre dernier point d'arrêt. Une cabane en troncs d'arbre non équarris, bâtie sur la pointe "Clement", à cinq milles de Manigotagan. Les bûcherons, avec tous les voyageurs, excepté moi, coururent à cette cabane pour dîner. On partit de là une heure après. L'on monta difficilement la rivière Bad Throat, et vers sept heures, dans la nuit noire, on arriva au village de Manigotagan.

On avait mis deux journées entières pour faire 45 milles... et cela au simple pas des chevaux. A Manigotagan, nous étions rentrés dans la civilisation. En descendant de la "caboose", nous nous dirigeâmes vers la maison d'Arthur Quesnel, bâtie sur le rocher qui domine toute la rivière Bad Throat. Ici nous entendions les dernières nouvelles du jour; le radio était ouvert et nous apportait des nouvelles toutes fraîches.

Assis dans une belle chambre, à côté d'un bon feu, nous avions déjà oublié les misères du voyage. Mme Quesnel avait préparé le souper pour nous. Nous étions chez nous dans la maison d'Arthur Quesnel... Tout de suite je m'enquis des gens de Manigotagan.

Il n'y avait pas de malade à Manigotagan; les enfants et les femmes seulement étaient à la maison; presque tous les hommes travaillaient au bois. Harry Boulette, cette année, avait trois grands chantiers, dans lesquels plus de cent hommes étaient employés.

A Manigotagan comme à Heccla, le "relief" est inconnu et les gens sont fiers de nous le dire. Les salaires ne sont pas très élevés dans les chantiers, mais, comme ajoutent les habitants, les lacs ici sont pleins de poissons, la chasse dans la forêt est abondante, le bois pour se chauffer ne coûte pas cher, et les habits que nous mettons n'ont pas besoin d'être de la dernière mode; on vise surtout au chaud.

Aussi, malgré la modicité des salaires, les familles à Manigotagan sont très grandes; les enfants très nombreux, en moyenne sept à huit par ménage; quatre familles dans la colonie ont dépassé la douzaine.

Maintenant qu'on leur a bâti une belle et grande église au centre de la colonie, nous espérons pouvoir établir ici sous peu une chrétienté florissante.

Notre espoir repose surtout dans les enfants. L'été dernier, en une seule fois, vingt-sept de ces petits approchèrent ensemble de la sainte table, pour faire leur première communion.

Une jeune demoiselle polonaise, institutrice de l'endroit, s'occupe avec coeur du bien spirituel et temporel de ces enfants. Pendant mon absence, quand il ne fait pas trop froid, elle rassemble ces petits à l'église, leur enseigne le catéchisme et leur apprend les prières.

Après nous être bien reposés et réchauffés dans la maison d'Arthur Quesnel, ce soir même, mon petit cuisinier et moi, nous montions à l'église. C'est en arrière de celle-ci, que le missionnaire a son humble demeure. Cette demeure, en ce soir de janvier, était plutôt une glacière. Heureusement le bois pour la réchauffer ne manquait pas. C'est ici que l'aide de mon petit cuisinier arriva à point.

M. KALMES, O.M.I.

(A suivre)

Au Foreign Office



Sir Alexander Cadogan, ancien ambassadeur à Pékin, nommé chef permanent du Foreign Office britannique.

La Lettre pastorale des évêques

publiée en brochure

L'Ecole Sociale Populaire a cru rendre service au public en publiant en brochure la Lettre pastorale collective que viennent d'écrire S. Em. le cardinal archevêque de Québec et les archevêques et évêques de la province de Québec.

Cet important document est consacré au problème rural. Il le traite au point de vue religieux et national. Il expose d'abord les dangers qui menacent notre classe agricole puis il indique les remèdes qui la sauveront: attachement à la terre, enseignement rural, union professionnelle. A côté de considérations élevées sur la profession agricole et les avantages de la campagne on y trouve les conseils les plus pratiques sur l'organisation de la vie du cultivateur.

Cette brochure de 32 pages se vend 15 sous l'exemplaire, à l'Action Paroissiale, 4260, rue de Bordeaux, Montréal.

Un bon conseil

TORONTO—"Ayons toujours présente à l'esprit cette vérité: La nation canadienne se compose de Canadiens anglais et de Canadiens français. Rien ne peut changer cette situation. Je crois d'ailleurs que ce n'est pas un mal. Ces deux races tirent d'ailleurs des avantages réciproques de cette vie commune." Telle est l'une des déclarations faites par le colonel Wilfrid Bovey au cours d'une causerie prononcée à l'université de Toronto.

OTTAWA — On croit que M. Mackenzie King lui-même présentera le bill dont le but est d'assurer le contrôle parlementaire sur l'exportation de l'énergie électrique.

OTTAWA — Presque tous les ministres ont déposé les rapports annuels de leurs ministères. En fait, quinze rapports annuels ont été déposés, dont onze en anglais et en français et quatre en anglais seulement.

MONTREAL — L'écrivain et aviateur français Antoine de Saint-Exupéry, auteur de "Courrier du sud" et de "Vol de nuit", s'est envolé mardi de Saint-Hubert, pour sa tournée en Amérique du Sud.

LA CONVENTION DES APICULTEURS

La part prise par les Franco-Manitobains dans l'industrie apicole. — M. l'abbé A.-H. Laurin, curé de Letellier, élu président. — Organisation d'une coopérative pour la vente du miel.

La semaine dernière se tenait à l'hôtel Fort Garry, la convention des Apiculteurs du Manitoba, sous la présidence de M. R.-D. Nicholson. Cette convention avait une importance capitale, car il devait s'y résoudre un projet depuis longtemps discuté et étudié, celui de mettre sur pied une coopérative devant s'occuper de l'empaquetage et de la vente du miel au Manitoba. Il convien de remercier de suite MM. J.-W. Braithwaite et E. Braun, d'avoir si bien répondu à la tâche qui leur avait été confiée, celle d'ébaucher la constitution de la future organisation coopérative, qui sera en mesure de manipuler quelques millions de livres de miel.

Environ 200 apiculteurs, venus de toutes les parties de la province, assistèrent à la convention, et de ce nombre il y en avait au moins 35 de langue française, parmi lesquels les RR. FF. Pineault et Vaillancourt. Le conseil de l'association Manitoba Beekeepers, pour l'année 1938, se compose des membres suivants:

Président honoraire, R. F. T. Pineault, d'Otterburne; président actif, M. l'abbé A.-H. Laurin, de Letellier; 1er vice-président, J.-W. Braithwaite, de Brandon; 2e vice-président, S. Smith, de Oakbank; secrétaire-trésorier, L.-T. Floyd, apiculteur provincial, de Winnipeg. Directeurs, MM. A. Lacroix, de Saint-Claude; Rippengale, de Springfield; H. Brodeur, de Saint-Adolphe; Paul Trudeau, Ile-de-Chênes; Tetford, de McCreary; Waldner, de Bénard; Duncan, de Carman; Mueller, de Steinbach; Braun, de Brandon; Roberts, de Gretna; Peddie, de Virden, et professeur Mitchener, de l'Université. Notons, en passant, la part qu'on nous donne, à nous de langue française: à l'exécutif, cinq membres français sur 17, et dans le domaine de l'inspection des ruches, trois sur neuf.

La convention fut, sans contredit, la plus importante et la plus intéressante de toutes celles auxquelles j'ai eu le plaisir d'assister; d'abord, la discussion sur le contenu d'eau dans le miel nous a révélé des choses extraordinaires: pourquoi notre première classe de miel n'exige-t-elle pas plus de 17.8 d'humidité, tandis qu'aux Etats-Unis, la même classe se rend à 18.6?

Le travail de M. Braithwaite sur la vente coopérative fut très apprécié et très au point; il fut la clef du mouvement coopératif dont nous parlerons un peu plus loin. Enfin, un très bon travail de M. Jos Tessier, donné par M. G. Deschênes, sur la désinfection du matériel apicole sur une grande échelle contre la loque américaine. Notons en passant que M. Deschênes nous fit honneur: très bon anglais, belle diction, son travail fut un vrai régal.

Pour clore la convention, banquet sous la présidence de M. J.-H. Evans, sous-ministre de l'agriculture du Manitoba, pendant lequel un magicien nous fit sortir des piastres de l'intérieur de pommes, oeufs, etc.

A présent, quelques renseignements sur cette organisation, qui s'appellera probablement **Manitoba Honey Producers' Co-Operative.** Elle aura un capital autorisé de $50,000, divisé en 2,500 parts, dont la valeur au pair sera de $20.00, et au moins la moitié de ces parts sera payable au comptant; le reste sera payable sur demande, au cas où la première moitié ne serait pas suffisante à l'érection de l'établissement. Aucun membre ne pourra acheter plus de 25 parts et la base de représentation sera d'un vote par membre sans égard au nombre de parts que ce membre possédera. Les parts pourront être détenues par n'importe quel intéressé, sujet à l'approbation des directeurs. L'exécutif se composera de sept directeurs, ne détenant pas moins de cinq parts chacun, lesquels directeurs devront être des apiculteurs bona fide, enrégistrés comme tels au département d'Agriculture de la province du Manitoba.

Les producteurs membres aviseront la compagnie assez tôt dans la saison, de la quantité approximative de miel à être envoyée à l'établissement et des récipients leurs seront fournis pour le transport de ce miel. Sur réception du miel, un paiement initial sera fait au producteur, et des paiements additionnels seront faits de temps à autres, à mesure que le miel sera vendu par la coopérative. Le miel de chaque producteur sera pesé et classifié par rapport à la couleur et à la propreté, pour être entré dans la qualité auquel il appartiendra, et un système de retranchage (dockage) sera établi pour faire face aux impuretés et humidité qui sortiront du miel. Deux échantillons de miel seront gardés pour références futures, et tout miel sera manipulé afin de créer un produit uniforme; le miel propre à la classe I, même s'il contenait trop d'humidité, sera évaporé afin de le remettre dans cette classe, ce qui sera sans doute au bénéfice du producteur. Les chaudières seront fournies par la coopérative et le miel vendu de même.

En attendant que cette organisation soit formée, un exécutif temporaire a été élu, et ceux qui désirent d'autres renseignements sont priés de s'adresser à M. Jos. Tessier, de Saint-Pierre, Manitoba, qui représente l'élément français sur cet exécutif temporaire.

J'ai oublié de mentionner que dans cette compagnie rien n'est obligatoire: un membre ne sera pas tenu d'envoyer son miel à la coopérative s'il juge à propos d'agir autrement, même s'il a, auparavant, fait la demande de récipients à la coopérative.

Amis apiculteurs, voici un résumé, un compte rendu de la convention de la semaine dernière. Il nous appartient, maintenant que l'affaire est en marche, de faire tout en notre pouvoir, afin que cette compagnie soit un succès. Il va sans dire que tous les apiculteurs devraient être actionnaires de la coopérative. Tous, vous serez sans doute appelés à faire l'acquisition de parts; faites-le, même si cela comporte quelques sacrifices. L'année dernière, la coopérative d'Ontario, qui existe depuis 16 ans, a payé sept sous la livre pour le miel, net, les chaudières fournies, et de plus, un intérêt de 6% sur le capital.

Je remercie la "Liberté" de tout coeur pour l'hospitalité qu'elle nous accorde toujours dans ces colonnes, et demeure, chers confrères apiculteurs,

Votre tout dévoué,

Flavien BARIL.

Aventures d'un trappeur aviateur du Nord

EDMONTON — Un trappeur et aviateur de la région de Nahanni, située à plus de 1,200 milles au nord d'Edmonton, a vu la mort de près, il y a quelques jours. Son avion dut faire un atterrissage forcé sur un lac inconnu, à plus de 300 milles à l'ouest de Fort Simpson, dans les Territoires du Nord-Ouest. L'aviateur, G.-C.-F. Dalziel, rapporte que la glace était plus ou moins solide et qu'elle a failli céder sous le poids de l'avion. Revenu à Edmonton, avec de la fourrure pour une somme de $7,000, Dalziel a raconté tout au long ses aventures. Il raconte notamment que des centaines de loups affamés parcourent la région de Nahanni, et que les cariboux font beaucoup de ravages chez les peuplades indiennes en mangeant ce qui leur est nécessaire pour se nourrir.

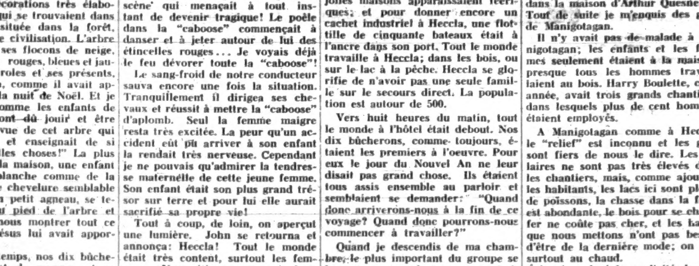
BARCELONE — Le gouvernement rouge d'Espagne a proposé une sorte d'armistice aérien afin de mettre fin aux bombardements meurtriers en dehors de la zone de combat.

Encore une force



Gandhi demeure toujours une force puissante dans l'Inde et les hommes politiques de là-bas suivent attentivement tout ce qu'il dit.

Le Maire de Montréal pose le premier bloc du Palais de glace



Pour la première fois depuis 1911, Montréal va avoir un Palais de glace. On voit ici le maire Raynault posant le premier bloc de glace au parc Lafontaine. On peut voir à droite, l'échevin Léon Trépanier et Emile Bernadet, chef de la section des parcs et terrains de jeux de la ville; à gauche, Louis Francoeur, L. Coderre et l'échevin Barrière.

A Travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

MANITOBA

Thibaultville

Mort de Mme André Nault, de Thibaultville

La mère de l'échevin S.-A. Nault, de Saint-Boniface, s'est éteinte vendredi dernier, à la résidence de sa fille, Mme Félix Saindon, à Thibaultville, à l'âge de 74 ans.

Mme André Nault, née Marie Harrison, était la veuve de l'un des fondateurs de la paroisse de Thibaultville, cultivateur bien connu et ancien préfet de la Municipalité de Sainte-Anne, qui est décédé en 1927. Elle était cousine de Louis Riel et petite-nièce de Jean-Baptiste Lagimodière.

Elle était née à Saint-Vital en 1863 et se rappelait parfaitement avoir vu Louis Riel qui venait souvent visiter son père, son cousin germain.

Mme Nault était l'une des plus anciennes paroissiennes de Thibaultville et elle était respectée de tous pour son esprit de sacrifice, sa générosité et sa grande hospitalité. Elle a élevé une nombreuse famille et elle ne se sentait heureuse qu'au milieu de ses enfants et petits-enfants.

Les anciens se rappellent encore avec émotion comment Mme Nault, en l'absence de son mari, à 7 ou 8 milles de toute habitation, grâce à sa vaillance et à sa courageuse initiative, sauva sa jeune famille d'une mort certaine. C'était pendant le terrible feu de forêt qui ravagea l'Est de notre province il y a quelque 40 ans et qui réduisit leur propriété en cendre. Abandonnant sa maison en flammes, Mme Nault conduisit ses enfants, dont l'aîné n'avait pas 9 ans et le dernier quelques mois seulement, vers un petit cours d'eau au milieu duquel ils passèrent la nuit. Elle avait eu la présence d'esprit d'arracher quelques draps de laine aux flammes et c'est au moyen de ces draps qu'elle trempait dans l'eau, qu'elle empêcha ses enfants d'être asphyxiés par la fumée ou brûlés par les étincelles qui volaient de toutes parts.

La nuit se passa dans des transes mortelles et au matin le feu étant apaisé, Mme Nault et ses enfants durent marcher 7 milles pour se rendre au prochain village. Ils n'avaient rien à manger qu'un peu de lait qu'ils avaient pu extraire d'une pauvre vache à moitiée brûlée qui gisait sur le bord du ruisseau.

Tout le monde au village fut surpris de les voir arriver, car le feu avait été si violent qu'on les croyait tous morts.

M. et Mme Nault avaient tout perdu, mais ils ne se découragèrent pas. Et bientôt, grâce à la sympathie des âmes charitables et à leur courage indomptable, une nouvelle demeure s'élevait près du village actuel de Thibaultville et c'est là que ces vaillants pionniers connurent la prospérité et purent élever leur famille en paix.

Mme Nault laisse pour pleurer sa perte, 7 fils: Godefroy, Raoul, Alex, Napoléon et Charles, de Thibaultville; Alfred de Woodridge, et Samuel-A. de Saint-Boniface; une fille, Mme Félix Saindon, de Thibaultville; un beau-fils, André, de Thibaultville, et deux belles-filles, Mmes Lucie Grouette et Yolande Hupé de Sainte-Anne, aussi un frère, Alexandre Harrison, de Calgary, Alberta. La défunte était Dame de Sainte-Anne depuis de longues années.

Ses funérailles ont eu lieu lundi dernier, le 31 janvier, dans l'église de Thibaultville. M. l'abbé Claveloux, curé de la paroisse, chanta le service.

De nombreux bouquets spirituels et tributs floraux furent offerts par les parents et amis de la famille entre autres par l'Association Libérale de Saint-Boniface, l'Union Nationale Métisse de Saint-Vital, et par les RR. SS. Saint-Joseph et leurs élèves, de Thibaultville.

Les porteurs actifs étaient: MM. P.-M. Carrière, Honoré Riel, Robert Bousquet, Joseph Perrault, R.-P. Martel et William Owens. Les porteurs honoraires étaient: Hon. Sauveur Marcoux, E.-F. Shannon, John Finnigan, préfet de la Municipalité de Sainte-Anne, Camille Teillet, Alex Nault, (Fort Garry) et Narcisse Fournier.

On remarquait aussi dans l'assistance: MM. Walter Leslie, et Roméo Pelletier, échevins de la ville de St-Boniface, MM. J.-C. Davis et Théo. J.-B. Hébert, de Saint-Boniface, ainsi que Mmes S.-A. Nault, Alice Thibault-Williams, Edgar Lemoine et John Finnigan.

La "Liberté" offre à la famille ses sincères condoléances.

* * *

Les membres de la famille Nault remercient profondément tous les amis et parents qui leur ont témoigné leurs sympathies à l'occasion du deuil qui vient de les frapper.

Letellier

Partie de cartes

Les Enfants de Marie ont organisé la première partie de cartes de la saison qui a obtenu un beau succès: assistance nombreuse, programme attrayant. Nos félicitations aux organisatrices ainsi qu'aux artistes qui se sont acquittés si habilement de leur tâche respective. On dit que ce n'est qu'un avant-goût d'une séance qui sera jouée en mai prochain.

Gouret

La réorganisation de notre équipe senior a ranimé l'intérêt dans le gouret cet hiver. Plusieurs parties ont été jouées et les résultats sont encourageants.

Notre équipe accomplissait un coup d'Etat en se rendant à Saint-Pierre pour enlever la célèbre coupe Molloy en gagnant par 3 à 2. La partie fut rapide, exempte de rudesse, et incertaine jusqu'au dernier moment.

Nous avons admiré le bel esprit sportif des joueurs et des amateurs Saint-Pierrois.

Une défaite à Saint-Norbert, 8 à 7, priva nos joueurs du trophée Tip Top.

Otterburne vint tenter de ramener la coupe Molloy au côté Est de la rivière Rouge, mais dut retourner bredouille. Résultat, 2-0.

Samedi dernier, Saint-Pierre nous rendait visite; une centaine d'amateurs accompagnaient leur vaillante équipe.

La partie fut chaudement contestée et se termina 2-2, après 10 minutes supplémentaires.

Saint-Pierre compta le premier point, mais Letellier égalisa bientôt et ajouta un autre point grâce à un beau jeu d'ensemble. Cependant les rapides Saint-Pierrois n'étaient pas vaincus, ils attaquèrent avec acharnement. Un long lancer se logea dans le filet et la partie fut nulle. Saint-Pierre veut revenir tenter sa chance.

Visite de la Chorale du Collège de Saint-Boniface

Dimanche dernier fut un de ces jours trop brefs que l'on aurait voulu prolonger, afin de jouir plus longtemps de la présence des RR. PP. Caron et Jacob avec un groupe d'une trentaine d'élèves du Collège.

La Chorale exécuta du magnifique chant pendant la grand'messe et au salut du T. S. Sacrement qui suivit. Le R. P. Martial Caron fit le sermon. Il prit pour texte: Jésus-Christ, modèle des éducateurs. Il en tira des leçons pratiques pour les parents, les professeurs et laissa à tous des points à méditer.

Les élèves se dispersèrent dans les familles pour le dîner et le souper.

Dans l'après-midi eut lieu une partie amicale de gouret entre les Collégiens et une combinaison junior et juvénile locale. Certains de nos joueurs avaient participé à la partie de la veille et n'étaient pas en forme, prétendent-ils; autre excuse, les joueurs ne jouaient pas leur position habituelle; toujours que ce fut une défaite écrasante: 11-2 en faveur du Collège. Pilule amère à avaler, mais qui sera salutaire, nous l'espérons, en démontrant à nos jeunes la nécessité de l'entraînement suivi et du jeu d'ensemble.

Dans la soirée, nos aimables visiteurs nous régalèrent par un concert et une pièce dramatique.

La salle municipale débordait d'une assistance avide d'entendre de nouveau la Chorale et de jouir d'une spirituelle et édifiante comédie: "Un drôle de Saint."

L'attention soutenue et les applaudissements nourris de l'auditoire ont dû prouver aux acteurs et chanteurs qu'à Letellier l'on goûte le beau et qu'on apprécie les efforts de ceux qui se dévouent sans compter au développement moral, intellectuel et artistique des jeunes.

M. le Curé et M. le président du Cercle Local de l'Association d'Education, exprimèrent aux Révérends Pères et à leurs élèves le grand plaisir de les posséder parmi nous et les remercièrent des heures si agréables qu'ils nous ont procurées.

Après un petit goûter improvisé, le joyeux groupe reprit le train fredonnant encore les chants joyeux qui flattent tant les oreilles de tout Canadien français, fier de ses origines et qui tient à rester ce qu'il est en dépit de l'ambiance néfaste qui l'entoure.

Merci, Collégiens, d'être venus démontrer si agréablement et si éloquemment ce que veut dire la survivance catholique et française de notre race!

Au revoir, à l'année prochaine!

Nos malades

Mme Didier Parent fut atteinte d'une attaque de paralysie. Son état cependant, s'améliore et nous espérons qu'elle se rétablira bientôt.

* * *

Mme Léon Gauvin est revenue de l'hôpital où elle a subi une grave opération. Nous lui souhaitons prompt et complet rétablissement.

* * *

M. Horace Dansereau a été malade récemment.

* * *

Mlle Cécile Comeault a fait un court stage à l'hôpital; elle est revenue dans sa famille et se remet graduellement.

* * *

M. Alexandre Cadieux est retenu à la maison par une indisposition.

Sainte-Agathe

Partie de Cartes de l'Amicale Ste-Thérèse

C'est dimanche prochain, le 6 février, que doit avoir lieu la partie de cartes de l'Amicale Ste-Thérèse du Couvent de Ste-Agathe.

En foule donc vers la salle paroissiale de Ste-Agathe, ce soir-là. Les portes seront ouvertes à 7 h. 30 et le jeu commencera à 8 h. 30.

Il y aura de beaux prix à gagner: cinq livres d'excellents chocolats comme prix d'entrée et que de belles choses comme prix de cartes!

En plus d'un joli programme musical où figurera, entre autres, l'Orchestre de Ste-Agathe, l'Amicale présentera deux petites comédies bien vivantes.

Faisons-nous un devoir de nous rendre à cette partie de cartes. Ainsi, tout en nous amusant, nous permettrons à l'Amicale de continuer ses oeuvres bienfaisantes en faveur du Couvent, du Terrain de jeux, etc.

Bénédiction des enfants à l'église paroissiale

Chaque année, le mois de janvier nous amène la bénédiction des enfants de notre paroisse. Cette année, elle eut lieu le 23 janvier.

Les parents, comprenant l'utilité et la beauté de cette cérémonie, avaient amené nombreux leurs petits enfants. Tout le bas de l'église en était rempli. Comme l'avait dit M. le Curé, à la messe, c'était leur journée à eux. Et le gazouillement qui s'élevait de cette multitude enfantine proclamait éloquemment la vitalité de notre race.

Vers deux heures, M. le Curé entra, vêtu de la chape blanche, dans le sanctuaire, et adressa la parole aux personnes présentes. Il rappela aux grandes personnes leur obligation de garder ou de recouvrer la simplicité sans malice de l'enfance, s'ils voulaient posséder un jour le royaume des cieux. Puis, en quelques mots, il résuma les devoirs des parents à l'égard de leurs enfants.

M. le Curé bénit les enfants, et après les avoir consacrés à la Ste-Famille de Nazareth, donne la bénédiction du T. S.-Sacrement.

Les élèves du Couvent exécutèrent de beaux chants.

Partie de cartes de la Société d'Agriculture

Malgré une température assez inclémente, de courageux paroissiens remplirent la salle paroissale de Ste-Agathe, dimanche dernier, pour y prendre part à la partie de cartes de la Société d'Agriculture.

Cette partie de cartes fut un succès. Grâce à la bonne volonté, à l'entrain et à la générosité des paroissiens, grâce aussi au dévouement déployé par les organisateurs et organisatrices, cette première partie de cartes jouée dans notre salle paroissiale ne saurait que laisser d'excellents souvenirs et un petit goût de "revenez-y".

L'Orchestre de Ste-Agathe, campé derrière les riches bannières suspendues à ses lutrins, donna un air de fête à la réunion.

Le goûter, excellent en tous points, donna des forces pour affronter la bise qui soufflait au dehors.

Des tirages habilement conduits rapportèrent des sommes d'argent assez rondelettes pour la bonne cause.

Le programme récréatif dut être considérablement abrégé à cause de l'heure tardive à laquelle finit le tournoi de cartes. Néanmoins on put apprécier les numéros suivants:

1. Cantique, "Laissez venir à moi les petits enfants", chanté par des externes du Couvent de Ste-Agathe.
2. "C'est à mon tour", dialogue interprété par Rachel Lemoine et Alice Olivier.
3. Piano, morceau exécuté par Mlle Simonne Lemoine.
4. "Une singulière maladie", saynète jouée par Mmes Luc Noury et Joseph Olivier, et MM. Auguste Brémaud, John Rzonca et Emmanuel Joyal.

L'hymne national, "O Canada", clôtura la soirée.

Notons, avec plaisir, la présence de M. l'abbé Ludger Bastien, curé d'Oakwood, Etats-Unis, qui nous fit l'honneur de venir à notre partie de cartes.

Notes sur la Société d'Agriculture

La Société d'Agriculture de Ste-Agathe a été fondée le 26 mai 1919. Elle comptait alors 172 membres des langues française et anglaise.

C'est M. Isidore Villeneuve, du Département d'Agriculture, qui vint aider à lancer le mouvement. La Société compte encore 48 de ses premiers membres, deux de ses premiers directeurs: MM. Lucien Bourassa et Josaphat Dorge, et une de ses premières directrices: Mme Rose Lapalisse. La Société d'Agriculture a encore le même président: M. Arthur Lemoine et le même secrétaire: M. Signard Beaudoin. Seul le secrétaire a reçu un salaire, et encore, ce salaire fut sacrifié durant les années difficiles.

Aidée par le gouvernement provincial, la Société d'Agriculture de Ste-Agathe a tenu 16 expositions et a distribué pour au-delà de $9,000.00 de prix.

Distingué visiteur

Au cours de la semaine dernière, nous avons eu l'honneur de recevoir parmi nous le R. P. Albert Joyal, O.M.I., attaché à l'oeuvre de la presse catholique.

N.-D. de Lourdes

Naissance

M. et Mme Napoléon Lamoureux sont heureux de faire part à leurs parents et amis de la naissance d'une fille née le 26 janvier et baptisée le 29 sous les noms de Cécile-Annette-Marie.

Parrain et marraine, Marcel Lamoureux et Suzanne Bazin, frère et cousine de l'enfant. La porteuse fut Mme Emile Sibilleau.

Saint-Eustache

Funérailles de M. l'abbé Denis

La paroisse de Saint-Eustache a été douloureusement éprouvée et frappée de stupeur par la mort subite de M. l'abbé Léo-Paul Denis, annoncée brièvement dans la Liberté de la semaine dernière. Ce prêtre dévoué, âgé de 35 ans, mais qui ne comptait que quelques années de prêtrise, était depuis deux ans au milieu de nous comme vicaire. Il était né à Montréal et avait été quelque temps professeur au Collège de Rigaud avant d'être attaché au diocèse de Winnipeg. Le vendredi 21 janvier, il a été foudroyé par une syncope, alors que sa santé paraissait parfaitement normale.

Les circonstances particulières de ce brusque décès n'ont pas manqué d'impressionner vivement les paroissiens. Le dimanche précédent, M. l'abbé Denis avait prêché sur la mort et, de l'avis de tous, jamais il n'avait fait de plus beau sermon. Il avait dit entre autres choses: "La mort vient parfois vite, au moment où l'on s'y attend le moins. Il peut se faire que cette semaine quelqu'un d'entre nous soit appelé à paraître devant Dieu. Ce sera peut-être un vieillard, peut-être un enfant, peut-être moi... Il faut toujours être prêt..."

On sait qu'il s'intéressait beaucoup à la jeunesse et le jour même de sa mort, après le dîner, causant avec Mgr Bastien, il disait: "Une chose manque ici pour les jeunes: le théâtre n'est pas assez grand; il faudrait leur donner plus d'espace pour disposer les scènes et pour s'habiller." Mgr le Curé, heureux de seconder son zèle, avait promis de faire allonger la salle paroissiale au printemps. Tout joyeux, il avait été faire part de cette bonne nouvelle à ses jeunes gens; s'entretenant avec eux des projets d'agrandissement. A la sortie de l'école, rencontrant des enfants, il avait demandé à une fillette: "Vas-tu aller au ciel? — Je ne sais pas... — Ce n'est pas ainsi qu'il faut répondre. Il faut dire: "Oui, je suis certaine d'aller au ciel".

Vers 6 h., l'abbé Denis était allé au bureau de poste, chez M. Amédée Beaudin. C'est pendant qu'il s'entretenait avec les personnes présentes qu'il s'est affaissé pour ne plus se relever. Mgr Bastien, mandé en toute hâte, a pu lui donner l'absolution et lui administrer l'extrême-onction. La dépouille a été transportée à la sacristie où elle est restée jusqu'à dimanche. Le soir de ce jour, à 7 h., Mgr le Curé a présidé à la levée du corps qui a été transporté à l'église où l'on a chanté les vêpres des morts.

Les funérailles ont eu lieu le lundi 24, à 10 h. 30. Le père du défunt et son plus jeune frère, élève au Collège de Rigaud, étaient arrivés de Montréal immédiatement avant la cérémonie. Mgr M. Kessler, P.D., V.G., officia, avec M. l'abbé Desjardins, curé de Saint-François-Xavier, comme diacre, et M. l'abbé Brunet, curé de Starbuck, comme sous-diacre.

On remarquait au choeur: Mgr J.-A. Bastien, curé de Saint-Eustache; les RR. PP. Denis, Lesage et Joyal, C.S.V., d'Otterburne; le R. P. Louis Mailhot, S.J., du Collège de Saint-Boniface; MM. les abbé L.-H. Hogue, curé d'Elie, et Ludger Bastien, curé d'Oakwood, N.D.

C'est le R. P. Denis, C.S.V., directeur de la Maison Saint-Joseph, qui a donné l'absoute. L'église regorgeait de paroissiens auxquels s'étaient joints même les non-catholiques de la région.

Entre la messe et l'absoute, M. Létourneau, maître de chapelle à la cathédrale de Régina, a chanté un cantique de circonstance.

C'est le second deuil survenu dans la famille depuis un mois. Peu de temps avant Noël, le prêtre défunt avait été appelé à Montréal par la mort de sa mère.

A M. Denis et à ses enfants, à Mgr le Curé et aux paroissiens de Saint-Eustache, la Liberté réitère ses bien vive condoléances.

Lorette

Décès

Deux grandes personnes mortes le même jour, dans la paroisse. Le matin du 22 janvier, Lilian Jack, belle-soeur de W. R. Sluggett, mourait à l'hôpital de Winnipeg après un séjour de huit jours. Ses funérailles eurent lieu à Lorette le 25. Suivaient le corps Charles et Frank Jack, frères de la défunte. Les porteurs étaient: Emile Gauthier, René Gendron, Alcide Gauthier, Noël Lafrance, Armand et Jacques Marcoux. Mlle Jack était âgée de 55 ans.

Le même jour, dans l'après-midi, on trouvait mort, dans sa voiture— et pas loin de sa maison, le polonais John Kucma. Il y avait environ trois heures qu'il était sorti de la maison, avait attelé ses chevaux pour aller au bois, et quand un voisin le découvrit, il devait être mort depuis une couple d'heures déjà. Ses funérailles eurent lieu lundi le 24. Au nombre des porteurs étaient J. Bonton, F. Cowten, E. Gauthier, J. Hudrick. M. Kucma était âgé de 48 ans.

Au commencement du mois disparassait une autre paroissienne, Mme Denisink, ukranienne âgée de 50 ans.

Naissance

Marie-Louise-Jeannette, née le 5 baptisée le 9, enfant de Joseph Brunelle et d'Aurore Lebrun. Elle eut pour parrain et marraine ses oncle et tante Alphonse et Mme Lebrun.

Mariage

Adélard Manaigre conduisait à l'autel Gabrielle Grégoire, le vingt-deux janvier. La cérémonie, qui eut lieu aux petites heures du matin, revêtait par là même un cachet de touchante et pieuse intimité. Par ce mariage M. Japhet Manaigre, père d'Adélard, lance dans la vie le dernier de sa nombreuse famille; tous les autres sont déjà mariés.

* * *

Au couvent auront lieu les Quarante-heures, jeudi, vendredi et samedi, 3, 4 et 5 février.

Les membres de la coopérative de fromagerie de Ste-Anne, assez nombreux dans Lorette, voudront bien ne pas oublier que l'assemblée annuelle de cette coopérative se tiendra à Ste-Anne, dans la salle municipale, jeudi, le 3 février, à 2 h. de l'après-midi. Tous sont invités à s'y rendre.

Otterburne

Nouveaux syndics

Leur élection s'est faite dimanche dernier, après la grand'messe. Les nouveaux élus sont: MM. Hilaire Robidoux, président; Chs-Henri Carrière, Joseph Laroche. Ils remplacent MM. Jean Saive, Hor. Desrosiers et Alfred Genest.

Soirée du 23 janvier

La plus belle et la plus fructueuse de toutes celles organisées depuis le début. Hommages de reconnaissance aux familles Saive, Saltel, Tilgat, Turenne, Thoms, Vermette, Zokolski. L'agréable surprise fut certainement la visite d'un fort groupe de La Salle, venus sur l'invitation de Mme Jean Saive. Ils étaient bien une quinzaine! Des encouragements comme ceux-là, ça mérite d'être signalés. Nous espérons qu'ils garderont un bon souvenir de notre hospitalité. En guise de remerciement, chers amis de La Salle, nous disons: "Revenez encore!" Et n'oubliez pas d'apporter des petits poissons pour qu'à la pêche ça morde!...

Prix de cartes: 1er prix des dames, Mlle Marie-Ange Gobeil; 2e prix, Mme Léon Alarie, Mlle Emilienne Gobeil, ex-acquo.

1er prix des hommes, M. Arthème Audet; 2e prix, R. P. A. Denis, C.S.V.

Prix d'entrée, Mlle Evelyne Rougeau et M. Oswald Carrière.

Les chanceux au tirage: Mlle H. Toupin ($2.00, don de M. J.-T. Vermette); Alfred Carrière (bocal de bonbons et $1.00; Aurèle Lacasse (set à barbe, don de la Cie T. Eaton); Mlle Denise Arbez (coussin en laine, don de l'Académie Saint-Joseph, de Saint-Boniface); M. Jean Saive (un gâteau acheté à l'enchère, don de Mme veuve H. Vermette); Mlle Hélène Chaput (un "permanent", générosité de Mlle Yvonne, Bonin, propriétaire du salon de beauté Yvonne, bien populaire à St-Boniface); M. Edouard Gobeil (un chandail, don de Mme veuve Saltel).

La soirée fut agrémentée de chansons, de déclamations, de saynètes, d'une désopilante pantomime, d'un impromptu terrifiant. M. Eddie Brisson nous a révélé les secrets de son coeur en nous lisant sa "Lettre à Paméla". Mlle Irène Gobeil sait déjà des chansons de "vieille fille". M. Jean-Marie Mulaire a fait la demande d'une jeune fille, un peu au grand étonnement de la maman. Il a été facile à Lucien Desrosiers, un de nos plus dévoués servants de messe, de chanter "L'enfant de choeur". Nous avons su apprécier le talent d'accompagnatrice de Mme Léon Alarie, de La Salle. Enfin, nos félicitations aux acteurs: MM. Jean Saive, Jean-Yves Carrière, Félix Péloquin, Eddie Brisson et Aurèle Lacasse.

Le jeune Joseph Saltel, fils de Julien, a rempli aimablement son rôle de "maître des cérémonies".

Hockey

Notre club va de défaite en défaite. Sur les trois dernières parties jouées, deux "blanchissages", à Letellier et à Saint-Pierre. Niverville a gagné dimanche ici par 4 à 1. Le bel élan au début de la saison faisait espérer un meilleur résultat final. Que ni les directeurs ni les joueurs du club ne prennent ces réflexions pour un reproche. Ils ont le mérite de leurs efforts, de la saine distraction qu'ils nous donnent, des relations qu'ils créent ou entretiennent avec nos voisins, relations que parfois nous souhaiterions plus sympathiques. Ils sont aussi un bon exemple pour les jeunes qui s'exercent et, un jour, deviendront des auxiliaires précieux pour le grand club.

Maison Saint-Joseph

L'Amicale Saint-Joseph a offert un dîner intime au R. P. Provincial, à l'occasion de son passage à Winnipeg, samedi le 29 janvier. Le R. P. Lesage représentait la Maison Saint-Joseph. Le dîner fut servi à la Baie d'Hudson. M. Godias Brunet présidait.

Feu M. l'abbé Léo-Paul Denis

Ce jeune prêtre, vicaire à Saint-Eustache, décédé si subitement le vendredi après-midi, 21 janvier, était un de nos anciens élèves de Rigaud. Le R. P. A. Denis, C.S.V., directeur, le R. P. C.-H. Lesage, C.S.V., aumônier, et le Frère Joyal, C.S.V., ont assisté aux funérailles à Saint-Eustache, lundi matin le 24.

Quarante-Heures

Elles ont eu lieu vendredi, samedi et dimanche. Le R. P. J. Latour, C.S.V., supérieur provincial, revenu la veille, a chanté la grand'messe de clôture, dimanche avant-midi. Diacre, le R. P. Denis; sous-diacre, le R. P. Lesage. La chorale des enfants et des religieux a répété la messe de Noël. L'exposition du Très Saint Sacrement a duré nuit et jour. Notre-Seigneur sans doute a eu pour agréables ces hommages que nous lui avons offerts au nom de tout l'archidiocèse en réparation des outrages qu'Il reçoit dans son sacrement d'amour.

Retraite annuelle des religieux

On voudra bien tenir compte que les religieux de la Maison seront en retraite du 6 au 13 février. Il s'agit de la grande retraite annuelle au cours de laquelle le grand silence est de rigueur. On ne laissera à la garde des enfants et aux autres fonctions que le nombre strictement nécessaire de gardiens. La retraite commencera dimanche soir, à 8 h.

SASKATCHEWAN

Souris Valley

Un citoyen estimé disparait dans la personne de M. Alphonse Véral, 61 ans, que la mort vint ravir aux siens le 17 janvier 1938.

Après une maladie de cinq années qu'il supporta avec courage et résignation, il rendit son âme à Dieu après avoir reçu pieusement les derniers sacrements.

Il s'était établi avec sa famille à Souris en 1905, venant du Manitoba. Il fut durant sa vie un homme laborieux et un homme de bien.

Sa femme étant morte depuis quelques années, il laisse pour pleurer sa perte ses deux fils: Eugène et Jean, de Souris; ses filles Marie-Louise (Mme Chespin), Hélène (Mme Bélanger), de Souris, Eugénie (Mme Boulanger), d'Alida, Sask.; ses frères Louis et Eugène, de Souris, Joseph, et une soeur, Louise Michel, résidant au Puy (Haute-Loire), France.

Le service funèbre eut lieu à l'église de Souris et l'inhumation se fit dans le cimetière de la paroisse. La levée du corps fut faite par le curé de la paroisse, qui fit pendant la messe une allocution touchante sur le défunt. Le libera fut chanté par M. le curé J.-A. Morrissette, de Radville, Sas., assisté du curé G.-O. Morrissette, de la paroisse de Souris.

Porteurs: Adélard Laliberté, Antoine Delaye, Régis Best, Joseph Binetsny, Joseph Best, François Guittière.

Tributs floraux, M. J.-G. Scherman.

Comme il vous a aimés, ne l'oubliez pas. A la famille éplorée, nous offrons nos sincères sympathies.

Trois heures du matin. Un aimable fêtard interpelle un agent dans la rue:

—Monsieur l'agent, où est le trottoir d'en face?

—Mais là-bas, mon ami.

—Mais j'en viens, monsieur l'agent et on m'a dit que c'était ici.

* * *

Un homme d'une distinction remarquable visitait un village avec le maire de cette place.

Notre homme demanda au maire: "Y a-t-il de grands hommes qui sont nés dans votre village?

—Non, de répondre le maire, ici il ne naît que des enfants.

LE CHANGE

1er février

L'argent des pays étrangers en sous canadiens

Angleterre	5.0142
France	.03279
Etats-Unis	esc. 1-64 p.c.

LE MARCHÉ

aux Abattoirs de Saint-Boniface

1er février

Bouvillons, jusqu'à 1,050 livres—	
De choix	$5.00—$5.25
Bons	$4.25—$4.75
Moyens	$3.75—$4.00
Ordinaires	$3.00—$3.50
Bouvillons, au-dessus de 1,050 liv.	
De choix	$5.00—$5.25
Bons	$4.50—$4.75
Moyens	$3.75—$4.25
Ordinaires	$3.00—$3.50
Génisses—	
De choix	$4.75—$4.75
Bonnes	$4.00—$4.50
Moyennes	$3.50—$3.75
Ordinaires	$2.50—$3.00
Veaux engraissés—	
De choix	$6.00—$7.00
Bons	$5.00—$5.50
Moyens	$4.00—$4.50
Vaches—	
Bonnes	$3.00—$3.50
Moyennes	$2.50—$2.75
Ordinaires	$2.00—$2.25
Taureaux—	
Bons	$3.25—$3.75
Ordinaires	$2.50—$3.00
Bouvillons à engraisser—	
Bons	$3.00—$3.75
Moyens	$2.50—$2.75
Ordinaires	$2.00—$2.25
Vaches et génisses à engraisser—	
Bonnes	$2.50—$3.00
Moyennes	$2.00—$2.25
Ordinaires	$1.50—$1.75
Vaches laitières	$20.00—$45.00
Veaux de boucherie—	
Bons et de choix	$7.50—$9.00
Ordinaires et moyens	$3.00—$7.00
Porcs—	
Bacon de choix—Prime $1 par tête	
Bacon	$8.75
Bouchers—Escompte de $1 par tête	
Pesants	$8.25
Très pesants	$7.50
Légers et maigres	$8.00—$8.85
Truies No 1	$7.25
Truies No 2	$7.25
Inférieurs	$5.00—$6.00
Verrats	$3.50—$5.00
Agneaux—	
Bons moyens	$7.00—$7.25
Bons pesants	$6.00—$6.25
Ordinaires	$5.00—$5.50
Béliers	$5.00—$5.25
Moutons—	
Bons pesants	$2.00—$2.00
Bons moyens	$2.50—$3.00
Ordinaires	$1.50—$1.50

VOLAILLES

Habillées F.O.B. Winnipeg

Poulets, plus de 5 liv. la liv.	.19—.20
Poulets, 4 à 5 liv. la liv.	.17—.18
Poulets, 3 à 4 liv. la liv.	.15—.16
Poulets, moins de 3 liv. la liv.	.13—.14
Poules, plus de 5 liv. la liv.	.15
Poules, 4 à 5 liv. la liv.	.13
Poules, moins de 4 liv. la liv.	.11
Poules, moins de 3 liv. la liv.	.09
Coqs, tout poids, la liv.	.10
Dindes, grade A, la liv.	.18
" grade B, la liv.	.16
" Grade C, plus de 10 liv.	13
" moins de 10 liv.	.11
Oies, la liv.	.12
Canards, la liv.	.15

PRODUITS

Beurre de Crêmerie frais no 1 F.O.B. Winnipeg. Gros	.30¼
Oeufs—	
D'après la classification du gouvernement fédéral	
Grades A, gros, la douz.	.21
Grade A, moyens, la douz.	.19
Poulettes, la douz.	.18
Grade B, la douz.	.17
Grades C.	.15
Pommes de terre	
Du Manitoba, Sac de 90 livres	.50
Autres légumes du Manitoba	
Choux, 100 livres	$1.40
Carottes, 100 livres	$1.25
Betteraves, 100 liv.	.75
Farine—	
Prix de détail pour les marques suivantes: Quaker Patent, Five Roses, Western Canada Purity, Ogilvie Royal Household, Robinhood, Maple Leaf Mills: Manitoba, Saskatchewan et Alberta.	
Le sac de 98 livres	$4.15
Gruau—	
(Prix de détail) Sac de 80 livres	$3.50
Alimentation—	
Prix de détail	
Son. La tonne	$28.00
Moulée. La tonne	$30.00

Pour lire au foyer le dimanche

LES SAINTS DE LA SEMAINE

6 février — Sainte Dorothée, vierge et martyre (304)

Dorothée s'épanouissait dans toute la fraicheur de sa vertu et de sa beauté lorsqu'elle fut appelée à comparaitre devant le gouverneur de Césarée en Cappadoce. Déconcerté par sa fermeté, ce perfide tyran la remit entre les mains de Chrétienne et de Calliste dont la récente apostasie devait, selon lui, exercer sur la vierge une influence décisive. Mais aux pressantes instances des malheureuses, Dorothée opposa l'ascendant de sa vertu et les élans de son ardente charité, si bien, qu'assurées du pardon de leur Dieu, les deux soeurs promirent en pleurant de réparer leur odieuse conduite. Et lorsque le juge les interrogea ce fut pour apprendre que Dorothée les avait ramenées à leur foi primitive. Chrétienne et Calliste furent alors plongées dans une chaudière et elles expirèrent en confessant victorieusement le Dieu des chrétiens.

La jeune vierge eut encore la gloire de conduire au martyre l'avocat Théophile. Comme elle s'écriait en entendant prononcer sa sentence de mort: "Je vous rends grâce, céleste Amant des âmes, de ce que vous m'appelez à votre paradis," ces paroles frappèrent le païen qui, raillant la sainte, lui demanda des fruits ou des fleurs du jardin de son époux. Dorothée implora Dieu: un ange parut aussitôt sous les traits d'un gracieux enfant pour lui offrir des fruits exquis et des roses embaumées.

"Portez-les de ma part à Théophile", lui demanda-t-elle, et tandis qu'elle s'inclinait sous le glaive meurtrier, le céleste messager se présentait devant le jeune païen. L'hiver sévissait alors rigoureusement, et Théophile, vaincu par cet éclatant prodige, confessait bientôt lui-même la foi de Jésus-Christ au milieu des plus affreux tourments.

7 février — Saint Romuald, abbé (956-1027), fondateur de l'Ordre des Camaldules.

8 février — Saint Jean de Matha, fondateur de l'Ordre de la Trinité (1160-1213)

Jean de Matha appartenait à une pieuse famille seigneuriale de la Provence et ses nobles parents mirent tout en oeuvre pour assurer à ce fils unique les fruits d'une solide et brillante éducation.

Le jeune homme suivit avec succès les cours de l'université de Paris, mais une voix intérieure lui ayant par trois fois murmuré ces paroles: "Mon fils, étudiez la sagesse et vous réjouirez mon coeur", il renonça bientôt aux sciences profanes pour l'étude de la théologie. Il devint prêtre et fonda, de concert avec saint Félix de Valois, l'Ordre de la très sainte Trinité qui rendit à l'Eglise et à l'humanité d'éminents services par l'affranchissement des esclaves chrétiens persécutés par les mahométans.

Dieu lui-même avait présidé à cette oeuvre régénératrice et un envoyé céleste fut député à Jean de Matha pour l'éclairer sur sa vocation.

Lorsqu'en célébrant sa première messe il élevait l'hostie sainte pour la présenter à l'adoration des fidèles, son être tout entier s'absorba dans un muet ravissement qui rayonna sur son front couronné d'une éclatante auréole. Interrogé par son évêque, Jean dut avouer l'apparition d'un ange radieux dont la blanche livrée était marquée d'une croix rouge et azur et qui s'inclinait sur deux esclaves enchainés à ses pieds. Le même prodige se renouvela dans la basilique de Latran lorsque le pape Innocent III y fit célébrer une messe pour implorer les lumières divines au sujet du nouvel Institut, et le Souverain Pontife décida aussitôt que les Trinitaires adopteraient les couleurs de l'auguste messager.

9 février — Sainte Apolline, vierge et martyre (249).

Saint Nicéphore, martyr (260).

10 février — Sainte Scholastique, vierge (543)

Sainte Scholastique appartenait à la noble famille des Amicius; elle était soeur de saint Benoit et ces deux enfants, nés le même jour, devaient partager la même vocation, la même sépulture et la même auréole. Scholastique se consacra la première au Seigneur et, lorsque Benoit eut fondé le célèbre monastère du Mont-Cassin, elle vint se fixer dans son voisinage pour y suivre la règle bénédictine. Chaque année le frère et la soeur se donnaient rendez-vous dans une chaumière abandonnée pour s'encourager mutuellement à la perfection et s'entretenir du bonheur du ciel. La dernière entrevue des bienheureux eut lieu en l'année 543. Ce jour-là Scholastique ne pouvait se rassasier des exhortations enflammées de Benoit et, mue par un secret pressentiment, elle le supplia vers le soir de retarder son départ et d'attendre l'aube pour retourner à son couvent, mais le religieux s'y refusa avec quelque sévérité et l'humble vierge, le front incliné dans ses mains jointes, implora la miséricorde divine en versant d'abondantes larmes. Dieu exauça sa prière: la pureté du ciel s'obscurcit soudain, des éclairs embrasèrent l'horizon et une effroyable tempête se déchaina. Benoit ne put songer à regagner son monastère, aussi le frère et la soeur prolongèrent-ils jusqu'au matin leurs entretiens mystiques. Trois jours après Benoit, en oraison, vit l'âme de Scholastique s'élever au ciel sous la forme d'une colombe et, bénissant Dieu du bonheur de cette soeur tant aimée, il l'ensevelit dans le tombeau qu'il s'était préparé et dans lequel, quarante jours après, il fut lui-même déposé par ses religieux éplorés.

Le Mont-Cassin ayant été ruiné par les Lombards au siècle suivant, les Benedictins de Fleury-sur-Loire firent rechercher les précieux ossements qui reposèrent dès lors sur la terre de France.

11 février — Saint Séverin, abbé (507).

12 février — Sainte Eulalie, vierge et martyre (304).

Le Saint Suaire de Turin

M. Paul Vignon, professeur à l'Institut catholique de Paris, a publié chez l'éditeur Masson, un magnifique ouvrage, considérablement et parfaitement illustré, sur le Saint Suaire de Turin, étudié par lui du quintuple point de vue de la science, de l'archéologie, de l'histoire, de l'iconographie, de la logique. (Prix: 100 francs).

Ce drap exceptionnel, unique, éveille en nous bien des espoirs. Est-ce vraiment la Passion du Christ que ces "portraits" ou décalques de plaies, qui pourtant étaient sèches, mettent là tout entière au présent sous nos yeux? Est-ce bien Notre-Seigneur que dressent soudain devant nous ces clichés photographiques où sont "négativés" les brunissement négatifs que porte le linceul? Si c'est du corps du Christ qu'il garde les empreintes, le suaire, objet placé sur un plan supérieur, n'est-il pas fait pour donner aux hommes d'aujourd'hui une connaissance à la fois précise et haute du Crucifié? Ne sommes-nous pas mis enfin, grâce à ce linge, au seuil même de la Résurrection?... Les progrès que l'ouvrage de M. Vignon fait réaliser à la cause du Saint Suaire donnent à croire que sur aucun de ces points notre attente ne court le risque d'être déçue.

Empêchement de mariage

D'un air décidé, le jeune fils de notre confrère P....., vint l'autre jour trouver son père, et, d'un ton résolu, lui déclara tout de go:

—Papa, je crois que je vais me marier...

—Que dis-tu, mon enfant? — car son fils a dans les dix ans—tu veux te marier... Puis-je te demander avec qui?

—Je veux me marier avec grand' maman.

—Ah! c'est ainsi! Alors, tu crois, mon garçon que je vais te permettre d'épouser ma mère...

—Et pourquoi pas? répliqua tranquillement le jeune raisonneur... Tu as bien épousé la mienne... Est-ce que j'ai songé à t'en empêcher?...

Mon chapelet m'a dit:

Je suis un pauvre chapelet aux grains de buis noirs sur chaine de vulgaire métal. Une simple croix où est clouée l'effigie du Crucifié, voilà mon chef.

J'étais accroché, avec une multitude de mes semblables, à l'étalage de l'un de ces innombrables bazars qui encombrent la ville sainte de Lourdes, lorsqu'une maman m'acheta. Je sasi que c'était une maman, car je l'entendis dire à sa compagne:

—Il faut que je prenne aussi un chapelet pour mon fils Pierre...

On me bénit ensuite, d'un geste, avec la foule des autres objets de piété, sur l'esplanade du Rosaire. Je fus encore passé sur la pierre humide de de baisers de la Grotte, puis l'on m'emporta loin, loin...

✦ ✦ ✦

La bonne maman qui m'avait acheté m'offrit à mon futur maitre: son fils Pierre, un frais jeune homme de 18 ans. Je fus un peu déçu de l'accueil que celui-ci me réserva. Entre chrétiens, me semblait-il... car je l'étais moi aussi!

Pierre me flanqua négligemment dans un tiroir où je faillis prendre mal parmi d'étranges odeurs... de tabac, je crois, et de papier à lettres parfumé. Je restai là longtemps. Combien? Je ne sais... Nous ne comptons pas les jours, nous, les chapelets, comme le font les soldats de la classe.

Un soir qu'il paraissait tout chose, plutôt triste, mon maitre vint me tirer de mon cachot et égrena lentement une de mes dizaines.

Désormais, je vis le jour de temps en temps... ou plutôt la lumière électrique, car c'était la nuit que Pierre venait solliciter mes services. Il me conservait même plus longtemps dans ses doigts, passait deux, trois dizaines, et j'entendais de loin en loin, entre ses "Ave" qui devenaient plus distincts, quelque chose comme des soupirs. Des invocations, sans doute?

Un soir, il ne me remit pas dans le tiroir sombre, mais me prit au lit avec lui. Il m'égrena encore quelque temps, puis me déposa à son chevet. Je fus heureux cette nuit-là de me sentir, auprès de mon maitre, un peu son ange tutélaire...

✦ ✦ ✦

Le lendemain matin, il me mit dans la poche de son pantalon avec son mouchoir par-dessus. Ma situation ne fut pas toujours commode... J'avais plaisir cependant à être, de cette façon, souvent frôlé par le bout de ses doigts. Mais ne voilà-t-il pas qu'un jour — ô stupeur! — il tira son mouchoir précipitamment.. et je fus projeté sur le trottoir au beau milieu d'un groupe de jeunes gens: sans doute, les camarades de Pierre. Celui-ci devint tout rouge, ses camarades rirent, et moi j'eus un peu honte de lui. Il me ramassa avec quelque dédain et me plongea dans une autre poche où j'allai me mêler à un trousseau de clés. Cela me valut mon premier accident. Un de mes anneaux fut perdu dans le débrouillage... et je me trouvai raccourci d'autant.

Que m'importait d'ailleurs, puisque il me semblait que mon maitre usait de moi plus souvent!

✦ ✦ ✦

Cependant un coup plus grave m'attendait. Cela arriva à l'église, un soir du mois de Marie, où Pierre était allé je ne sais trop comment. Pour faire comme les pieuses bonnes femmes qui étaient devant lui — car il était resté tout à fait au fond, —il me tira de sa poche. Mais je m'étais capricieusement replié sur moi-même, en d'inextricables noeuds. Il essaya de me redonner une attitude chrétienne. Je résistai. Alors, brusquement, il exerça sur moi une traction de ses deux mains en disant:

—Zut!

...Et lorsque je me ressaisis, je me vis en trois morceaux.

Dans cette aventure, j'avais perdu un de mes grains et ce bout de fil de fer qui me soutient en mon milieu date de là.

Il m'est arrivé d'autres accidents, mais petits en comparaison de ce dernier. J'ai souvenance, en particulier, de ces poches de trouffion où dansaient des boutons de tous les calibres... Je subis alors bien des meurtrissures et dus faire bien des actes d'humilité!

✦ ✦ ✦

Car j'ai été au régiment!

Le jour du départ de mon maitre, sa maman lui dit:

—N'oublie pas de prendre ton chapelet. Tu en auras besoin, petit!

Et sa voix tremblotait.

Pierre m'emporta, mais, pendant les premiers temps du service, ne m'utilisa guère... quelquefois seulement, le soir, dans son pageot, lorsque tout dormait.

Bientôt, cependant, je devins son compagnon de garde. Les heures de faction à la poudrière étaient longues, la nuit. C'est alors qu'il commença à m'égrener en entier. Et je sentais qu'il y mettait de l'âme... que je devenais vraiment son ami.

Ah! comme on doit souffrir quand on est seul, tout seul, loin du pays! Notre amitié ne fit dès lors que s'accroitre. Il me prenait dans de belles églises, sans rougir... A la fin du service, ses "copains de piole" qu'il disait, savaient qui j'étais et ne se moquaient pas.

✦ ✦ ✦

Depuis, nous sommes comme de vieux frères, Pierre et moi. Un jour ne passe pas sans qu'il m'égrène d'un bout à l'autre. Oh! pas d'un seul trait, mais par bribes, sans doute d'après le temps dont il dispose. Il parait, en effet, très occupé. Quelquefois, mais rarement, je dois glisser sans interruption dans ses doigts, tandis qu'il est tard dans la nuit. Même alors, il n'oublie pas qu'une de mes dizaines n'a que neuf grains.

Je suis devenu savant et j'harmonise maintenant, au rythme de mes dizaines, les mystères joyeux, douloureux, glorieux, qui résument toute la terre et tout le ciel. Ces mystères sont accompagnés de nombreuses intentions; touchantes litanies des misères de l'humanité!

Je supporte tout allègrement. Bien que je m'use à cette besogne, je me sens au service de mon maitre plus d'ardeur que jamais...

✦ ✦ ✦

Je suis un pauvre chapelet au grains de buis noirs, sur chaine de vulgaire métal. Pauvre chapelet amputé, rafistolé, vieilli au bout de cinq années, sans valeur aucune... et cependant combien précieux!

Je suis un chapelet de militant.

L. M.

UN SAINT MODERNE

Saint François de Sales

On l'a déclaré le plus aimable des saints et le plus saint des gens aimables.

Né savoyard en 1567, avocat docteur en droit, il refuse d'être sénateur de Savoie pour devenir prêtre et docteur en théologie. Evêque de Genève à trente-cinq ans, il fonde avec sainte Jeanne de Chantal l'Ordre de la Visitation; il s'attache à faire vivre les catholiques catholiquement, et à convertir les huguenots suisses, moins par la discussion que par la bonté.

Sa douceur gagnait tout le monde: il avait pris vingt ans à la conquérir, et il s'en trouvait bien: "Je ne me suis jamais laissé aller à une invective ou à un reproche sans avoir à m'en repentir. Si j'ai eu le bonheur de ramener quelques hérétiques, c'est la douceur qui en a fait la conquête. L'amour a plus d'empire sur les âmes, je ne dis pas que la rigueur, mais que la force même des raisons".

Un jour, il recueille chez lui un sourd-muet, qu'il prend à son service. A quoi lui servira-t-il? — "Il me servira à pratiquer la charité". Et il trouve le temps de l'instruire par signes.

Une de ses résolutions de retraite nous enseignera un truc pour bien employer nos journées, en changeant le travail en prière: c'est d'en faire une préparation continue à la messe du lendemain, de manière à pouvoir toujours répondre à qui demande: "Que faites-vous? — Je me prépare à célébrer la messe".

Leçon excellente de sanctification des actions ordinaires et par les actions ordinaires: qu'elles continuent donc l'action de grâces d'aujourd'hui, et qu'elles préparent le Sacrifice et la Communion de demain!

Ce saint tant aimable mourra en 1622, à cinquante-cinq ans. Par bonheur, il laissait des livres et des lettres de piété, en sorte qu'il vit encore, même sur terre, et que nous pouvons tous profiter de sa finesse d'esprit et de sa bonté de coeur, dans ses charmants ouvrages. **La Vie dévote** et le **Traité de l'Amour de Dieu** parlent aux femmes et aux hommes, à Philothée et à Théotime, un langage aussi agréable qu'instructif. Les plus gentilles comparaisons expliquent les vérités sèches.

Pour s'excuser d'écrire sur la piété, le saint homme déclare que c'est afin de devenir pieux lui-même. Voici le genre: "Alexandre fit peindre la belle Campaspé, qui lui était si chère, par la main de l'unique Apelle. Apelle, forcé de considérer longuement Campaspé, à mesure qu'il en exprimait les traits sur le tableau, en imprima l'amour en son coeur, et en devint tellement passionné qu'Alexandre l'ayant reconnu et en ayant pitié la lui donna en mariage, se privant pour l'amour de lui de la plus chère amie qu'il eût au monde." En quoi, dit Pline, il montra la grandeur de son coeur, autant qu'il eût fait par une bien grande victoire.

"Or, il m'est avis, mon Lecteur mon ami, qu'étant évêque, Dieu veut que je peigne sur les coeurs des personnes, non seulement les vertus communes, mais encore sa très chère et bien-aimée dévotion. Et moi, je l'entreprends volontiers; tant pour obéir et faire mon devoir, que pour l'espérance que j'ai qu'en la gravant dans l'esprit des autres, le mien à l'aventure en deviendra saintement amoureux..."

Et c'est tout ainsi, en comparaisons nobles ou familières:

"Les autruches ne volent jamais; les poules volent, pesamment toutefois, bassement et rarement; mais les aigles, les colombes et les arondelles volent souvent, vitement et hautement. Ainsi, les pécheurs ne volent point en Dieu; mais font toutes leurs courses en la terre et pour la terre; les gens de bien qui n'ont pas encore atteint la dévotion volent en Dieu par leurs bonnes actions, mais rarement, lentement et pesamment; les personnes dévotes volent en Dieu fréquemment, promptement et hautement. Bref, la dévotion n'est autre chose qu'une agilité spirituelle..."

Voici une autre comparaison très fine, tirée de l'histoire naturelle, pour faire comprendre le mal des péchés véniels:

"Les araignées ne tuent pas les abeilles, mais elles gâtent et corrompent leur miel, et embarrassent leurs rayons des toiles qu'elles y font; en sorte que les abeilles ne peuvent plus faire leur ménage, et cela s'entend: quand elles y font du séjour.

Ainsi, le péché véniel ne tue pas notre âme, mais il gâte pourtant la dévotion et embarrasse si fort de mauvaises habitudes et inclinations les puissances de l'âme, qu'elle ne peut plus exercer la promptitude de la charité, en laquelle gît la dévotion. Mais cela s'entend: quand le péché véniel séjourne en notre conscience par l'affection que nous y mettons..."

Lecture aussi charmante que bienfaisante, donc, d'un bout à l'autre. Si bien que beaucoup de lettrés s'attachent à lire saint François de Sales en guise de modèle littéraire. Des éditions et des éditions de ses livres ont répandu partout sa bonne doctrine, à la fois rude et souriante, humaine et jamais empesée. Lisons donc ces petits livres comme on lit l'**Imitation**...

Henry Bordeaux, son compatriote, a écrit un ouvrage délicieux: **S. François de Sales et notre coeur de chair**, qui se lit comme un roman. Quant à la belle langue classique, du même âge que celle de nos pères, puisque la **Vie dévote** s'imprimait en 1608, l'année de la fondation de Québec, voici ce qu'en dit un universitaire français d'aujourd'hui, M. Victor Bérard, qui n'est pas particulièrement catholique:

"Saint François de Sales est l'auteur qui a rendu le plus de services à notre langue: il est la porte d'entrée au XVIIe siècle. **L'Introduction à la vie dévote**, disons plutôt l'introduction à la langue française..."

Que les Canadiens connaissent donc mieux et prient souvent le compatriote de leurs ancêtres, le très à la mode saint François de Sales.

Du tac au tac

Le grand peintre Anglais Whistler appela un jour au chevet de son caniche souffrant, au lieu d'un vétérinaire, le plus célèbre médecin de l'époque, sir Morel Mackenzie. Dissimulant son mécontentement, le docteur prit ses honoraires et s'en alla.

A quelque temps de là, il envoya un serviteur chez Whistler, avec mission de ramener l'artiste pour affaire urgente.

Le peintre arrive.

—Je vous ai prié de venir, lui dit sir Morel, au sujet de ma porte d'entrée que je veux faire repeindre. Que vous en semble?

Il faut aimer sa place, c'est-à-dire la bassesse ou la supériorité de son état. Si tu es roi, aime ton sceptre; si tu es valet, ta livrée.

J. JOUBERT.

C'EST AUJOURD'HUI LA CHANDELEUR

Une vieille histoire de ma vieille cuisinière

Le 2 février qui est le jour de la Chandeleur, c'était jadis l'usage de faire des crêpes. Et les petits enfants, qui aiment beaucoup ce genre de gâteaux, se réjouissaient fort d'un usage qui flattait ainsi leur gourmandise.

Jacques, qui avait huit ans, tournait depuis plus d'une heure autour de la vieille cuisinière Gertrude, qui nettoyait sa poêle en regardant mijoter le repas du soir.

—Ma bonne Gertrude... Raconte-moi une histoire... Dis-moi ce que c'est que la Chandeleur.

—C'est le jour où toutes les dames, tous les messieurs et tous les petits enfants sages vont en procession porter des bougies à l'église, pour que la sainte Vierge ne soit pas dans l'obscurité...

—Est-ce qu'on mangeait déjà des crêpes, quand tu étais petite, le jour de la Chandeleur?

—Tiens, dit Gertrude, assieds-toi sur cette chaise, et ne bouge plus. Je vais te raconter ce qui m'est arrivé il y a bien longtemps, alors que j'étais encore plus petite que toi, le jour de la Chandeleur.

"Je suis Normande. Dans mon pays, on dit que ceux qui ne font pas sauter des crêpes le jour de la Chandeleur seront pauvres toute l'année. Cette prédiction est bien gênante pour les pauvres. Comme ils sont pauvres, ils ne peuvent pas faire de crêpes, et alors ils restent toujours pauvres...

"Mais pour être tout à fait riche, il faut, dit-on, placer tout au haut du buffet de la cuisine une crêpe et la laisser toute l'année dominer la famille.

"Chaque année, donc, maman, le jour de la Chandeleur, grimpait sur un escabeau, et mettait au haut de notre vieux buffet la crêpe qui devait nous apporter la fortune".

—Alors, Gertrude, pourquoi n'es-tu pas très riche?

—Atends un peu. L'année dont je te parle, j'étais particulièrement méchante et sotte. Et je me rappelle fort bien que le matin de la Chandeleur, pendant la procession des bougies, je m'étais amusée à roussir les cheveux de ma soeur ainée qui marchait devant moi. Tu vois si j'étais vilaine! Ma mère s'était aperçue de ce que j'avais fait. A la sortie de l'église, elle m'annonça sévèrement que je serais privée de crêpes le soir, et je fus renvoyée, après la soupe, me coucher sans dessert.

L'odeur des crêpes montait jusqu'à ma chambre et chatouillait mon nez. Je ne pouvais pas arriver à m'endormir. Et la nuit, une idée me vint: je descendis tout doucement à la cuisine, je grimpai sur l'escabeau, et, me hissant sur la pointe des pieds, j'atteignis la crêpe que ma mère venait de placer au haut du buffet. Elle était froide, mais croustillante encore et saupoudrée de sucre. Je m'en régalai gloutonnement. Je descendis, je retrouvai dans la boite à ordures la vieille crêpe racornie et poussiéreuse qui nous avait protégés toute l'année. Je la remis à sa place en pensant: Bah! elle nous protégera bien une année encore...

L'année suivante, je ne fus pas privée de dessert. Je mangeai d'excellentes crêpes, comme tout le monde. Mais la nuit, l'idée qu'une crêpe aussi bonne allait se perdre inutilement tout au haut d'un buffet me tracassa. Je refis le même manège que l'année précédente: je mangeai la crêpe fraiche et la remplaçai par la vieille crêpe — qui avait déjà deux ans — plus poussiéreuse et plus racornie que jamais...

Ce que c'est que l'habitude! Croirais-tu, mon petit Jacques, que pendant douze ans, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, la vieille Gertrude mangea chaque année la crêpe fraiche, et remit — oui pendant douze ans! — la même vieille crêpe sur le buffet..

C'est peut-être pour cela que nous ne sommes pas plus riches aujourd'hui.

L'année de mes dix-huit ans, je fis, à la Chandeleur, comme les années précédentes. Je grimpai sur l'escabeau dans la nuit, et je mordis à pleines dents la crêpe. Hélas! quelqu'un était déjà venu avant moi —c'était ma petite soeur, je l'ai appris par la suite — ma petite soeur avait déjà changé la crêpe fraiche contre la vieille, la vieille crêpe de douze ans!..

Et j'avais avalé un petit bout de cette pâte ratatinée, moisie, infecte!

Depuis ce temps-là, mon petit Jacques, dit la vieille Gertrude en étalant du beurre sur sa poêle — depuis ce temps-là, je fais encore quelquefois des crêpes: mais je n'en mange plus.

P. Jean NOE.

Un conférencier plein d'esprit, s'adressant un jour à un fort auditoire, débute par ces mots:

—Je traiterai aujourd'hui de "L'inutilité du mensonge". Certains d'entre vous ont-ils eu l'occasion de lire mon livre intitulé: "Le Mensonge chez les Peuples?"

Aussitôt une quinzaine s'empressent de répondre oui!

Le conférencier de reprendre:

—Je vois que mon cours sera bien de circonstance ici, car je n'ai jamais écrit ce livre.

LA LITURGIE

La messe basse

—Qu'est-ce que la messe basse?

—On donne ce nom aux messes qui se célèbrent sans chant et avec un seul servant ou deux au plus.

—Quelles sont les préparations nécessaires pour célébrer la sainte messe?

—Quelques instants avant l'heure du sacrifice, l'autel étant disposé comme on l'a déjà dit, on y place trois tableaux, ou CANONS D'AUTEL, sur lesquels sont écrites certaines prières de la messe; un coussin ou un pupitre pour le missel. Le clerc, après s'être lavé les mains et s'être revêtu de son habit de choeur (la soutane et le surplis), dispose les burettes sur la crédence, allume deux cierges, et, de retour à la sacristie, prend le missel qu'il tient respectueusement appuyé sur la poitrine. L'heure de la messe étant arrivée, le prêtre précédé du clerc se rend à l'autel.

—Que représente cette marche du prêtre à l'autel?

—Elle représente Jésus-Christ se rendant à Jérusalem pour y souffrir les douleurs de sa Passion.

—Comment appelez-vous la première partie de la messe?

—La préparation.

—Que contient-elle?

—Elle contient les prières du prêtre au bas de l'autel, l'INTROIT, le KYRIE, le GLORIA IN EXCELSIS DEO et la COLLECTE.

—Pourquoi, au commencement de la messe, le prêtre prie-t-il au bas de l'autel?

—C'est en signe d'humilité qu'il prie et qu'il confesse ses péchés au bas de l'autel avant d'y monter pour le redoutable ministère qui lui est confié.

—Que représente l'autel?

—L'autel représente Jésus-Christ; c'est pour cela que le prêtre le baise souvent avec respect.

—Quelle pensée doit-on avoir en voyant monter le prêtre à l'autel?

—Il faut se représenter Jésus-Christ montant au Calvaire.

—Qu'est-ce que l'INTROIT?

—L'INTROIT veut dire ENTREE; c'est une antienne suivie d'un verset de psaume et du GLORIA PATRI que l'on chante au moment de l'entrée du prêtre à l'autel.

—Qu'est-ce que le KYRIE ELEISON?

—C'est une prière en langue grecque dans laquelle on demande trois fois à chacune des trois personnes de la Sainte-Trinité d'avoir pitié de nous. Les trois premiers KYRIE s'adressent au Père, les trois seconds au Fils et les trois derniers au Saint-Esprit.

—Qu'est-ce que le GLORIA IN EXCELSIS DEO?

—C'est le chant des anges à la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, une hymne de joie en l'honneur de la Sainte-Trinité.

—Le dit-on à toutes les messes?

—On le dit à tous les dimanches de l'année, à toutes les fêtes, pendant le temps pascal qui est un temps de joie pour les chrétiens; mais on le supprime aux messes de l'Avant et du Carême, aux messes votives, aux messes de pénitence et aux messes des morts.

(A suivre)

LA CROISADE CONTRE LE CANCER

Lutte entreprise contre le grand fléau au moyen de l'Education-campagne dirigée contre l'ignorance, la peur et la négligence, par J.-W.-S. McCullough, M.D., D.H.P., secrétaire du Comité du Cancer, Ligue de Santé du Canada.

Article No 15 — Traitement du Cancer No 3

Il y a plus de 40 ans, un homme et une femme étaient occupés à faire bouillir certaines substances chimiques dans un chaudron. Ils travaillaient dans une vieille grange dans la banlieue de Paris, en France. Ils ramassaient leur bois où ils pouvaient dans les environs. Leur travail provoqua la curiosité des voisins. Ils paraissaient bien pauvres. Ils poursuivirent leur travail régulièrement pendant lontemps lorsque un jour la femme fit la découverte de petits cristaux dans le résidu qui se trouvait dans le vaisseau de cuivre dont elle se servait. C'était un élément nouveau. Il ressemblait beaucoup au poivre blanc que l'on prend pour assaisonner les aliments. C'était du radium. Ces travailleurs infatigables étaient les chimistes Pierre Curie et sa femme. Celle-ci était une Polonaise du nom de Marie Schlowdowski. Ces faits se passèrent en 1898. Ce fut là une découverte merveilleuse puisqu'elle ouvrait la voie vers un nouveau et efficace traitement du cancer. C'est ainsi que Marie Curie, une femme délicate comme un soufle, devint une des grandes bienfaitrices de l'humanité.

Le radium provient du pitchblende, une substance noire qui contient de l'oxyde d'uranium. La source la plus riche que nous ayons en pitchblende se trouve sur les rives du lac Grand Ours dans le Nord-Ouest du Canada. Cette découverte récente et la raffinerie de radium que l'on a installée subséquemment à Port Hope, Ontario, ont changé complètement la face du problème du radium. Il y a cinq ans, un milligramme de radium coûtait environ $70.00. On en peut maintenant acheter la même quantité pour $30.00. Pour le traitement du cancer, on se sert du radium sous deux formes; d'abord, comme élément et en second lieu sous forme d'émanation de gaz de radium, que l'on appelle ordinairement radon. Le radon se dégage d'un assemblage compliqué fait de verre et d'acier qu'on appelle une usine d'émanation. Dans cette usine, le gaz, qui se dégage continuellement du radium, est lavé, purifié et emmagasiné et scellé dans des tout petits tubes d'or, qu'on appelle des aiguilles de radon. Dans le traitement du cancer, ce sont ces aiguilles que l'on introduit dans les tumeurs et que l'on y laisse même en place.

L'élément du radium est ordinairement placé dans des petits tubes de platinum-irridium que l'on place dans la tumeur ou à proximité de la tumeur à traiter. On peut mesurer exactement la dose soit de radon soit de radium. Leur effet est le même; le radium, le radon et les rayons X détruisent les cellules cancéreuses parce qu'elles se divisent continuellement et offrent ainsi moins de résistance que les cellules saines et normales.

Prochain article: "Remèdes de charlatans".

Les lecteurs qui désirent avoir la série complète des articles du Dr McCullough sur le cancer peuvent les obtenir en s'adressant à la Ligue de Santé du Canada, 105, rue Bond, Toronto, Ont.

AU SACRÉ-COEUR

Un autre deuil: Honoré Laflèche

Il était âgé de vingt-huit ans et trois jours. Depuis deux longs mois, il attendait la mort avec une admirable résignation chrétienne. Malade depuis de nombreuses années, il souffrait avec courage et luttait contre la maladie avec toute l'ardeur de sa jeunesse. Graduellement il perdait du terrain et il s'en apercevait. Mais sa gaîté de caractère ne se démentit jamais. Il semblait comprendre toute la valeur de la souffrance, et de toute la force dont il était capable il voulait en profiter. Lorsque le Père Curé lui annonça que tout était fini pour lui dans ce monde, il semblait heureux et entrevoyait avec joie le jour de la grande délivrance. Aussi son bonheur, sa jovialité ne se sont pas démentis un seul instant. Même au milieu de ses plus dures heures, il n'aurait pas voulu qu'on s'attristât autour de lui. Il voulait, et c'était presque un ordre, que tous soient gais et de bonne humeur. Il ne se serait plaint que si on avait manqué à remplir ce désir. Honoré a été un très bon malade et aussi, nombreux sont les mérites qu'il a accumulés pour le ciel. La famille Laflèche a été admirable de dévouement pour ce cher malade, mais il a été pour tous une grande consolation. La mort qui est survenue dimanche soir d'une façon paisible, n'a surpris personne, mais a causé un grand vide, une plaie saignante qui prendrait du temps à guérir, ne fût-ce la vertu d'espérance.

C'est un deuil profond pour la famille, pour la paroisse aussi, car Honoré Laflèche était membre du Club Sportif et de la Chorale. L'on était habitué à le voir à toutes nos fêtes, toutes nos réunions, nos assemblées, nos pratiques. Son départ laissera un vide et une tristesse. Et puisque c'était un jeune, sa mort est plus triste, plus amère, plus douloureuse et plus vivement sentie. Il était le plus jeune d'une famille de dix enfants. Il était l'enfant de M. et Mme Honoré Laflèche. Son père est mort à Saint-Charles où la famille a vécu de nombreuses années. Il laisse pour pleurer sa mort sa vieille mère, cinq frères et quatre soeurs. L'un des enfants est déjà mort. A la maison il y a M. Damase et Mlles Laure et Blanche. Il a un frère Jésuite, le Père Edouard, missionnaire en Chine, une soeur religieuse des Soeurs des SS. NN. de Jésus et Marie, soeur Marie-Edouard, de résidence à l'école Sainte-Marie de Winnipeg. Deux frères médecins: les docteurs Georges-Mackenzie et Paul-Emile; Armand, instituteur à White Fish Bay, Ont.; et Mme Albert Cormier, de Saint-Norbert, Man.

Le service a été chanté ce matin, à l'église du Sacré-Coeur, par le R. P. Denys Jubinville, O.M.I., curé, assisté des RR. PP. Martial Caron, S.J., cousin du défunt, et Paul Dussault, O.M.I. La chorale, sous la direction de Mme Laflèche, a exécuté la messe des morts en partie avec les solistes suivants: Denis Bélair et Marc Meunier.

Les porteurs étaient les suivants: Adrien Laflèche, Hervé Sala, Roger Cormier, Maurice Meunier, Jean Talbot, Lawrence Newman. L'inhumation s'est faite dans le cimetière de Saint-Charles. La Cie Desjardins était en charge des funérailles. Nous offrons à la famille, au nom de la paroisse, de la chorale et du Club Sportif, nos plus vives sympathies.

La "Liberté" prie la famille éprouvée d'agréer ses sincères condoléances.

Petites Annonces

TARIF: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

ON DEMANDE A LOUER une grande ferme pour culture mixte, avec grandes bâtisses. Terme: trois à cinq ans. Le propriétaire devra fournir le grain de semence pour la première année. Paul Gagné, Boite 8, Saint-Claude, Man.

ON DEMANDE une servante, fille ou femme, capable de tenir maison de ferme, pas d'enfant. S'adresser à case postale 3, Saint-Pierre, Man.

FERME A VENDRE, voisine du village de Saint-Pierre, Man., prix modéré. Bâtisses en première condition, s'adresser à case postale 15, Saint-Pierre, Man.

A VENDRE— La ½ sud de section 14-5-4 E. Bâtisses en très bonnes conditions et 100 acres en culture, 4 milles au sud et 1 mille à l'est de Saint-Pierre, Man. 1 mille ½ de l'école et 1 mille ¼ de la fromagerie. Pour renseignements, s'adresser à Boite 14, Saint-Pierre. 40P

PAQUETS D'ABEILLES pour le printemps. Offerts à un prix très bas. Livraison payée à votre station pour presque tout le Manitoba. Prix spécial si vous allez les chercher dans le sud. Pour toutes informations, adressez-vous à J.-L. Tessier, Saint-Pierre, Man. 41p.

WINNIPEG

Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises

Jeudi dernier, le 27 janvier, Mme H.-R. Baudry, présidente de la Fédération, recevait l'ancien et le nouvel exécutif à sa résidence, rue Furby. Après les fonctions ordinaires de l'assemblée, Mme Baudry présenta à Mme J.-C. Lavoie, vice-présidente sortant de charge, un joli bouquet corsage en appréciation des nombreux services rendus par Mme Lavoie à la Fédération, puis la surprise lui moment arriva en la personne de Mme J.-B. Poitras qui, elle aussi, tout aussi gracieusement, rendit la réciproque à Mme Baudry en lui offrant un joli corsage de roses.

Mmes Lavoie et Baudry remercièrent très gentiment l'exécutif.

Le thé, présidé par Mme Lavoie, assistée de Mmes J.-B. Poitras et J.-A. Rhéaume, fut ensuite servi et dégusté avec tout l'appétit et la gaieté voulus.

Maria COSSETTE, secrétaire.



GRACE MATTHEWS

actrice populaire de la Troupe John Holden qui joue cette semaine au Théâtre Dominion dans la désopilante comédie: "Too Much Family". La semaine prochaine, Mlle Matthews personnifiera **Ming Toy**, la petite chinoise, dans la sensationnelle comédie "East is West".

RADIO-CANADA

Dix minutes de chansons françaises le lundi 7 février, de 5 h. à 5 h. 30 (heure centrale).

Durant la semaine dédiée à l'éducation, deux écoles de la ville de Winnipeg prendront part au programme offert par le Département d'Education du Manitoba.

La chorale de l'école Robert H. Smith chantera pendant dix minutes en anglais.

Puis l'hon. M. I. Schultz, ministre de l'Instruction Publique, prendra la parole.

Et la chorale de l'école Lord Selkirk donnera un programme de chansons françaises.

Chevaliers de Colomb
CONSEIL PROVENCHER

CONSEIL PROVENCHER

Le concours de Bridge annuel du Conseil Provencher commencera dimanche après-midi le 13 février. Comme par le passé, il est ouvert à tous. L'entrée sera la même que d'habitude, 50c. Le concours sera en charge de M. J.-E. Perras, mais les autres membres de l'exécutif pourront recevoir les enrôlements qui ne devront pas tarder. Que les amateurs s'en tiennent bien avisés.

• • •

Le grand chevalier Dumas présidait dimanche après-midi une assemblée conjointe des deux conseils locaux. Le conférencier à cette occasion était M. E. Barker, du Pas, député d'Etat pour la province du Manitoba. M. Barker, toujours très intéressant, a su nous faire voir ce que l'oeuvre fait dans son ensemble, mais surtout ce qu'il restait à faire. La conférence fut suivie d'une discussion générale qui ne manquait pas d'intérêt. Nous verrons avec plaisir le jour où le Député d'Etat nous arrivera de nouveau.

Nos meilleurs souhaits de succès au Président le Dr J.-J. Trudel du Cercle Molière qui doit prendre part au Gala dramatique cette semaine au Théâtre Walker, mais surtout pour samedi, lorqu'on y présentera une pièce sous la direction habile de M. Arthur Boutal.

La Société des Canadiennes Françaises du Manitoba

Le conseil de 1937 tenait le 25 janvier sa dernière assemblée générale de tous les membres et recevait les rapports des divers comités.

Après une courte allocution de la présidente, Mme J.-C. Davis, la secrétaire était appelée à donner son rapport de l'année.

Celle-ci rappelle que fidèles à nos principes et aux buts proposés, la Société s'est occupée de l'encouragement de l'étude de la langue française et autant qu'il fut en son possible aida au bien-être des nôtres. Pour encourager l'étude du français, elle fit don à l'Association d'Education du Manitoba de quatre bourses: trois pour le 8e grade et une pour le 9e. Ces bourses devront être continuées autant que durera la Société.

A l'Université du Manitoba qui ouvrait une chaire de musique, la Société offrit une bourse qui existera pendant quatre ans. Et aux derniers examens, un jeune élève de l'école du Sacré-Coeur — Paul Mercier — se classait premier et recevait un prix.

Reconnaissant la compétence de notre trésorière, Mme Perras, les dames de la paroisse de Saint-Ignace la nommait présidente du "Women's Guild", à leur élection de mars dernier.

Un comité d'apostolat catholique laïque se formant à Saint-Boniface, notre première vice-présidente, Mme M.-T. Lévêque, fut invitée à en faire partie et accepta une charge.

Une de nos membres, Mme P.-A. Talbot, invitée à présenter à la radio: "Le point de vue des Canadiennes françaises advenant une guerre européenne", Mme Talbot accepta cette charge et s'en acquita avec honneur.

Une autre de nos membres, Mme J.-B. Burgoyne, recevait un médaille d'or du gouvernement de la République française comme marque d'appréciation pour les services que cette dame avait rendus aux vétérans français de la grande guerre. (Mme Burgoyne est présidente des Dames auxiliaires des Réservistes français). A cette occasion Mme Daoust offrait un thé à sa résidence.

Notre Société offrait à Mère-Grand (envers qui elle a beaucoup d'obligations) ses félicitations pour son beau et utile travail et un peu d'aide — que la Société se propose de doubler l'an prochain — pour ses concours organisés pour les jeunes lecteurs de la page qu'elle leur consacre.

En août, Mme Eva Thibaudeau, présidente de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste de Montréal, demandait notre concours dans le but de faire nommer deux femmes au Comité permanent du parler français. Et nous partageâmes avec la Fédération Nationale le plaisir de voir notre travail couronné de succès.

Le 10 décembre, Mme Daoust organisait, presque seule, un concert dans la salle de l'Académie Provencher, qui rapporta le joli montant de $121.65. Ce concert était sous les auspices de la Société des Canadiennes françaises du Manitoba et les recettes étaient offertes au "Tribune Empty Stocking Fund" comme contribution des Canadiens français.

Mme Perras, trésorière, appelée à donner son rapport, montre que toutes dettes payées, toutes obligations remplies, il reste en banque un substantiel montant.

Le comité de placement, sous la présidence de Mme Daoust, rapporte 564 demandes pour des employés—surtout des jeunes filles comme aides dans les maisons privés; 747 personnes ont répondu à cet appel et 280 ont été placées avantageusement.

Le comité de presse rapporte 86 articles de journaux tant anglais que français. La présidente de ce comité est Mme S. Hamilton, une de nos déléguées au "Local Council of Women" dont elle est la vice-présidente, et comme telle nous fait part du travail accompli par cette Société soeur où elle prend une part active.

Le comité de réception compte à son actif deux grands thés et huit moindres terminant nos assemblées.

A l'issue de cette assemblée, il s'en forme une autre sous la présidence de Mme P.-A. Talbot et le comité de nomination, sous la présidence de Mme A.-J.-H. Dubuc, aidée de Mmes E. Guilbeault et Talbot, fait le rapport de son travail.

L'élection faite au scrutin secret donne comme exécutif de 1938:

Présidente honoraire, Mme C.-M. Boswell; présidente active, Mme J.-C. Davis; 1ère vice-présidente, Mme J.-J. Daoust; 2e vice-présidente, Mme E. Gagnon; secrétaire, Mme G. Provost; trésorière, Mme L. Perras.

Conseillères: Mmes M.-T. Lévêque, S. Hamilton, H. Love et E. Sumner.

• • •

Le thé annuel de la Société des Canadiennes françaises du Manitoba a lieu aujourd'hui à la résidence de Mme John-Caswell Davis, 152, rue La Vérendrye, de 3 h. 30 à 6 h. 30.

G. PROVOST, sec.

La semaine prochaine, "East is West", la fameuse pièce à succès universel de Samuel Snipman et John B. Hymer sera à l'affiche. Grace Matthews y personnifiera le rôle de Ming Toy, la petite Chinoise.

La mise en scène élaborée ajoutera beaucoup au charme et à l'atmosphère particulier de "East is West".

Vous ferez bien de retenir vos billets d'avance.

Les matinées du théâtre Dominion les mercredis et samedis à 2 h. 30 deviennent de plus en plus populaires et remportent surtout la faveur de femmes et d'enfants de tout âge.

La Troupe d'acteurs John Holden, au Théâtre Dominion

Une salle compacte assiste tous les soirs cette semaine, au théâtre Dominion, à la désopilante comédie qu'y donne la troupe John Holden: "Too Much Family".

On ne peut voir se dérouler les incidents comiques et les complications domestiques de cette famille "Nebblepredder" sans réaliser qu'au théâtre seul peut-on se dérider de la sorte.

Une campagne anti-communiste à Winnipeg

L'expansion de la propagande communiste à travers la Saskatchewan et le Manitoba a ému le R. P. J.-L. McGuire, rédemptoriste, qui a obtenu de ses supérieurs la permission de mener une brève campagne dans l'autre sens. Il a déjà parlé en de nombreux endroits de la Saskatchewan, défiant les orateurs communistes et acceptant leur défi. Le R. P. McGuire est arrivé à Winnipeg avec l'intention d'y tenir huit réunions. Il a débuté dimanche soir au Sokol Hall. Il parlera également mercredi à la salle paroissiale Saint-Joseph et vendredi à la salle des Ukraniens, angle de l'avenue McKenzie et de la rue Parr. Les autres dates restent à fixer.

PETITES NOTES

M. J.-P.H. Desrochers, peintre au Canadien National (usines de Fort Rouge) a subi un accident le 17 janvier, pendant qu'il était à l'ouvrage. Il est à l'hôpital de Saint-Boniface depuis cette date. Salle Taché, chambre 101.

Le professeur. — Je vous ai dit: faites-moi dans votre narration la description de votre jardin. Or, vous avez copié mot pour mot le devoir que m'avait remis votre frère, l'an dernier!

L'élève. — Mais Monsieur, c'est toujours le même jardin!

• • •

—Dis, papa, pourquoi représente-t-on toujours la victoire par une femme?

—Heu! tu comprendras cela quand tu seras marié.

Pour Vous, Mesdames

Directrice, Mère-Grand

Courrier de Mère-Grand

Marionnette — Un grand merci pour vos bons voeux et le joli mouchoir. Comment saurais-je si la nouvelle année vous apportera plus de peines que de joies? Je préfère vous répondre avec Eugénie de Guérin: "Je n'en sais rien; quand je le pourrais, je ne voudrais pas soulever le rideau de l'avenir. Ce qui s'y cache serait peut-être trop effrayant; pour soutenir la vue des choses futures, il faut être saint ou prophète. Je regarde comme un bienfait de la Providence de ne pas voir plus loin qu'un jour, que l'instant qu'on touche. Si nous n'étions pas aussi bornés par le présent, jusqu'où n'irait pas l'âme dans ses appréhensions, ses inquiétudes tant pour elle-même que pour ceux qu'elle affectionne. Soyez donc béni, ô mon Dieu, de nous avoir dérobé l'avenir!"

✦ ✦ ✦

Bourrasque de janvier — Il ne faut pas prendre ainsi les choses au tragique, ma petite amie. Seize ans! Vous êtes bien trop jeune pour songer sérieusement au mariage. A l'avenir, efforcez-vous de réprimer vos sentiments de jalousie quand les jeunes gens qui vous fréquentent font de l'oeil à d'autres jeunes filles. Tant qu'il n'est pas question de mariage, un jeune homme ou une jeune fille est libre de sortir avec qui lui plait, libre de fréquenter ou de recevoir plusieurs amis. Ce jeune homme évidemment ne vous aimait pas beaucoup puisqu'il s'est éclipsé au premier reproche. Il vaut mieux l'oublier et vous faire d'autres amis. Votre peine ne sera pas éternelle, croyez-moi. Vous sourirez un jour de ce gros chagrin d'aujourd'hui.

✦ ✦ ✦

Malheureuse — Un secret du bonheur? Il y en a plusieurs, mais celui qui vous convient le mieux, c'est d'essayer avec une vraie et sincère bonne volonté de sortir de vous-même et de penser aux autres. Une femme qui sème du bonheur autour d'elle en récolte toujours en échange. Vous me semblez une créature trop raisonnable et trop bien équilibrée pour ne pas vaincre ces tendances égocentristes, cause de tous vos ennuis.

✦ ✦ ✦

Suzon — N'allez pas vous exposer à de cruelles rebuffades en essayant de reconquérir cette amitié. Les hommes préfèrent des jeunes filles un peu plus indépendantes. Si votre ami vous revient, montrez-vous aimable et naturelle. Mais ne mentionnez pas cet incident malheureux où vous n'avez pas eu le beau rôle.

✦ ✦ ✦

Cinq petits diables — Vous me pardonnerez bien de donner raison à votre mari. Ces disputes fréquentes entre frères et soeurs, si elles ne portent pas atteinte à l'affection fraternelle, donnent à l'enfance la sotte habitude de se quereller à tout propos, habitude qui s'enracine et persiste toute la vie. Il faut donc intervenir pour les modérer ou y mettre fin si elles deviennent trop belliqueuses. En résistant au désir de se chamailler, l'enfant développe la maitrise de lui-même: il apprend à mesurer ses paroles, à faire des concessions: excellente école pour la paix de son futur foyer.

✦ ✦ ✦

M. M. — Le lait est tout aussi nutritif chaud et bouilli que froid. Prenez-le donc ainsi puisque votre estomac le digère mieux. Un peu de vitamine "C" en est détruit, mais vous le remplacerez par des fruits ou légumes verts.

✦ ✦ ✦

Toujours malade—Le meilleur traitement pour le rhumatisme, me dit-on, consiste à absorber beaucoup d'alcalins et à prendre des bains de sels d'Epsom (6 cuil. à soupe par bain). Cela soulage immédiatement et c'est sans danger pour le coeur.

MERE-GRAND.

L'infirmière à la maison

La patience vous est grandement nécessaire, infirmière de la maison, pour combattre les maux de votre malade; elle est également d'un précieux secours à votre malade pour supporter la souffrance. Ici et là, il faut du courage. C'est pourquoi, sans doute, la racine du mot patience est analogue à celle du mot souffrance. Patienter, c'est, en réalité, souffrir; c'est subir, supporter. Mais c'est aussi être agissant, voilà pourquoi nous en parlons dans ces courts entretiens sur votre activité intelligente, éclairée, bienfaisante.

Donc, vous n'avez pas simplement à subir les nervosités, caprices, gémissements, exigences de votre malade; il vous faut subir activement, c'est-à-dire mettre encore quelque chose de vous dans ce que vous supportez. Il est souvent facile d'accepter ce qui coûte, il est plus difficile, non seulement d'exécuter, mais encore d'agir en conséquence. Car la patience effective commence par soi-même. C'est avec vous-même que vous avez à lutter pour vaincre avec douceur et fermeté les résistances de votre malade à prendre tel remède, pour ne point céder à ses désirs déraisonnables, pour souffrir de le voir tourmenté par son mal et sans pouvoir le soulager, pour le réconforter moralement, lui donner un espoir que souvent vous n'avez pas, et, soit lui dire une vérité nécessaire, soit susciter ou entretenir des illusions... Si, dans tous ces cas bien divers — et d'autres encore très douloureux — vous êtes sûre de votre patience, tout ira bien, car lorsque la difficulté nous vient d'autrui, de l'extérieur, notre patience devient importante, et la lutte est redoutable parce que, en nous-mêmes, il se produit un antagonisme, une réponse qui est en opposition. Donc, c'est avec vous-même que vous avez le plus à lutter. Si vous avez conquis sur vous l'empire complet, vous n'aurez pas à redouter, non seulement les difficultés de la maladie, ses caractères, mais encore les événements parce que votre patience sera toujours à la hauteur de les accepter, et qui plus est, de les dominer.

Comment on s'habille

Le noir amincit et fait la silhouette distinguée.

Le blanc est seyant pour toutes et jamais ridicule.

Les couleurs claires grossissent.

Les couleurs foncées amincissent.

Les écossais et les carreaux se portent en garnitures; pour les porter en costume il faut avoir un chic suprême et une silhouette élancée et gracieuse.

Les raies en long affinent.

Les raies en travers tassent.

Les grands dessins grossissent et racourcissent, ils empâtent la silhouette et sont peu seyants.

Les petits dessins donnent du flou et de l'imprécis.

Si vous êtes fortes, ne portez pas de toilettes ajustées; même recommandation si vous êtes très minces et mal développées.

L'ajusté convient à la jeunesse et à la femme faite, de formes parfaites et gracieuses, point trop plantureuses.

Le vert et le rouge, lorsqu'ils sont à la mode, sont franches couleurs parfaitement seyantes.

Les brunes de trente ans aimeront le jaune.

Les jeunes femmes rechercheront les tendres teintes fraiches et gaies qui les rendront jolies.

Les femmes mûres préféreront les teintes effacées mais non trop sombres, surtout si elles sont de chevelure et de teint foncés.

Retenez aussi ceci, mesdames:

Le blanc est le fard de tous les âges.

Le vert est le fard des rousses.

Le rouge et le jaune, le fard des brunes.

Le bleu est le fard des blondes.

La mauve, le fard des grises.

En principe la couleur de la toilette doit s'harmoniser à la teinte de celle qui la porte.

On y arrive...

Souvent l'on entend cette exclamation: "Jamais je ne pourrais!" C'est le mot "jamais" qui est faux: on pourra, si l'on acquiert l'endurance. L'éducation de celle-ci est facile pour l'enfant; possible pour l'adulte.

Faites une expérience très simple: plongez votre main dans de l'eau très chaude; vous la retirez vivement. Ce contact brûlant ne peut être supporté. Faites un deuxième essai: mettez votre main dans une eau tiède, ajoutez au liquide, doucement, de l'eau de plus en plus chaude; vous serez surprise de vous rendre compte que la température très élevée ne vous incommode plus.

Avec de la volonté, par une méthode graduée, on obtient des résultats surprenants, au moral comme au physique. Les anciens disaient: Qu'il est heureux que l'homme ne soit pas atteint par tous les malheurs qu'il peut supporter!

En s'y préparant par l'endurance, la vie est facilitée. Le sport en est l'école idéale; une certaine volonté est nécessaire au début, puis l'habitude de vaincre progressivement les obstacles rend ceux-ci moins saillants. C'est une victoire de supporter la fatigue, le froid, la faim; on arrive de même à vaincre l'abattement que donnent les séparations, les deuils, l'adversité. Le courage nait: il est fait d'abord d'une sorte d'inconscience et de vague espoir de recevoir de l'aide; peu à peu le sens des réalités apparait; cette force factice s'effrite et fait place à la volonté de ne pas faiblir... on y arrive.

Pour avoir la taille fine

Quelques exercices pour avoir la taille fine et garder les hanches minces.

En costume léger la fenêtre ouverte si possible, debout, devant un miroir... Vous voilà bien d'aplomb, les mains sur les hanches. Appuyez-vous bien sur votre pied droit. Soulevez votre jambe gauche, et manoeuvrez-la, bien tendue d'abord vers la droite, puis vers la gauche. Puis lancez-la d'un mouvement vif, à la hauteur de votre épaule.

Il faut arriver à exécuter ce mouvement dix fois, sans trembler sur vos bases.

Puis appuyez-vous sur le pied gauche et balancez devant vous votre jambe droite, à droite, à gauche. Enfin lancez-la de côté et en haut de manière à arriver au niveau de votre épaule.

Quand vous serez plus expérimentée, l'aisance sera la même pour vous, soit à droite, soit à gauche.

Patron de Broderie de La *"Liberté"*



No 782 — Voile de ciboire et voile d'ostensoir

Chacun à tracer, 20 sous; perforé, 50 sous; au fer chaud, 30 sous. Etampé sur belle toile fine, deux qualités, 75 sous ou 90 sous. Coton à broder, 30 sous. No 773, Voile de tabernacle, 13 x 17 pouces sur toile fine, 95 sous ou $1.35. Coton à broder, 30 sous. Patron à tracer, 20 sous; perforé, 50 sous; au fer chaud, 35 sous.

Circulaire religieuse, 5 sous. Circulaire de bébés, 5 sous. Circulaire de nappes, 5 sous.

Abonnez-vous à notre revue mensuelle de broderie et musique, 12c. seulement par an.

Un délai de dix jours est nécessaire pour la réception de ces patrons.

On est prié d'adresser toutes les commandes au Département des Patrons, la Liberté, 619, avenue McDermot, Winnipeg.

Les Coin des Instituteurs et des Institutrices

Propos de table

Décor: Une salle à manger.

Personnages: Monsieur, Madame et leur fils Totor (10 ans).

I

Monsieur. — C'en est assez, Totor. Depuis le commencement du diner, tu as cassé un verre, taché la nappe, mis à plusieurs reprises tes doigts dans le plat et voici que, pour comble, tu te mouches dans ta serviette.

Madame. — C'est par propreté, le chéri! Il a horreur de la morve au nez et, comme il a perdu son mouchoir, il a utilisé ce qui lui est tombé sous la main. N'est-ce pas, trésor?

Totor. — Voui, maman.

Monsieur. — Ecoute, Eugénie, tu m'exaspères. Je ne puis une seule fois réprimander ton garnement de fils sans que tu trouves mille et une excuses à ses sottises. Perdu son mouchoir! Il ne manquait plus que cela. Tous mes honoraires passeront à lui fournir des torche-nez. C'est au moins le douzième qui disparait cette semaine. Si un pareil gaspillage se prolonge...

Madame, pleurant. — J'en étais sûre. C'est encore à moi que tu t'en prends. Depuis notre mariage, tu ne m'as jamais parlé aussi durement!

II

(Profitant de l'inattention générale, Totor a plongé sa main jusqu'au coude dans la crème fouettée. Maintenant il suce successivement ses doigts, du pouce à l'auriculaire, tout en se barbouillant consciencieusement).

Monsieur, apercevant ce manège. —Enfant dégénéré, honte de ma race, goinfre, je te renie!

(Totor reste impassible. Monsieur au comble de la colère, lui envoie une gifle particulièrement sonore).

Totor.—Hi! hi! ooh! hi! hi! etc... (Musique bien connue).

Monsieur. — C'est intolérable, Impossible à supporter plus longtemps! (Il se lève de table).

III

Madame. — Un instant, mon ami. L'instituteur de Totor a écrit une petite note dans le cahier de l'enfant. Tu dois en prendre connaissance et signer.

Monsieur, lisant. — "J'ai le regret d'informer les parents de Totor de la détestable conduite de cet élève qui, malgré des avis répétés, continue à donner le mauvais exemple, nuisant ainsi à l'éducation et à l'instruction de ses condisciples." — C'est un peu fort! Parler ainsi de mon fils, mon fils à moi, mon petit Totor, si doux, si bien élevé. Je vais faire savoir à ce monsieur qui je suis: un homme respecté et respectable, honoré et honorable, un parfait modèle pour ses concitoyens!

(Attitude et ton de Napoléon quand il commanda: "Qu'on fasse donner la Garde.").

Monsieur. — Qu'on apporte ma plume!

(La suite à imaginer sans avoir besoin de se creuser les méninges).

NOTRE-DAME DU BON-ACCUEIL

Réfléchissons, un instant, sur ce qui se passa à Bethléem quand les bergers, puis les mages, se présentèrent pour offrir leurs hommages à l'Enfant-Dieu.

A l'aube de Noël, dans la grotte, Marie était encore toute à l'adoration, toute à la joie de contemplation quand, timidement, gauchement, firent irruption les bergers. Il fallut les accueillir.

Un peu plus tard, sans doute dans une pauvre maison louée par saint Joseph, les rois, venus d'Orient, apparurent avec leurs présents. Quel émoi pour l'humble Vierge tout entière occupée par sa douce tâche maternelle! Sans quitter son enfant, elle, descendante de David, sut royalement accueillir ces princes.

Notre-Dame du Bon-Accueil nous a donné, en l'occasion, une double leçon:

1° Le bon accueil: oubli de soi. — La Vierge-Mère eût aimé prolonger dans le silence son adoration, après avoir enveloppé de langes et reposé son divin Fils dans la crèche. Bonheur intime à qui ne pèse pas le fardeau du temps.

Voici les bergers! Marie laisse sa tranquillité pour s'avancer au-devant d'eux, pour être toute à eux, pour faciliter leur mission — car ils en avaient une. Merveille d'oubli chez une Mère heureuse! Mais c'est pour Jésus, pour le servir, qu'elle l'a laissé une minute solitaire. Et quand les rois franchirent le seuil de sa maison, nous imaginerions que, surprise, interdite, elle se fût réfugiée dans la timidité, dans l'embarras. Que non pas! Elle a l'aisance d'une reine qui reçoit ses égaux.

Elle comprend que pour Jésus qui se manifeste aux païens, elle, sa Mère, doit faciliter son abord, doit s'effacer pour qu'il rayonne, doit n'être que l'intermédiaire.

Merci, ô Notre-Dame du Bon-Accueil, de nous enseigner comment nous ne devons pas nous isoler dans notre propre bonheur, comment nous devons nous oublier pour le service des autres, comment en les servant nous ne cessons pas d'être "aux affaires" de Dieu.

2° Le bon accueil: source de bonheur. — Comme ils furent à l'aise, tout de suite, les frustes bergers de Bethléem! Cette jeune Mère qui les recevait avait des manières si douces, des paroles si directes! Elle les invite à s'approcher, elle prend dans ses bras l'Enfançon, elle le leur présente, elle le met peut-être en leurs mains grossières, elle invite son Fils à leur sourire, elle dit de ces mots dont seules les mères ont le secret... Les pasteurs offrent du laitage, du beurre, un agneau sans doute. Ils ont plaisir à voir Marie prendre tout cela et le remettre à Joseph.

Les mages, habitués aux réceptions fastueuses et figées de leur palais, furent, sans aucun doute, sous le charme des paroles et des gestes vrais de Marie. Rien de conventionnel dans le salut rendu, dans la conversation entamée; rien de gêné ni de confus dans l'ambiance de pauvreté.

Quel art est celui-là, de mettre en confiance, de créer de la joie, d'ouvrir les âmes, de n'y laisser que contentement!

O Notre-Dome du Bon-Accueil, soyez bénie de nous apprendre à donner du bonheur en conduisant à Jésus, dans la vérité et la sincérité du don de nous-même.

Une poignée de secrets

Le sel fait tourner le lait; par conséquent, en préparant des bouillies ou des sauces, ne l'ajoutez qu'à la fin de la préparation.

L'eau bouillante enlève la plupart des taches de fruits: versez l'eau bouillante sur la tache comme au travers d'une passoire, afin de ne pas mouiller plus d'étoffe qu'il n'est nécessaire.

Le jus de tomates mûres enlève l'encre et les taches de rouille du linge et des mains.

Une cuillerée à soupe d'essence de térébenthine, ajoutée à la lessive, aide puissamment à blanchir le linge.

L'amidon bouilli est beaucoup amélioré par l'addition d'un peu de gomme arabique ou de blanc de baleine.

La cire jaune et le sel rendent propre et poli le plus rouillé des fers à repasser. Enveloppez un morceau de cire dans un chiffon et, quand le fer est chaud, frottez-le d'abord avec cette espèce de tampon, puis avec un papier saupoudré de sel.

Le pétrole assouplit le cuir des souliers et des chaussures durci par l'humidité et le rend aussi flexible et mou que lorsqu'il était neuf.

Le pétrole fait briller les ustensiles en étain; versez-en sur un chiffon de laine et frottez le métal. Le pétrole enlève aussi les taches sur les meubles vernis.

L'eau de pluie froide et un peu de soude, enlèvent la graisse de toutes les étoffes qui peuvent se laver.

Si les touches du piano sont en ivoire, il suffit pour les nettoyer à l'aide d'un pinceau, de les passer à l'eau oxygénée. L'ivoire est parfaitement blanchi et n'est nullement altéré. L'exposition au soleil avec les touches enduites de térébenthine demande trois ou quatre jours et le procédé est moins pratique. Vous pouvez essayer de frotter vigoureusement l'ivoire avec de la poudre ponce humectée d'alcool pour gratter un peu la surface qui seule est peut-être atteinte, si le mal n'existe pas de vieille date. Vous préviendrez le jaunissement de l'ivoire en tenant toujours le piano fermé quand il ne sert pas et en recouvrant les touches d'un dessus de clavier molletonné.

Nettoyage des peaux de chamois —Faites tremper la peau de chamois dans une solution faible d'ammoniaque encore tiède, puis à l'eau de savon chaude. Tordez dans un torchon, faites séchez rapidement, mais loin du feu et brossez. La peau de chamois restera souple.

Quand vous fouetterez de la crème ayez la précaution de bien faire préalablement refroidir tous les ustensiles; autrement la crème pourrait tourner en beurre. Le quart d'une cuillerée à thé de jus de citron ajouté à chaque tasse de crème la fait se fouetter plus vite.

La maîtresse de maison

Toute maitresse de maison, qu'elle soit de condition aisée ou modeste, doit posséder à la fois le sens de l'épargne et celui de la générosité, pour se tenir aussi loin de l'avarice que de la prodigalité. Il lui faut de la prudence et du tact pour remplir ses obligations sans mécontenter son entourage.

Au foyer, la parfaite ménagère représente la sagesse, l'autorité, la raison: toutes vertus sévères qu'elle doit s'appliquer à rendre aimables. Aussi ne perd-elle pas son temps à récriminer sur la cherté de la vie. Elle sait que les paroles sont vaines, et s'applique plutôt à régler ses dépenses, selon ses ressources, à ne faire que des achats profitables. C'est la meilleure méthode et la plus sûre pour pratiquer l'économie.

La parfaite ménagère n'impose pas autour d'elle, avec des paroles acerbes, des privations inutiles. Elle sait faire accepter les restrictions nécessaires en s'appliquant à ce qu'elles ne portent pas sur les besoins essentiels. Elle préfère le confort au luxe, aussi bien dans la nourriture que dans l'ameublement, ou l'habillement, et sait que la simplicité n'exclut ni le soin, ni même certaines recherches d'élégance.

La parfaite ménagère ne prétend pas être seule à posséder les dons de clairvoyance, de calme et d'économie qui la distingue; elle reconnait le mérite de ses semblables et ne les accable pas de conseils qui ne lui sont pas demandés. Elle se garde encore davantage de les critiquer sans connaitre les raisons qui les font agir. Elle se montre indulgente envers l'ignorance et la bonne volonté d'autrui: ce n'est pas en les morigénant sans cesse, en leur refusant toute initiative, que l'on peut initier ses filles à la conduite de la maison.

La parfaite ménagère ne fait pas étalage de sa science et de ses talents; elle attend qu'on la complimente sur la réussite d'un mets ou d'un arrangement décoratif: la modestie sied à ceux qui sont sûrs d'eux-mêmes.

Au dehors, chez ses amies, elle n'affecte pas d'imposer sa compétence; elle ne donne qu'avec discrétion, et lorsqu'on l'en sollicite ses recettes culinaires et l'adresse des magasins où elle déniche de bonnes occasions. Elle n'accapare pas le dé de la conversation pour mettre l'auditoire au courant des incidents tragiques ou comiques dont son ménage a été le théâtre; ni pour se plaindre de son mari, de ses enfants, de ses serviteurs et des responsabilités qui l'accablent.

Aux repas de famille, elle n'apporte pas la mauvaise humeur et la mine négligée d'une personne harassée de fatigues et harcelée de préoccupations. Souriante et parée avec plus de netteté que de coquetterie, elle contribue à rendre douce cette atmosphère des heures d'intimité.

Loin de se confiner dans la partie prosaïque de son rôle, de se laisser envahir par les soucis matériels, la parfaite ménagère développe son intelligence et cultive son esprit en ses rares moments de loisir. Son abnégation ne va pas jusqu'à l'abdication: elle sait allier la douceur à la fermeté pour faire respecter chez elle les formes de la bonne éducation: l'exactitude, la politesse, la déférence sans lesquelles la vie en commun ne saurait être supportable.

Petit Paul le bandit!

Je n'apprendrai rien de nouveau, je pense, à toutes les bonnes-mamans qui me liront en leur disant que notre seconde maternité est moins impartiale que la première et que, dans la couronne des chères petites têtes qui nous entourent, nous avons incontestablement des **préférés**. Or, le mot "préférés" ne veut pas dire exclure, loin de là, et nos coeurs restent ce qu'ils étaient: "Table toujours servie"; mais, sans porter préjudice à aucun, on laisse sa tendresse se pencher plus particulièrement sur tel ou tel de nos trésors. C'est mon cas; je ne m'en cache pas, et si vous connaissiez l'objet de cette préférence vous comprendriez qu'il est bien impossible de ne pas laisser le bandit régner sur mon vieux coeur. Voulez-vous que je vous le présente?

Imaginez-vous, au physique, un petit homme de 2 ans, blond, invraisemblablement blond, avec des yeux noirs, une toute petite bouche si expressive! Tout est expressif dans ce petit visage, et cela avec tant de mobilité! Il n'est pas le même deux minutes durant comme, du reste, il n'est à la même place un quart de minute, ce bandit! On le trouve partout, il voit tout, il comprend tout, rien ne l'étonne, rien ne l'arrête; il observe et il agit d'après des conclusions tirées de ses observations. Vous croyez que j'exagère, que c'est chose impossible chez un enfant aussi jeune? Ecoutez ces deux récits, et vous me direz seulement après si mon jugement était erroné.

Aidée par un ami, je taille un rosier grimpant palissadé sur la façade de la maison. Petit Paul ne nous quitte pas plus que nos ombres et s'intéresse à notre travail. Il y a beaucoup de branches coupées qui gisent à terre; il y en a un tas et ce n'est pas fini. Pour occuper mon petit homme, je prends une des branches dont j'ai soin d'enlever les épines et je dis: "Prends cette branche et va la jeter dans la carrière." Or, la carrière que Paul connait est au moins à cent mètres de la maison. Mon bonhomme part, trainant derrière lui la branche que je lui ai remise. Retour. Seconde branche; second voyage. Je me prépare à donner la troisième branche, lorsque je vois mon Paul en arrêt devant le tas énorme de ce qui est à transporter. Son expression est comique! Il nous regarde, contemple cet amas de verdure... Il y a de la perplexité, de l'ennui... de la lassitude... Un peu ceci: Ah! non! emporter tout ça! Ils exagèrent!... Tout à coup, il s'enquiert. Son langage est net, précis, composé seulement de mots essentiels, souvent même d'un seul :

—Tout ça emporter?

Sérieusement, je réponds:

—Oui, mon chéri; tu vois quel travail

Alors, de l'air décidé de quelqu'un qui prend la seule résolution qu'il soit possible de prendre en la circonstance, notre bambin fait demi-tour et dit:

—Brouette!...

Un autre jour, avec cette même brouette, il fait un transport de pierres, et quelles pierres! De gros débris de rochers dont le poids à soulever tend les petits muscles.. Mais la volonté est plus forte que la fatigue. L'idée fixe, c'est de transporter ses pierres qui sont siennes dans un endroit connu de lui seul.

Pour arriver à ses fins, il faut passer sur la pelouse; cette pelouse est exhaussée au-dessus de l'allée; la roue de la brouette bute contre ce talus, en vérité haut de dix ou douze centimètres. Rien à faire contre l'obstacle... Efforts renouvelés... nuls... Contemplation... Réflexion ...et conclusion. Premier essai: on va prendre la roue de la brouette et essayer ainsi par derrière de faire monter le chargement. Inutile! Nouvelle contemplation, seconde résolution. On décharge la brouette! Vide, on la pousse; elle monte sur la pelouse; là on la recharge: volonté, persévérance, adresse, tout est dans l'accomplissement de cet acte. N'est-ce pas votre avis?

On appelle petit Paul le bandit et il répond lui-même si drôlement à cette appellation:

—Où est le bandit?

—Ici, répond-il en mettant la main sur sa poitrine.

C'est qu'il a quelques méfaits sur la conscience, le jeune homme, tels que d'avoir mis la voiture de son papa en marche en appuyant, pour faire "chauffeur", sur le débrayage du frein. Papa, qui ne pouvait pourtant pas imaginer pareille chose, avait bloqué seulement sa voiture. Un mur se trouva là pour éviter la catastrophe.

Comment le bandit, couché pour la sieste, se retrouva-t-il hors de son lit dans la galerie protectrice est bien plus haute que lui? Mystère! Comment y revient-il avec le chat entre ses bras? Mystère! Comment, pour appeler son papa à son secours, le trouve-t-on auprès de l'appareil du téléphone déposé sur une haute tablette?... Mystère!

Mais, à côté de ces terribles choses, il a des gestes si charmants! Le portrait de son bon-papa, parti au ciel, est sur le piano, dans la salle à manger. C'est bien rare que le chéri ne rapporte devant ce portrait, deux ou trois fois le jour, des fleurs coupées..., des herbes..., des feuilles..., et il faut voir le petit visage grave..., le geste tendre et toute l'onction contenue dans ces deux mots: "Pour Apère!" Personne ne s'y trompe, quand on rencontre petit Paul avec ses fleurs.

Quant à son petit frère, s'il ne l'a pas encore étouffé dans un accès de tendresse, et si, voulant le mettre "dessus mon coeur", il ne l'a pas royalement laissé choir, c'est qu'il y a un ange qui veille sur les petits.

Avec de telles qualités, que sera petit Paul plus tard?... Combien il serait regrettable que l'on ne sache pas tirer parti d'une aussi charmante nature!

Marie-Alix TEDESCO.

Le Coin des Jeunes

Directrice : Mère-Grand

VOS CAMARADES

Mes chers petits amis,

Dans vos familles, vous vivez réunis sous l'autorité de vos parents, pleins de bons sentiments les uns pour les autres. Oh! sans doute, vous vous chamaillez bien un tantinet... Avec quelle tendresse toutefois vous savez vous entr'aider, rendre service aux plus grands, protéger les tout petits.

De même à l'école, vous vivez côte à côte avec d'autres enfants; sous la direction d'un maître ou d'une maîtresse, liés les uns aux autres par une étroite camaraderie, parfois par une véritable fraternité d'âme.

Ces camarades, dont quelques-uns resteront pour toujours vos amis, les traitez-vous comme des frères, vous portant au secours des plus faibles s'ils sont rudoyés, prenant la défense de ceux qui sont injustement critiqués? Savez-vous leur rendre service? Si l'un d'eux réussit mieux que vous un devoir ou une composition, au lieu de le jalouser, cela vous incite-t-il à une louable émulation?

Si vous pouvez répondre affirmativement à ces points d'interrogation, vous êtes de bons et loyaux camarades et dans dix, quinze ans d'ici, vous serez de bons et loyaux citoyens. Car l'école de la vie ne diffère guère de la petite école. Ces habitudes d'entr'aide et de solidarité que vous prenez aujourd'hui développent en vous les vertus de justice et de charité que vous aurez à mettre en pratique plus tard et sans lesquelles on n'est ni un honnête homme ni un citoyen utile à ses compatriotes et à son pays.

Ajoutez-y ces autres qualités si essentielles à la bonne camaraderie: FRANCHISE et CONFIANCE. Personne n'aime les menteurs ni ceux qui trichent au jeu ou en classe. Il vous faut mériter l'entière confiance de vos petits camarades. BON EXEMPLE: pas de brusquerie, de mots grossiers, ni de jeux violents et brutaux. N'abusez jamais de votre force pour apeurer les plus faibles. DISCRETION: gardez les confidences de vos camarades; ne les dénoncez pas au premier moment d'humeur. Et surtout, soyez obligeants et choisissez de bons camarades.

Par la pratique de ces humbles vertus, vous vous préparerez aux obligations de société que vous devrez remplir plus tard et vous vous créerez de ces précieuses amitiés qui embaument la vie et "l'éclairent comme l'aurore éclaire un beau jour".

MERE-GRAND.

ANTHROPOPHAGIE

En février 1893, Mgr Augouard fondait la Mission de Saint-Paul-des-Rapides (Banghi), au milieu de la plus féroce tribu qu'on puisse imaginer, celle des Bondjos, quotidiennement anthropophages! Elle est située à 1,800 kilomètres de la côte.

Cette tribu des Bondjos s'étend sur une longueur de 800 kilomètres. Là, l'esclave n'a de vie que pour être mangé; il est, proprement dit, la viande de boucherie.

Dans l'un ou l'autre village de cette tribu très dense, chaque soir on mange trois esclaves s'ils n'ont que 8 ou 10 ans; on en mange deux s'ils atteignent 14 ou 16 ans; on se contente d'un seul, s'il a 18 ou 20 ans. On ne les torture pas; on leur coupe la tête sur un billot puis chacun vient prendre son morceau. Il parait que les femmes sont les plus habiles à dépecer les cadavres!

Un chef s'était révolté contre la France; le tort n'était peut-être pas de son côté. Pris, il est fusillé et son fils est donné en otage à la Mission de Saint-Paul nouvellement fondée. Au bout d'un mois, on est curieux de savoir ce qui se passe dans cette tête de Noir de douze ans.

—Eh bien! lui dit le Père, qu'est-ce que tu penses du commandant (chef de poste) qui a tué ton père?

—Le commandant? il est trop bête.

—Ah! et pourquoi?

—Tu connaissais mon père? c'était un chef gros et gras. Le commandant l'a attaché à un arbre; il a fait "boum" dessus avec un fusil; puis, il a fait un trou pour y mettre pourrir mon père; comme s'il ne pouvait pas utiliser cette bonne viande! Ça, commandant trop bête!...

On ne pouvait pas dire que ce gosse-là n'aimait pas son père!

Tout à fait à l'extrémité nord de cette tribu, le sultan Bangassou, dans une seule nuit, a donné 300 esclaves à manger à son énorme village de plus de 3,000 habitants.

La photographie des 300 crânes a été prise le lendemain de l'exécution par un Anglais de passage.

S'ils aiment beaucoup leurs congénères, les Bondjos ne dédaignent pas les Blancs. Jusqu'à ce jour, la liste des Européens, passés à la marmite des cannibales, en compte une quarantaine environ. Le premier Blanc qui ait fait les frais de ces horribles agapes, est le jeune lieutenant de Poumayrac, tué et mangé en juin 1892, avec ses dix soldats noirs et trente-cinq porteurs!

A Ibengha, quatre Blancs, dont les Noirs avaient beaucoup à se plaindre, furent pris, pendus; quand la langue s'allongeait trop, on les descendait pour les rappeler à la vie; quatre fois de suite la même manoeuvre fut exécutée; finalement les cannibales les dévorèrent!

Dans la Sangha, deux Blancs, appréhendés par les sauvages, furent dépouillés de leurs vêtements, enduits d'huile de palme délayée dans de la sciure de bois rouge; les anthropophages les lièrent à un poteau; la nuit, les deux pauvres victimes étaient dévorées par des milliers de moustiques; le jour, le soleil les cuisait. Le soir, l'un eut la tête tranchée et servit de nourriture à la gloutonne peuplade. "A ton tour, demain", eurent-ils la cruauté de dire à l'autre prisonnier en le narguant.

Quelles transes rongeaient l'infortuné, à mesure que les heures s'avançaient! Le soir arrive; l'heure fatale va sonner...

Mais quelle n'est pas la joyeuse satisfaction du condamné, en voyant ses bourreaux le délier et lui dire:

—Sauve-toi! tu n'as pas été si mauvais pour nous que l'autre; on te pardonne; mais n'y reviens plus.

Il ne se le fit pas dire deux fois et oncques ne le revit sous la coupe, je veux dire le couteau, des mangeurs de chair humaine!

Rarement, la cruauté accompagne la satisfaction du goût. On cite cependant le cas d'un Blanc, type de l'inhumanité révoltante envers les Noirs. Ceux-ci le lui firent payer cher. Les cannibales parvinrent à s'en emparer. Ligoté, ils le promenèrent de village en village pendant près de deux jours, lui coupant une main, puis une autre, un bras, puis un autre, les oreilles, le nez, faisant manger chaque morceau dans chaque village devant lui. Ils se partagèrent enfin le reste de son corps. Epouvantables représailles!

Au village de M'Bétou, dont les cruels habitants faillirent manger le Père Allaire, attaqué traîtreusement, le chef M'Bétou disait à Mgr Augouard, en lui palpant le bras:

—Hum! la viande du chef Blanc doit être bien bonne avec des bananes!

Les Bondjos n'ont pas mangé de Missionnaires, mais peu s'en est fallu. Ils ont massacré le Frère Séverin et ils emportaient son corps dans une île pour le dévorer, quand une pirogue de l'expédition Marchand rencontra la pirogue des assassins et le ramena à la Mission.

Le même jour, ils avaient attaqué et blessé grièvement le Père Gourdy, qui ne fut sauvé que par miracle.

Dans une audience du Souverain Pontife Léon XIII, l'Evêque des anthropophages racontait à Sa Sainteté la cruauté de ses féroces diocésains:

—Oh! Monseigneur, lui dit le Saint-Père, vos Noirs se mangent encore entre eux?

—Oui, très Saint-Père, et tous les jours.

—Mais... c'est horrible!

Et le Pape ajoute en souriant:

—Nous n'avons pas encore eu de Saints qui aient été mangés!

—Eh bien, Très Saint-Père, je tâcherai de commencer.

—Ah! mais non, mais non; puisque vos diocésains mangent tout, ils ne nous laisseraient pas de reliques!

Mgr Augouard, rapportant l'amusante réflexion de Léon XIII, ajoutait qu'en effet les paroissiens de ses Missions étaient vraiment des "croque-morts"!

Sans doute, la pénétration des Blancs dans le continent noir enraie quelque peu cette voracité; cependant, le cannibalisme n'est pas encore entièrement éteint. C'est un chat qui dort et qui... se réveille quelquefois; même à Brazzaville! Témoin le fait suivant qui s'est passé au milieu de mai 1917.

Deux Bondjos étaient descendus du haut fleuve pour travailler à Brazzaville. Un dimanche, ils partent à la pêche dans le Pool. Deux inoffensifs Batékés (gens de la contrée), réparaient leurs filets dans une île. Devant des victimes sans défense, l'instinct reparait. Les Bongjos s'approchent d'eux amicalement et tout à coup les terrassent à l'improviste et les tuent, les dépècent, les fument et les emportent au village. Ils eurent même l'audace de venir vendre des morceaux en plein marché.

Ce double meurtre serait resté impuni, si la querelle n'avait éclaté dans un des ménages. Une femme réclama 10 francs à son mari pour acheter un pagne; au lieu d'un habit, elle reçut une volée de bois vert. Furieuse, la femme prend à la dérobée, dans la case, un bras fumé auquel attenaient encore les doigts, et porte cette pièce à conviction chez le Commissaire de police. Les deux meurtriers furent arrêtés.

Le verdict n'est pas parvenu à notre connaissance.

—(Anecdotes Congolaises).

Comment se forme l'épi de blé d'Inde

Q. — Vous m'obligeriez beaucoup en m'expliquant comment se forme l'épi de blé d'Inde. Quelle est l'origine des **cheveux** et des **pelures**?—(S. M. P., Outremont).

R. — Le Maïs est le meilleur matériel que l'on puisse employer pour expliquer la fécondation chez les plantes à des écoliers ou des profanes. Le "bouquet" qui surmonte la plante est le groupe de fleurs staminées (mâles). L'épi est le groupe des fleurs pistillées (femelles). Les "pelures" sont les bractées (feuilles modifiées) qui enveloppent l'épi. Les "cheveux" sont les styles, et chacun de ces "cheveux" correspond à un ovaire (par conséquent à un futur grain de Maïs). Pour que ce futur grain de Maïs soit fécondé, il faut qu'un infime grain de pollen se dépose sur l'extrémité du "cheveu" qui surmonte l'ovaire, et pousse un tube pollinique à travers toute la longueur de ce "cheveu". C'est en vérité un extraordinaire voyage! Les grains de Maïs manqués que l'on voit sur les épis sont ceux dont le "cheveu" n'a pas reçu de grain de pollen. Vous observerez que le nombre des rangées d'un épi de Maïs est toujours pair. On n'a jamais signalé d'exception à cette règle, et une forte récompense a été offerte à qui trouverait un épi possédant un nombre impair de rangs.

Fr. MARIE-VICTORIN.

—(Le Devoir).

Joyeuse Fête

3 février

Rose-Marie Saint-Jean, Saint-Norbert.

Roméo Richard, Saint-François-Xavier.

4 février

Louis Legal, Saint-Adolphe.

Doreen de Gagné, Saint-Norbert.

Jeannette Lemire, 9 ans, Lorette.

Yvette Lemire, 9 ans, Lorette.

Victor Carrière, Otterburne, 9 ans.

Angéline Roch, N.-D. de Lourdes, 12 ans.

6 février

Pauline Laferrière, Saint-Norbert.

7 février

Henri Philippot, Saint-Claude, 9 ans.

Yolande Lesage, Saint-Léon.

Jeanne Morin, Mariapolis.

9 février

Rose Scotnicki, 15 ans, Lorette.

Victor Delorme, Saint-Joseph.

Thérèse Dionne, Saint-Joseph.

A mes petits amis

Combien j'ai été heureuse de lire vos aimables petites lettres! Grand merci pour cette précieuse collaboration que vous voulez bien m'accorder.

Les deux nouvelles autobiographies reproduites cette semaine sont bien captivantes. Félicitations à leurs auteurs. Et vous, tous mes chers petits-enfants du "Coin", pourquoi ne pas essayer d'en faire autant?

Bonne semaine, mes chéris!

Marie-Ange Legal, Rita Courchaine, Gabrielle Chaput, Hilda Trudeau, Pauline Préfontaine, couvent de Saint-Adolphe; Marie-Paule Lussier, Rita Lussier, Sainte-Elisabeth.

MERE-GRAND.

MES PETITS-ENFANTS M'ÉCRIVENT...

Sainte-Elisabeth,
le 11 janvier 1938.

Chère Mère-Grand,

Comme je suis contente de vous écrire!

Nous sommes vingt-huit dans la classe et je suis dans le cinquième grade. J'aime bien à aller à l'école. Je suis la première dans mon grade. Nous sommes cinq chez nous qui allons à l'école.

J'aimerais bien à vous donner un tour en "caravane" avec la vieille Queen.

J'ai trois petites soeurs qui vont au couvent de Sainte-Anne-des-Chênes.

Une petite fille qui vous aime,

Rita LUSSIER.

✦ ✦ ✦

Sainte-Elisabeth,
le 11 janvier 1938.

Chère Mère-Grand,

Quand ma maîtresse m'a dit d'écrire à Mère-Grand j'étais bien contente. Je suis dans le cinquième grade et j'espère bien passer mon grade cette année. Nous sommes vingt-huit élèves à notre école. Nous demeurons à un mille de l'école. Je joue bien avec mes petites compagnes. Je suis la deuxième de mon grade. J'ai passé un joyeux Noël. Nous sommes allés souper chez grand-père Alarie.

Votre petite qui vous aime,

Marie-Paule LUSSIER,
9 ans, Ecole Lévis.

✦ ✦ ✦

Mon Autobiographie

Pour répondre à votre désir, notre maîtresse nous a donné comme sujet de composition, d'écrire notre "histoire". Voici la mienne, chère Mère-Grand:

Je m'appelle Hilda. Je suis l'aînée de six enfants. Je suis née à l'Ile-de-Chênes, le 29 novembre 1925. J'ai été baptisée quelques jours plus tard par M. le curé Rivard. Pour parrain et pour marraine j'ai eu mon oncle et ma tante.

Quand j'étais petite, j'étais toujours malade, et va sans dire j'étais bien tapageuse. Ah! que de nuits blanches j'ai fait passer à ma pauvre maman! Je ne voulais pas manger... mais ne croyez pas que je suis pareil maintenant, car je pèse 80 livres et j'ai 12 ans.

A quatre ans et demi, j'ai fait ma première communion le jour de Pâques. Maman dit que je l'aurais fait plus tôt si je n'avais pas été si gênée pour réciter mes prières!

En septembre, je suis venue comme pensionnaire au Couvent de St-Adolphe. Ah! je n'ai pas manqué de pleurer ce jour-là, tandis que ma petite soeur de 2 ans me disait: "Je m'en vais à la maison et tu vas rester "icite", c'est bon pour toi!"

J'ai été pensionnaire à Saint-Adolphe pendant sept ans et demi. Maintenant j'y habite et je ne pense même pas en sortir un jour.

Le 26 juin 1933, à sept ans, j'ai été confirmée par Son Excellence Mgr Guy.

Il ne faut pas que j'oublie de mentionner mon premier examen français. J'avais neuf ans alors. Je me souviens de ma place près de la fenêtre et aussi de M. le curé Laurin qui se moquait de moi et de mes fautes. J'ai toujours bien eu un prix cette année-là, mais ça a été le premier et probablement le dernier... bien qu'aux trois fois que j'ai écrit, j'ai eu mon diplôme.

Le 21 juin 1935, quand j'avais neuf ans, j'ai fait ma communion solennelle. J'ai eu un beau diplôme. Cette année-là, j'ai aussi reçu un diplôme de langue française.

L'année dernière, j'ai été reçue Croisée avec plusieurs autres. Cette année, j'ai été admise dans la Congrégation des aspirantes Enfants de Marie, car j'ai 12 ans. J'ai une belle médaille de la sainte Vierge.

Au moins de mai dernier, j'étais au grade VI, donc j'ai écrit à l'examen de catéchisme. J'ai eu mon diplôme cette année, à l'occasion du renouvellement des promesses de notre baptême.

Mes projets d'avenir... je n'y ai pas encore beaucoup pensé, mais il est probable que j'enseignerai comme ma bonne maman qui a fait l'école huit ans, ou, je me ferai garde-malade, puis je... je ne sais quoi, ce n'est pas encore décidé.

Mon histoire est un peu longue, mais j'y ai mis tous mes souvenirs et peut-être ainsi pourrez-vous, Mère-Grand, m'aider à former un projet pour ma vie future.

Hilda TRUDEAU,
Grade VII.

—Saint-Adolphe.

✦ ✦ ✦

Mon autobiographie

Je naquis un soir du mois d'août 1925. Je ne m'en souviens pas naturellement, mais on m'a dit souvent qu'il y avait alors une très grosse tempête de pluie et de tonnerre. J'étais très petite et ne pesais pas même cinq livres. Je faisais l'admiration des gardes-malades!...

Dix jours plus tard on me ramenait à Saint-Adolphe et j'y fus baptisée le lendemain par l'abbé J.-P. Gagnon. C'est alors que je reçus les noms de Marie-Josèphe-Jeanne d'Arc-Gabrielle. Ce dernier m'était donné en l'honneur du saint martyr canadien, Gabriel Lalemant. Il a eu à me protéger, ce saint martyr, car deux semaines plus tard, je devins si malade qu'on pensa me voir mourir. Pendant de nombreux jours on me soigna et on pria pour que je guérisse. Je fus enfin sauvée, grâce à mon saint patron et aussi à une religieuse du couvent de Saint-Adolphe: Soeur Marie-Edith. C'est alors que je me mis à grossir et à grandir! Je fus gâtée par mes frères et soeurs et fus l'amusement de tous.

C'est avec joie que je fis ma première communion le 13 juin 1931 à la fête du Sacré-Coeur.

J'appris à lire en français et en anglais même avant d'aller en classe. Je commençai à y aller en 1932. Soeur Marie-Arthur me reçut et maman me dit que pour voir comment je lisais, elle prit un livre du grade 12 et me fit lire quelques mots. Vous comprenez que je n'en savais pas long...

Lorsque je recommençai la classe, on me mit au grade deux. Depuis j'ai monté régulièrement jusqu'au grade sept.

J'ai bien grandi et grossi puisque je pèse 80 livres et mesure quatre pieds et sept pouces.

J'aimerais plus tard faire une garde-malade pour soigner les petits enfants.

Gabrielle CHAPUT,
Grade VII.

Saint-Adolphe.

✦ ✦ ✦

Saint-Adolphe, Man.,
le 20 janvier 1938.

Chère Mère-Grand,

Je suis contente parce qu'aujourd'hui notre maîtresse nous a dit de vous écrire une lettre.

Dimanche soir il y avait une partie de cartes. J'y suis allée avec papa. On a eu beaucoup de plaisir. J'ai acheté un petit chapeau. Il y en avait des pointus et des carrés comme des chapeaux de castor. Il y avait des bonbons dedans.

Je suis au cinquième grade. J'étais la première de mon grade le mois dernier. On est vingt et un élèves dans notre classe. Il y a une classe juste pour notre grade.

J'ai une petite soeur qui s'appelle Lucille. Elle n'a que deux semaines et quatre jours. Je l'aime beaucoup.

Une élève du Couvent,

Marie-Ange LEGAL.

✦ ✦ ✦

Saint-Adolphe, Man.,
le 19 janvier 1938.

Chère Mère-Grand,

C'est la première fois que je vous écris. Je suis une petite pensionnaire du Couvent de Saint-Adolphe. J'ai dix ans et je suis dans le cinquième grade.

La crèche est encore exposée à la chapelle. Le petit Jésus est tout frisé, puis il y a la Sainte Vierge, Saint Joseph, deux bergers et trois Rois Mages. La crèche est éclairée par des petites lumières électriques de toutes sortes de couleurs.

Il y a eu une partie de cartes dimanche passé. Il y avait des petits chapeaux pointus pour les femmes; ceux des hommes étaient ronds. Ces petits chapeaux étaient remplis de bonbons. Quand les bonbons étaient mangés chacun se mettait les chapeaux sur la tête. Il y avait un élastique à chacun. Les enfants du Couvent ont fait une jolie marche. Sept petites filles ayant chacune un bâton avec une étoile au bout marchaient au son du gramophone.

Je vous quitte car j'ai encore beaucoup de leçons à étudier.

Une petite amie,

Pauline PREFONTAINE.

La densité du corps humain

Le poids moyen du corps de l'homme est un peu supérieur à celui de l'eau qu'il déplace; par conséquent, dans l'eau, le corps doit enfoncer. Pour cette raison, il faut exécuter certains mouvements lorsqu'on veut se soutenir à la surface: les gens ont besoin d'apprendre à nager.

Au moyen âge, certains accusés étaient soumis à l'épreuve de l'eau. On leur liait les deux pouces des mains aux pouces des pieds, et on les descendait doucement à la surface. S'ils coulaient à fond, c'était la preuve de leur innocence; et, comme nous venons de le voir, c'était le cas général. Tout de même, dans des cas exceptionnels, le malheureux flottait plus ou moins, et il était condamné, même s'il ne le méritait pas!

Comment des gens peuvent-ils flotter? Pour cela, leur corps doit être plus léger que le volume d'eau déplacé. Cela se rencontre pour les personnes excessivement grasses, et puis aussi pour certaines gens de corpulence normale, mais dont les os — parties les plus lourdes d'habitude — sont atteints d'une maladie appelée décalcification.

Une personne atteinte de cette affection ne peut rester dans sa baignoire, elle vient flotter à la surface de l'eau et ne peut se baigner que debout. C'est évidemment commode pour nager, puisqu'on est sûr de ne pouvoir se noyer. Mais il vaut mieux posséder un squelette en bon état, quitte à dépenser un peu plus de force en nageant.

Ainsi, dans l'ancien temps, valait-il mieux ne pas avoir de démêlés avec la justice, même lorsqu'on était trop gras ou qu'on manquait d'ossature.

Des monstres marins plus gros que des locomotives

Presque chaque année, vous entendez dire qu'on vient de découvrir sur telle ou telle plage, au bord de la Manche ou de l'Atlantique, un monstre gigantesque...

C'est un gros poisson mesurant souvent dix à quinze verges de long et qui a été jeté par la mer sur la côte.

Tout le monde pousse des cris d'étonnement... Un poisson de quinze verges, pensez donc!...

Eh bien, ce n'est pas étonnant du tout, car les océans sont peuplés d'habitants parfois plus monstrueux encore.

Les baleines, par exemple, mesurent souvent plus de vingt verges de long et pèsent jusqu'à cent cinquante tonnes. (Or, les plus grosses locomotives pèsent environ cent tonnes). Et ne croyez pas qu'il existe peu de baleines: chaque année on en pêche entre vingt-cinq et quarante mille; vous entendez bien, quarante mille!...

D'autres poissons de la même famille que la baleine, les cachalots, peuvent atteindre également vingt verges, mais ils sont moins gros et ne pèsent alors que cent tonnes.

Dans le Pacifique et dans la mer des Antilles, vivent des raies géantes, "raies-aigles" qui, lorsqu'elles ont les nageoires étendues, mesurent six verges d'envergure et elles pèsent six tonnes.

Les requins, ces affreux poissons carnassiers qui ravagent les mers, mesurent généralement trois à quatre verges de longueur, et c'est bien suffisant!... Mais il existe également des requins géants qui peuvent atteindre quatorze ou dix-huit verges de longueur. Ceux-là, heureusement, sont inoffensifs et se nourrissent de petits insectes, de petits poissons, de plantes aquatiques, comme les baleines. L'un d'eux, le "pèlerin", qui mesure quatorze verges, pèse dix tonnes et son foie à lui seul pèse une tonne...

Mais il y a aussi des poissons nains

A côté de tous ces monstres, les mers ou les rivières renferment aussi des poissons de taille beaucoup plus modeste.

Par exemple, l'épinoche, ce curieux petit poisson de nos ruisseaux, qui construit un nid dans lequel il pond ses oeufs, mesure environ deux pouces ½ de longueur.

Au Brésil, vivent certaines espèces de "silures" qui ne dépassent pas un pouce de longueur. Ces poissons sont couverts d'épines et ont la désagréable habitude de se glisser dans le nez ou les oreilles des baigneurs...

Enfin, le plus petit poisson du monde vit dans les lacs des îles Philippines; c'est le "gobie". Quand il est adulte il mesure un tiers de pouce de long. Et comme ce poisson minuscule estime sans doute que sa taille ne le rend pas encore assez invisible, il est complètement transparent!...

Cependant, comme il pullule dans certains lacs, les indigènes des Philippines parviennent à capturer de grandes quantités de gobies qu'ils mangent frits ou bouillis.

Le papier buvard

D'après les **Archives de l'Imprimerie**, ce serait en Angleterre, dans le Berckshire, que fut découvert, au XVIIe siècle, par hasard le papier buvard, dont il se fait aujourd'hui une si formidable consommation.

Un ouvrier papetier avait un jour oublié de mettre dans la pâte destinée à être transformée en papier ordinaire la dose de colle requise. Fureur du patron, qui met le coupable à la porte. Mais, quelques jours plus tard, ce même patron impitoyable s'aperçoit que le papier sans colle, qu'il s'apprêtait à jeter, avec la précieuse propriété d'absorber l'encre sans l'étendre et sans effacer l'écriture.

L'idée lui vint aussitôt de mettre ce nouveau produit plus pratique que le sable ou le mica, non plus au rebut, mais sur le marché. Le succès dépassa toutes les prévisions. Il fut si considérable que notre fabricant se consacra désormais exclusivement à la confection du papier buvard. Il y fit fortune.

Au cours de grammaire

La maîtresse vient de faire la leçon de grammaire sur les sujets simples et les sujets composés. Pour s'assurer qui a bien compris, elle demande à l'une de ses jeunes élèves:

—Voyons, Denise, quand je dis: la porte est ouverte, c'est bien un sujet simple; mais quand je dis la porte et la fenêtre sont ouvertes, qu'est-ce que ça fait?

Et l'enfant de répondre après une courte réflexion:

—Un courant d'air, Mademoiselle.

• • •

Larmes non gaspillées

—Mon Dieu! qu'est-ce qui t'a mis les mains dans cet état?

—C'est moi, maman, avec le marteau.

—Quand, cela?

—Tout à l'heure...

—Je ne t'ai pas entendu pleurer?

—Non, petite mère, je croyais que tu étais sortie...

Trois survivants de l'incendie du Collège des Frères du Sacré-Coeur à Saint-Hyacinthe



A gauche, Jean-Marie Dupont, 15 ans, de Saint-Hyacinthe, et Roland Manseau, 14 ans, de Winooski, Vermont. A droite, Fereol Lefebvre, 16 ans, de Saint-Cyrille de Vendover. Tous trois ont été gravement brûlés, mais ils sont en bonne voie de guérison et combien heureux d'être vivants!

Le problème rural au regard de la doctrine sociale de l'Eglise

Dangers qui menacent notre classe rurale.—Les remèdes proposés—"Soyons profondément de pieux et généreux chréti ens, et le problème social et la crise agricole seront substantiellement réglés"

La lettre pastorale collective de l'épiscopat de la province de Québec.

Texte de la lettre pastorale collective de Son Eminence le cardinal-archevêque de Québec et des archevêques et évêques de la province civile de Québec sur le problème rural au regard de la doctrine sociale de l'Eglise:

Nous, par la grâce de Dieu et du Siège Apostolique, Archevêques et Evêques de la province civile de Québec,

Au Clergé séculier et régulier, aux Communautés religieuses et à tous les fidèles de Nos diocèses, salut et bénédiction en Notre-Seigneur.

Nos très chers Frères,

1. L'Encyclique **Divini Redemptoris**, qu'adressait au monde, il y a quelques mois, le Souverain Pontife glorieusement et, pourrait-on ajouter, miraculeusement régnant, Sa Sainteté le Pape Pie XI, réitère la déclaration déjà faite dans la Lettre **Quadragesimo anno** (n. 37): "L'organisme économique et social sera sainement constitué et atteindra sa fin alors seulement qu'il procurera à tous et à chacun de ses membres tous les biens que les ressources de la nature et de l'industrie, ainsi que l'organisation vraiment sociale de la vie économique, ont le moyen de leur procurer. Ces biens doivent être assez abondants pour satisfaire aux besoins d'une honnête subsistance et pour élever les hommes à ce degré d'aisance et de culture qui, pourvu qu'on en use sagement, ne met pas obstacle à la vertu, mais, au contraire, en facilite singulièrement l'exercice".

Le Saint Père veut que tous les catholiques s'emploient à étudier et à répandre la doctrine sociale de l'Eglise, dont il vient en ces quelques mots de définir l'objet (1); et, à cette fin, il s'adresse particulièrement au clergé. Personne ne pourra donc s'étonner que Nous prenions aujourd'hui la parole pour vous découvrir, Nos très chers Frères, comment s'applique au problème agricole cette doctrine morale et économico-sociale de l'Eglise. Ne répondons-Nous pas ainsi à l'invitation urgente et même à l'obligation que, dès 1920, Benoît XV croyait devoir de Bergame: "Qu'aucun membre du exprimer en ces termes à l'Evêque clergé ne s'imagine que pareille action est étrangère au ministère sacerdotal, sous prétexte qu'elle s'exerce sur le terrain économique; car c'est précisément sur ce terrain que le salut des âmes est en danger" (2).

Le problème agricole et le clergé

2. Il est indéniable, en effet, qu'il existe, parmi nous une **question agricole**; c'est-à-dire un ensemble de problèmes à résoudre pour établir chez nos habitants des campagnes la confiance et la sécurité économique propres à leur faire aimer leur rang dans la société, et à garantir au profit du reste de la communauté nationale la préservation de notre classe rurale.

3. L'on ne saurait, il faut le redire, régler ces problèmes en se contentant de soutenir que les cultivateurs se plaignent à tort, qu'ils sont trop prodigues et ne savent plus économiser, que la désertion du sol tient exclusivement à la paresse et à l'imprévoyance. Même si cela était, l'on devrait s'en préoccuper, car il faut rechercher et mesurer les causes du malaise rural et de la baisse elle-même des caractères qui font mésestimer la terre et s'en éloigner, afin de pouvoir y opposer de sages correctifs et provoquer à cette fin la collaboration de tous les ordres de la société.

4. A la faveur de l'esprit nouveau et d'une sorte de ressaisissement qui parait depuis peu animer nos campagnes, le moment est venu, pour ce qui Nous concerne, de réaliser ce dessein. Nous aurons ainsi, espérons-Nous, contribué à orienter tous les efforts vers un idéal net et commun, et à maintenir dans les voies de l'ordre chrétien le relèvement et la stabilisation plus ou moins définitive de l'agriculture en Nos diocèses.

Pape Pie X, qui déclarait qu'il faut prendre à coeur les intérêts du peu-

5. Nous serons entrés ainsi, au demeurant, dans la pensée du saint ple, particulièrement ceux de la **classe ouvrière et agricole**, non seulement en gravant dans l'esprit de ses membres les principes religieux, seule source de vraie consolation dans les inquiétudes de la vie, mais encore en s'efforçant de sécher leurs pleurs, d'adoucir leurs peines, **d'améliorer leur condition économique**. L'un des buts du zèle des prêtres, ajoutait-il, doit être de promouvoir dans le monde catholique laïque les institutions reconnues vraiment efficaces pour l'amélioration morale et matérielle des multitudes (3).

6. En Nous employant donc à suggérer et à rendre aussi efficaces que possible les divers moyens capables d'amener nos cultivateurs à une agriculture mieux ordonnée et plus profitable, Nous avons conscience de demeurer dans les limites de Notre rôle propre; car le bien des âmes est grandement intéressé à ce que nos populations rurales demeurent attachées au sol et puissent en tirer leur convenable substance. La misère temporelle, Nous ne le savons que trop, engendre bien des misères spirituelles, entre autres l'ignorance, l'envie, l'injustice, la négligence des devoirs religieux, l'affaiblissement sinon la perte de la foi. A quoi il faut ajouter que l'émigration ou l'exode vers les villes, qui résulte naturellement du souci pour les paysans d'améliorer leur sort, en expose un grand nombre à s'en aller en des milieux nouveaux et mêlés, pour lesquels ils ne sont point préparés, au grand péril de leur esprit chrétien et de leurs moeurs. L'expérience, hélas! ne le prouve que trop.

7. Au surplus, c'est depuis la venue même du Sauveur sur terre que l'Eglise s'est penchée avec considération vers l'homme des champs. Le Verbe divin n'a pas dédaigné de lui emprunter la plus sublime des comparaisons, lorsqu'il proclamait son Père l'agriculteur des âmes: **Pater meus agricola est** (Jean, XV, 1). Et l'on peut dire que toute la tradition ecclésiastique montre une estime singulière pour l'agriculture, comme étant le plus essentiel des travaux de production, la base de toute industrie et de tout commerce parmi les humains, le fondement de la distinction des classes sociales et le premier élément de la richesse des peuples. Aussi bien, dans les Encycliques **Rerum novarum** de Léon XIII, **Quadragesimo anno et Divini Redemptoris** de Sa Sainteté Pie XI, les maux qui affligent le peuple livré à l'agriculture ne sont pas moins signalés, encore que d'une façon implicite, que les lamentables conditions des ouvriers, puisque si fréquemment les agriculteurs sont, eux aussi, parmi les pauvres et les opprimés. Les mêmes conseils leur sont donnés qu'aux ouvriers, les mêmes remèdes leur sont suggérés.

8. Nous avons donc raison de reprendre à Notre tour le sujet pour Notre propre pays. A cette fin, après avoir signalé les périls qui menacent chez nous la vie rurale, Nous proposerons quelques remèdes qu'il Nous parait urgent d'y opposer.

I—Dangers qui menacent notre classe rurale

9. Oserons-Nous, d'abord, affirmer que la vie rurale demeure la condition normale des masses? En un siècle où toutes sortes d'attirances et de nécessités ont, dans la plupart des pays, déraciné les populations terriennes pour les concentrer dans les villes, l'on est mal venu, semble-t-il, de prétendre renvoyer à leurs champs tant de citadins improvisés, ou garder du moins à la terre ceux qui l'occupent encore. Sans doute, et Nous le reconnaitrons sur l'heure, la vie rurale ne saurait désormais se concevoir avec les mêmes éloignements et les âpretés qu'elle offrait naguère aux paysans, lesquels ont droit comme tous les autres, de profiter de la science et des inventions modernes. Il n'en demeure pas moins que, nonobstant les développements de la fabrication mécanique, l'industrie foncière consistera toujours à arracher au sol le pain quotidien de l'humanité.

10. Nous pourrions ici, Nos très chers Frères, peindre le tableau heureux de la vie rurale et en montrer tous les avantages pour l'individu, la famille et la société. Mais, reconnaissons-le, ce bonheur n'est pas commun; et si l'on ne parvenait à rétablir dans un équilibre plus stable l'économie rurale, il menacerait même de disparaitre tout à fait. La marchandise mise en vente par le cultivateur ne trouve pas un prix égal à celui des produits de l'industrie. Et le redressement économique qui se fait sentir peu à peu dans les salaires payés aux ouvriers n'est pas aussi sensible dans le commerce agricole. Des années de crise, dont on se relève plus lentement à la campagne que dans les villes, il est résulté une désaffection générale pour le métier d'**habitant**. Et cela très spécialement chez la jeunesse, que d'autres besognes, en apparence lucratives, séduisent de plus en plus: filatures, mines, chantiers. Fatigués des quotidiennes doléances de leurs parents, aux prises avec un budget déficitaire, les jeunes campagnards ne demandent pas mieux que de chercher ailleurs un emploi, à leur sens, plus rémunérateur.

11. Mais d'autres causes sont venues accentuer cette désaffection. L'opinion plus ou moins consciente existe chez la plupart que la condition de cultivateur en est une à laquelle on ne doit se résoudre que de mauvais gré; qu'avec un peu d'instruction, il faut se hâter de quitter le soc et la charrue; et que, pour monter dans la vie sociale, on doit au moins passer au village et surtout à la ville, quelque infime métier qu'on doive y remplir. De leur côté, les gens des villes, surtout les nouveaux riches, qui vont promener dans leur village natal un luxe de surface et emprunté, traitent volontiers de trop haut le campagnard intimidé.

12. Chez la femme de la campagne, il y a enfin, bien fréquemment, des rêves et des exigences qui suggèrent d'abord puis opèrent ensuite le déracinement. Souvent plus instruites que leurs hommes, mais plus vaniteuses aussi et parfois moins réfléchies, plusieurs d'entre elles aspirent à s'établir à la ville, où les commodités, l'ostentation, la mode et les vains plaisirs sont plus faciles et plus communs.

Cause de l'exode rural

13. Voilà, sans doute, pourquoi le nombre de nos cultivateurs a, pour ainsi dire, fondu comme à vue d'oeil depuis quelques décades. Il est de moins de trente-trois pour cent (33%) dans notre province, qu'on continue pourtant de proclamer agricole. L'exode vers les villes est loin d'être enrayé. Ce sont des causes morales, en effet, c'est un état d'âme qui, plus encore que la crise et des circonstances passagères, l'ont occasionné.

14. La première de ces causes est l'espèce d'état d'infériorité dans lequel est constitué celui qui cultive la terre, par rapport à ceux qui exercent d'autres métiers ou d'autres professions. C'est aussi l'isolement social, l'individualisme du cultivateur, en face de l'organisation et du groupement défensif des autres classes.

Bien avant les paysans, travailleurs, par la culture du sol, de l'industrie primaire et fondamentale, les travailleurs des industries urbaines se sont unis pour leurs intérêts communs et leurs progrès. Et il advient trop souvent que le courant industriel et les exigences des patrons ou des ouvriers l'emportent de beaucoup, dans les préoccupations des hommes d'Etat et des chefs sociaux, comme dans le remous de l'opinion publique, sur les intérêts de la classe agricole, pourtant vitale au sein d'une nation. Il s'ensuit communément qu'à force de réclamations, d'instances, d'appuis, de menaces, de grèves, l'ouvrier des villes peut obtenir ordinairement un meilleur sort et mieux vivre; qu'en tout cas il s'amuse et se divertit plus que le cultivateur moyen. Celui-ci, devant un tel spectacle, se sent instinctivement vaincu, déprimé; et la tentation est grande pour lui de trahir sa condition et de passer à une autre plus séduisante, sinon plus heureuse. Bien plus, l'ouvrier des villes reçoit de nos jours, dirait-on, la récompense de sa malconduite: le chômage est désormais rétribué. Les grandes firmes industrielles semblent payées par les spéculateurs pour arracher à leurs terres et rassembler en des millieux industriels de plus nombreux travailleurs. Il y a des lois qui réduisent les heures et la semaine de travail et haussent les salaires des employés; il n'en est presque pas qui favorisent l'agriculteur. Dans l'état social contemporain, tout détourne le paysan de sa campagne, tout l'attire et le retient à la ville.

15. Au surplus, pendant que l'industrie s'est avancée à pas de géant dans les voies du progrès, multipliant la production, diminuant l'effort, raréfiant les dangers, enchantant parfois le labeur de l'homme, la science, jusqu'à ces toutes dernières années, avait à peu près dédaigné d'aider l'agriculture. Soudain, et tout à la fois, elle s'y est mise d'une façon troublante: l'étude des sols, des plantes, des animaux, l'enrichissement de la terre par les procédés chimiques, la sélection des grains, les croisements des races animales, les incubations artificielles et autres inventions ont tout à coup révolutionné l'agriculture et la ferme. Inquiet, éperdu, mal préparé, manquant de connaissances, de coopération, de protection économique, le cultivateur a hésité d'abord, puis il s'est obstiné peut-être contre ce nouvel état de choses. Mais il a été saisi, entraîné, poussé. Les grands marchés et la spéculation ont provoqué une surproduction; l'agriculture s'est spécialisée à l'infini; la culture routinière a été déconcertée devant les phénomènes de la production en masse, de la vente collective, de la réclame puissante et presque toupours équivoque; l'agriculteur est devenu ainsi la proie des grandes organisations commerciales. Pour avoir délaissé l'agriculture dite familiale, il ne s'est pas trouvé, à côté de concurrents riches et organisés, en meilleure posture.

Telle est la situation: déséquilibre social auquel il est important de parer au plus tôt.

II—Remèdes proposés

16. Puisque les ruraux s'en vont à la ville, où les attirent des appas séduisants, il y a lieu de remettre en lumière les véritables avantages de la campagne, avantages qui pourront rattacher notre peuple à la terre. La culture étant devenue difficile et improductive à cause de trop de routine et par manque de science agricole, c'est donc l'enseignement rural et l'instruction générale qu'il faut améliorer. Enfin, le cultivateur étant affaibli par son isolement individualiste, c'est l'union professionnelle qu'il faut lui enseigner et lui faciliter par tous les moyens dont peuvent disposer les pouvoirs publics et les corps sociaux.

1) L'estime de la profession agricole

17. Nous croyons d'abord qu'il y a lieu de rendre à l'homme des champs le sentiment de la dignité de sa condition. Le respect de l'agriculture par toutes les classes de la société, leur souci d'améliorer le sort des cultivateurs, doivent être développés et se répandre dans la nation. Voilà qui découlera du sens social, et qui l'entretiendra en même temps.

Son aspect social

18. Dans le choix de son état de vie, chacun ne doit pas seulement se considérer soit-même, mais aussi le service qu'il doit à la société. C'est ce qui inspire les grandes vocations surnaturelles, celles par exemple du prêtre, du missionnaire, de la soeur de charité. Déjà, au point de vue naturel, cette pensée ne doit-elle pas pareillement commander la mission du professionnel, de l'éducateur, de l'agriculteur enfin? Trop de jeunes gens et de jeunes filles, peu réfléchis ou mal conseillés, n'apprécient dans l'avenir qu'ils choisissent que les seuls avantages sensibles et personnels, sans faire attention aux avantages rationnels et nationaux qui devraient surtout les déterminer. Ils regardent le plaisir sans guère examiner le devoir. Ils mésestiment le dévouement que chacun doit à la patrie: le soldat pour la défendre avec ses armes, le paysan pour la nourrir de son champ.

19. Certes, l'histoire confirme chez nous d'une façon éclatante les services que la classe paysanne est appelée à rendre au pays. Sans les quelques milliers d'**habitants**, pauvres, peu instruits, mais fidèles à leur foi et à leur langue, courageux travailleurs, qui, en 1760, groupés autour de leurs clochers, restèrent attachés au sol, le Canada français serait vraisemblablement disparu aujourd'hui de la carte du monde, et le catholicisme aurait perdu l'une de ses forteresses en Amérique. L'affaiblissement de la foi et la légèreté de notre siècle ont fait perdre de vue la profondeur et l'utilité d'une vie obscure, ainsi que sa beauté surnaturelle et son héroïsme devant Dieu, quand elle est fécondée et soutenue par la grâce.

20. Pareille étroitesse dans l'appréciation de l'existence consacrée aux labeurs des champs est devenue d'autant plus commune que l'oubli du devoir social est plus universel. Il en est qui font l'aumône aux pauvres, souscrivent ostensiblement aux bonnes oeuvres, pratiquent extérieurement leur religion, mais demeurent quand même égoïstes et pèchent contre la justice; car ils ne font rien de ce qu'ils peuvent pour aider toutes les classes de la société à jouir d'une part des biens humains, et estiment qu'il suffit d'être habile et calculateur pour honnêtement se pourvoir aux dépens de la collectivité.

21. Eh! bien, non. Il faut rétablir dans la pensée de tous la doctrine morale catholique et les principes d'économie sociale qui s'en déduisent. Il faut partir du Décalogue qui oblige à rendre à Dieu ce qui Lui est dû, mais au prochain aussi. Il faut admettre l'Evangile qui prêche l'amour de tous, la charité pour les pauvres et les petits, et la justice qui ne permet à personne d'organiser sa vie en marge de la société. A-t-on assez réfléchi à tout le sens que porte le tableau du jugement dernier, tel que dessiné par le Sauveur: "Chaque fois que vous aurez nourri, désaltéré, recueilli, vêtu, visité l'un de ces petits, c'est à moi-même que vous l'aurez fait; ou, dans le cas contraire, si vous le leur avez refusé, c'est encore à moi-même que vous l'avez refusé. Ceux qui se seront occupés des autres ici-bas recevront ma récompense éternelle, ceux qui ne s'en seront point souciés iront aux supplices de l'enfer".

22. Il découle de cet enseignement des conclusions très pratiques, même dans la possession et l'usage des biens de ce monde. Quelque légitime et sacré que soit le droit de propriété individuelle, il n'est point dégagé de toute obligation morale envers le prochain. Et si l'on admet pour les riches le droit de protéger leur propriété et d'en acquérir encore par la coalition, le cartel et la fédération, on ne saurait trouver mal que les paysans et les ouvriers recourent à des moyens analogues dans leurs associations et leurs syndicats professionnels.

23. L'Eglise, pour s'opposer au libéralisme économique, c'est-à-dire à la théorie qui permet de faire des profits par tous les moyens, ne soutient pas d'autre part l'égalitarisme, le socialisme d'Etat, ni le collectivisme, arrivé aujourd'hui à son terme naturel dans le bolchevisme russe. Mais elle veut que chacun s'occupe de son prochain par charité, miséricorde, justice, équité et sens social, mais sans accorder à personne le droit d'envier, d'exiger, d'accaparer le bien d'autrui. Elle reconnait aux initiatives privées, au travail, au talent, à la famille, de justes titres à une possession inviolable des biens de ce monde. Elle ne permet pas à l'Etat de se substituer en tout aux individus ni aux groupements sociaux dans la réorganisation des classes sociales; dans la suppression du chômage, dans la répartition des bénéfices du commerce et de l'industrie. Elle ne veut point que chaque individu soit un mineur dans la collectivité. Non, Au pauvre, au travailleur, au plus déprimé, elle reconnait une âme incorruptible, une éternelle destinée, et conséquemment la dignité et les droits qui conviennent à la personne humaine.

(A suivre)

Mandements des Evêques de Montréal.

(1) Divini Redemptoris, n. 55 et 60 ss.

(2) Lettre Soliti Nos, à Mgr Marelli, 11 mars 1920.

(3) Encyclique Pieni l'animo, aux Evêques d'Italie, 28 juillet 1906.

Doumic et Cicéron

Un souvenir sur l'éminent académicien René Doumic, récemment disparu. Vers 1891, étant encore professeur de rhétorique, il avait donné à ses élèves comme sujet d'une composition de discours latin, L'Eloge de la vieillesse.

Pour des lascars de dix-sept ans, l'éloge de la vieillesse, c'est une chose fastidieuse et rasante. Georges de la Fouchardière, qui était dans sa classe, ne trouva rien de mieux que d'ouvrir un volume des oeuvres de Cicéron et d'y copier froidement une page magistrale de l'illustre écrivain sur ce sujet.

—Je croyais que Cicéron était très fort en discours latin et serait classé premier, a-t-il avoué par la suite... Cicéron fut classé troisième!

M. Doumic ne s'était pas aperçu de la fraude. On ne peut pas tout savoir... Peut-être aussi n'aimait-il pas beaucoup le style de Cicéron...

Une heureuse transformation

C'est sous un aspect entièrement renouvelé que l'Action Nationale paraitra désormais. Ses chroniques: "Dans la cité" et "Vie de l'esprit" feront à l'actualité une large place. C'est ainsi que la livraison de janvier comporte de vigoureux commentaires sur **l'élection de Lotbinière** (Roger Duhamel), **sur le conflit** aigu qui oppose le gouvernement provincial à Ottawa à l'occasion de **l'assurance-chômage** (Jacques Dumont), la **croisade antifasciste** que le parti libéral inaugurait dernièrement (André Laurendeau), la **semaine du livre à Montréal** (Jacques Leduc), etc., etc.

De plus, l'enquête de l'**Action Nationale** portera cette année sur un sujet de brûlante actualité: **l'organisation corporative**. Qu'est-ce au juste que le corporatisme? Est-ce, comme le prétendent certains, une institution dangereuse, une doctrine subversive, ou la panacée universelle que d'autres imaginent? Doit-on le confondre avec le fascisme? Est-il adaptable au Canada français? etc., etc. On se posera ces questions au cours de l'année et l'on s'efforcera de leur apporter une solution équitable. Dans la livraison de janvier, **Victor Barbeau** examine la société contemporaine et définit quel est au juste "le désordre à corriger".

La revue publie en outre, ce mois-ci, des articles de MM. Léopold Richer, Gérard Filteau, Hermas Bastien, Thuribe Belzile, Dostaler O'Leary, ainsi que d'abondantes notes bibliographiques.

Pour s'abonner à l'**Action Nationale** ($2.00 par année), il suffit d'écrire à l'Administration, casier postal no 1524, Place d'Armes, Montréal. La revue est mise en vente au numéro dans plusieurs librairies.

Cours du grain fourni par
James Richardson & Sons Ltd.
1019, EDIFICE GRAIN EXCHANGE, WINNIPEG — TEL. 93 459

Prix déchargé à Fort William ou Port Arthur
PRIX COMPTANTS A WINNIPEG

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
Janvier	24	25	26	27	28	29
BLE						
Nord No 1	148⅞	148⅞	146⅝	147⅛	148	147¼
Nord No 2	138⅞	138⅞	135⅝	136⅛	137½	136¾
Nord No 3	121⅞	121⅞	119⅝	120⅛	120½	119¾
No 4	111⅞	111⅞	109⅝	111⅛	111½	110¾
No 5	99⅞	99⅞	97⅝	98⅛	98	97¼
No 5	90⅞	90⅞	88⅝	89⅛	89	88¼
Fourrage	80⅞	80⅞	78⅝	79⅛	79	78¼
Sur voie net	144⅞	145⅞	142⅝	143⅛	144	143¼
No 1 Durum	91⅞	91⅞	89⅝	90⅛	90	89¼
No 2 Durum	89⅞	89⅞	87⅝	88⅛	88	87¼
No 3 Durum	86⅞	86⅞	84⅝	85⅛	85	84¼
Inférieur Nord 1	146⅞	146⅞	144⅝	145⅛	146	145¼
Inférieur Nord 2	136⅞	136⅞	133⅝	134⅛	135⅛	134¾
Inférieur Nord 3	119⅞	119⅞	117⅝	118⅝	118½	117¾
Charbonneux 1	125⅞	125⅞	123⅝	124⅛	124	123¼
Charbonneux 2	122⅞	122⅞	120⅝	121⅛	121	120¼
Charbonneux 3	117⅞	117⅞	115⅝	116⅛	116	115¼
Rej. Nord 1	123⅞	123⅞	121⅝	122⅛	122	121¼
Rej. Nord 2	121⅞	121⅞	119⅝	120⅛	120	119¼
Rej. Nord 3	115⅞	115⅞	113⅝	114⅛	114	113¼
Printemps 1	112⅞	112⅞	110⅝	111⅛	111	110¼
Printemps 2	110⅞	113⅞	108⅝	109⅛	109	108¼
Printemps 3	108⅞	108⅞	106⅝	107⅛	107	106¼
AVOINE						
C.W. No 2	56¼	56⅜	56⅝	57½	57	56⅛
C.W. No 3	49¾	50¼	50⅛	51	50½	49⅝
Fourrage No 1	45¼	45¾	45⅝	46½	46	45⅛
Fourrage No 2	41	41½	41⅜	42¼	41¾	40⅞
Fourrage No 3	38¼	38¾	38⅝	39½	39	38⅛
Sur voie net	53⅝	54⅛	54	54⅞	54⅜	54
ORGE						
C.W. No 3	62⅞	62¼	61⅝	61⅞	61⅞	62¼
C.W. No 4	61⅞	61¼	60⅝	60⅞	60⅞	61¼
C.W. No 5	60⅜	59⅜	59⅛	59⅜	59⅜	59⅜
C.W. No 6	59⅜	58⅜	58⅛	58⅜	58⅜	58⅜
Sur voie net	64⅞	64¼	63⅝	63⅞	65⅞	64¼
LIN						
C.W. No 1	177⅞	177½	176¾	176¾	176¾	175½
C.W. No 2	173⅞	173½	172¾	172¾	172¾	171½
C.W. No 3	152⅞	152½	151¾	151¾	151¾	150½
C.W. No 4	147⅞	147½	146¾	146¾	146¾	145½
Sur voie net	176⅞	176½	175¾	175¾	175¾	174½
SEIGLE						
C.W. No 2	72¾	83¼	81⅛	81⅝	82¼	81
C.W. No 3	79¾	80¼	78⅛	78⅝	79¼	78
C.W. 2 rej.	75¾	76¼	74⅛	74⅝	75¼	74
C.W. No 4	75¾	76¼	74⅛	74⅝	75¼	74
Ergot rej. X	74¾	75¼	73⅛	73⅝	74¼	73
Sur voie net	81¾	82¼	80⅛	80⅝	81¼	80

OPTIONS — WINNIPEG

	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi
BLE						
Mai	127⅞	127⅞	125⅝	126⅛	126	125¼
Juillet	120	119⅞	118⅝	118⅛	117⅞	117½a⅝
Octobre	101⅝a¾	101⅞	100⅝	100⅝	100¼	99⅞
AVOINE						
Mai	48¼	48⅜	48⅝	49½	49	48⅝
Juillet	45⅝	46	45⅝	46⅜	46⅛	45½
Octobre	41⅜	41½	41⅜	42	42	41½
ORGE						
Mai	64⅞	64¼	63⅝	63⅞	63⅞	64¼
Juillet	60⅜	60⅜	59⅝	59⅞	59⅞	59⅞
Octobre						
LIN						
Mai	179⅞	179½	178¾	178¾	178¾	177½
Juillet	179⅜	179⅜	178¼	178¼	178¼	177
Octobre						
SEIGLE						
Mai	84¾	85¼	83⅛	83⅝	84⅛	83
Juillet	83⅜	84¼	82¼	82⅝	83¼	82
Octobre						

Feuilleton de la "Liberté"

L'ÉMANCIPÉE

Par MARCEL BARBOTTE

(Suite)

NUMERO 9

Car il n'était pas dupe de l'explication que fournissait Roger.

—Va à Dijon, mon petit, dit-il. Va si tu veux...

Et il ajouta, prenant son fils aux épaules et le regardant dans les yeux:

—Mais ne fais pas de bêtises là-bas, hein!... Ce n'est pas la peine.

—Papa! répondit le jeune homme en rougissant... Je te promets que je serai raisonnable...

Puis, après un petit silence:

—J'irai demain. Il le faut, tu le comprends bien. Puis ce sera fini, complètement fini, et je serai guéri...

—Mais n'oublie pas, quand même, de noter la date de départ de ton bateau! recommanda M. Fontenelle...

—Sois sans crainte, ce sera mon premier souci.

Et il ajouta:

—Merci, papa, merci de m'avoir compris.

Cette idée d'aller à Dijon l'avait pris brusquement, alors qu'il ne s'y attendait pas. Effrayé de voir si proche un départ auquel, jusqu'ici, il n'avait pas voulu songer avec attention, il craignit de s'embarquer sans revoir Geneviève. Il ne se demanda pas pourquoi il voulait la revoir. Le fait brutal était qu'il ne pouvait pas partir comme cela. Et il fallait aussi qu'il allât la surprendre inopinément à Dijon. Que voulait-il au juste? Se rendre compte, par lui-même... Se rendre compte de quoi? Il n'en savait rien. Se rendre compte, tout simplement.

Il se disait que de ce déplacement résulterait sans doute pour lui un peu plus de peine et de rancoeur, mais il voulait le faire quand même, —comme on se résout à souffrir un peu plus fort en se faisant opérer d'un abcès, lorsqu'on sait qu'après viendra le soulagement définitif.

XIII

La voix tonitruante du mélodium installé au-dessus de la porte d'un cinéma s'était tue depuis longtemps, et comme les tramways avaient cessé de circuler, on n'entendait plus, à présent, que le ronflement intermittent d'un moteur ou le glissement souple d'une auto sur la chaussée. Les lampadaires électriques prodiguaient une lumière abondante sur une place déserte, au-dessus de laquelle se découpait, dans le ciel sombre, la silhouette noire de Rudo. Et là-haut, très haut, au milieu des étoiles, les feux de position verts et rouges des avions militaires qui effectuaient des vols de nuit, traçaient d'étranges arabesques.

Soudain, les portes du cinéma s'ouvrirent. C'était l'entr'acte. Des spectateurs apparurent, qui conservaient dans les yeux l'image enchanteresse de contrées exotiques où venaient de se dérouler tant de péripéties angoissantes ou sentimentales. Les hommes pensaient à l'héroïne blonde, et les femmes songeaient au jeune premier sportif. Les terrasses des cafés avoisinants connurent pendant un quart d'heure l'affluence, et les garçons, bousculés, embrouillaient les commandes et se trompaient en servant les consommations.

Sorti parmi les premiers, Roger demeura sur le trottoir, à l'écart, dans un coin d'ombre, surveillant la porte.

Il était arrivé à Dijon sur la fin de l'après-midi. Après avoir retenu sa chambre à l'hôtel, il s'était renseigné sur la date de départ de son paquebot. C'était le 12, à Bordeaux. Dans huit jours.... Maintenant qu'il était fixé, maintenant qu'il savait qu'une semaine seulement le séparait de la date où il quitterait la Bourgogne, maintenant que rien en pouvait changer son destin, le jeune ingénieur était plus calme.

En passant devant un cinéma, il avait constaté qu'on y jouait ce soir-là un très beau film parlant dont la critique avait dit beaucoup de bien, et dont le succès se maintenait à Paris. Il avait résolu de l'aller voir. D'abord par curiosité, et aussi parce qu'un secret pressentiment lui disait que Geneviève s'y rendait aussi. Il basait sa conviction — car c'en était une — sur le fait que la jeune fille ne manquerait pas cette première représentation du film à Dijon. Et puis surtout, il se fiait au hasard!

Mais il y avait ce soir-là un monde fou. Roger éprouva quelque difficulté pour découvrir un fauteuil. Mal placé pour bien examiner la salle, il ne pouvait, sous peine d'attraper un torticolis, surveiller qu'une faible portie des spectateurs. Parmi ceux-ci, il ne vit pas Geneviève. Mais à l'entr'acte, il sut se faufiler rapidement pour sortir dans les premiers.

Et soudain, il tressaillit. Un groupe de jeunes gens et de jeunes filles venait d'apparaitre et se dirigeait en bavardant et en riant vers une table demeurée libre à une terrasse. Dans ce groupe, Roger aperçut Geneviève. Avec elle se trouvaient deux jeunes filles et deux jeunes gens qu'il ne connaissait pas, mais qu'il soupçonna être des camarades du Conservatoire de la jeune fille. Il put, sans éveiller leur attention, s'installer non loin d'eux et, la figure cachée par un journal, il s'autorisa, au mépris de toute discrétion, à prêter l'oreille.

La première constatation qu'il fit fut que Geneviève paraissait moins enjouée que ses compagnons. Elle n'avait pas le même entrain, elle ne riait pas si fort, elle semblait ne pas être à l'unisson.

—Décidément, dit l'un des jeunes gens, on a changé Ginette pendant ses vacances. Qu'est-ce qu'elle a bien pu fabriquer à Saint-André pour nous revenir dans cet état? Il y a deux mois, elle était l'âme de la bande, toujours gaie, toujours prête aux folies, toujours en forme, quoi! Aujourd'hui, voyez-la: muette, mélancolique, sans entrain. Ce soir, il a fallu nous mettre à quatre pour la décider à sortir. C'est inquiétant!

—Cela ne durera pas, dit l'une des jeunes filles. Elle retrouvera bientôt son caractère habituel avec nous. A moins qu'elle ne soit malade...

—Alors, il faut absolument la soigner. Je ne connais qu'une cure: spectacles, dancing, sport, promenades. En moins de trois semaines, Ginette sera guérie.

—Mais je ne suis pas malade! se défendit la jeune fille.

—Si! Si! se récrièrent ces jeunes fous. Ça ne peut pas continuer comme cela. Il faut que tout le monde soit gai. Qu'en pensez-vous, Mado?

—Oh moi, dit la seconde jeune fille, je n'ai aucun avis à donner. Ginette a sans doute ses raisons d'être mélancolique. Et puis, je suis d'avis qu'il ne faut jamais forcer quelqu'un d'être gai quand il n'en a pas envie: cela donne des résultats pitoyables...

—Tiens! Tiens! Ginette aurait des motifs d'être mélancolique?... Alors, raison de plus: il n'est que temps d'agir. Détruisons ces motifs et nous aurons retrouvé notre Ginette d'il y a deux mois. Pour commencer, demain soir, rendez-vous à la Bonbonnière. Tangos, one-steps, bostons et blues, voilà le premier degré de la cure.

—Je n'ai pas du tout envie de danser! dit Geneviève.

—Evidemment, un malade n'a jamais envie de boire de l'eau à Vichy ou à Evian... Mais c'est nécessaire. Rendez-vous, demain à neuf heures, à la Bonbonnière.

—Je n'irai pas.

—Nous irons vous chercher et vous y emmènerons de force!

—Allez-y sans moi. Je serais une trop piètre compagne de plaisir et je ne veux pas vous empêcher de danser — ni en rond, ni autrement.

— Mado, nous comptons sur vous pour décider Ginette?

—Je ferai le nécessaire.

Mais la sonnerie du cinéma se fit entendre, annonçant la reprise du spectacle. Comme par enchantement, les tables se dégarnirent et ce fut la cohue pour rentrer.

Roger attendit un moment, puis appela le garçon.

—La Bonbonnière, demanda-t-il, où est-ce que ça niche?

Le garçon indiqua l'adresse d'un dancing que fréquentait la jeunesse dorée de la ville. Roger remercia, régla sa consommation et regagna sa place sans hâte, en chantonnant.

XIV

Les projecteurs balayaient la salle de leurs faisceaux violets, jaunes ou mauves, éclairaient les danseurs qui évoluaient en silence, avec une gravité hiératique. On eut dit quelque étrange rite d'une religion inconnue, célébré dans un temple nouveau.

L'orchestre, en sourdine, jouait une musique douce, prenante, langoureuse, qui faisait mal aux nerfs. Obéissant à son invite, les couples se soudaient plus étroitement dans une étreinte déjà sensuelle. Les mouvements étaient longs, lents, parfaitement conjugués, et les accents nostalgiques parcouraient les corps comme un courant, montaient comme une caresse. Les femmes, plus sensitives, yeux mi-clos, s'abandonnaient, souples, au bras des cavaliers.

Sur un point d'orgue qui s'en alla mourir au bout de l'archet des violons, le tango prit fin. Et soudain, brutale, violente, indésirable, la lumière blanche jaillit, rompant l'enchantement. Un peu gênés, les danseurs se séparèrent, et pour prendre contenance, applaudirent bruyamment. Mais l'orchestre fit la sourde oreille et ne recommença plus la danse. Alors la piste se vida, devint nue et brillante comme une patinoire.

Roger venait d'arriver.

Des yeux, il fit le tour de la salle. Geneviève n'était pas encore là. Il prit place à une table et commanda une boisson glacée. Autour de lui, des femmes, le regard animé, tempéraient d'un nuage de poudre le brillant de leur teint et attendaient que l'orchestre, impérieusement, les invitât à la danse, — ce prologue nécessaire.

Le jeune homme se demanda ce qu'il était venu faire ici. Souffrir un peu plus? Ou bien se guérir tout à fait? Il n'en savait rien, ne voulut pas perdre son temps à le chercher. Il alluma une cigarette et attendit.

Une chorégraphique rapide, trépidante, heurtée, arythmique qui tenait de l'acrobatie pour l'équilibre et de la course à pied pour la vitesse d'exécution, succéda au tango. Lorsqu'elle fut terminée, les danseurs revinrent s'asseoir, essoufflés, la figure luisante, mais les yeux brillants et les lèvres souriantes.

Et Geneviève entra. Elle était accompagnée des deux jeunes filles et deux jeunes gens que Roger, la veille, avait vus avec elle au cinéma. Sur le seuil de la salle ils hésitèrent, cherchant des yeux une table qui fût inoccupée. Roger suivait leurs mouvements dans une glace murale. Il vit Geneviève, après quelques instants, parlementer avec ses compagnons, et il craignit que la jeune fille, prenant prétexte de l'apparente impossibilité qu'il y avait de trouver cinq places, ne décidât pas ses amis à faire demi-tour avec elle.

Mais un des hurluberlus, qui avait les cheveux brillants et plaqués sur la tête, apercevant Roger seul à une table se précipita:

—Vous permettez, Monsieur, demanda-t-il, que nous prenions place auprès de vous? Nous sommes cinq, mais nous ne vous gênerons pas. Excusez notre sans-gêne, mais tout est occupé, et...

—Je vous en prie, ne vous excusez pas, dit Roger. C'est trop naturel. Appelez vos amis: il y a de la place pour tout le monde.

Le jeune ingénieur souriait, tout à fait calme. Pour rien au monde, maintenant, il n'eût voulu s'en aller. Il attendait, amusé, que Geneviève l'aperçut.

En arrivant près de la table, elle demeura immobile, sidérée, tellement stupéfaite, tellement ahurie, qu'elle se crut tout d'abord le jouet d'une ressemblance trompeuse. Mais Roger, feignant un étonnement enjoué, se leva et tendit la main:

—Par exemple! C'est vous, Ginette? Quelle surprise... Comment allez-vous, Ginette?

Il insistait sur ce prénom qu'il n'avait pas voulu employer à Saint-André.

—Mais... mais que faites-vous ici? demanda la jeune fille.

—Vous le voyez: je viens danser! Comme vous, d'ailleurs! Quel heureux hasard de vous rencontrer. Je ne m'attendais pas à cette bonne surprise! Présentez-moi donc, je vous prie, à vos amis...

Geneviève comprit que son attitude, si elle se prolongeait, ne manquerait pas de surprendre ses compagnons. Ceux-ci, occupés à chercher les sièges nécessaires, n'avaient pas remarqué son trouble. Elle se ressaisit, se força pour paraître gaie, et nomma Roger:

—Je vous présente, dit-elle, celui que j'appellerai mon sauvage africain... C'est un monsieur de Saint-André qui revient de chez les nègres et qui s'apprête à y retourner. Il faut, avouez-le, un certain courage pour quitter un pays où l'on est si bien, et pour aller dans un autre où l'on est si mal, où il y a de vilaines bêtes, de vilaines gens, et pas de cinéma ni de dancing! Saluez! C'est une manière de héros...

Les jeunes gens s'inclinèrent, et firent assaut d'esprit facile. Très gai, Roger leur donna la réplique. Il expliqua que, précisément, parce qu'il ne retrouverait plus en Afrique les cinémas et les dancings, il voulait, avant de partir, s'amuser un peu. Demain il rentrerait à Saint-André pour préparer son départ. Puis il s'en irait...

—Pour combien de temps? demanda-t-on.

—Peut-être pour toujours! dit-il en souriant.

L'orchestre préluda pour un boston. D'autorité, Geneviève prit le bras de Roger.

—Nous dansons? dit-elle.

Nous dansons! répondit Roger gaiement.

Ils se glissèrent parmi les couples. Les lustres s'éteignirent et les projecteurs s'allumèrent, isolant davantage chaque couple avec les autres.

—Parlons un peu, Roger, dit Geneviève. Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Que faites-vous ici?

—Mais il n'y a pas d'histoire... Et vous le voyez, je suis venu danser. Avec vous, puisque j'ai eu la surprise de vous rencontrer. Avec d'autres si vous n'étiez pas ici. C'est tout... Je suis venu à Dijon pour retenir ma place sur le paquebot qui partira de Bordeaux le 12. Et comme j'avais une soirée à perdre, je suis venu la passer à la Bonbonnière.

—Non, Roger, je ne vous crois pas.

—Alors, dans ces conditions, voulez-vous me dire vous-même ce que je suis venu faire ici?

—Je ne sais pas.

Elle avait envie de répondre: "Tu es venu me chercher. Emmène-moi. Je partirai avec toi, où tu voudras. Arrache-moi à ce milieu où maintenant, je suis une étrangère. Sauve-moi... Je suis moins coupable que tu le crois, moins mauvaise que j'ai voulu m'en donner l'apparence. Je redeviendrai avec toi celle que je suis réellement, douce, aimante, tendre. Mais tends-moi la main. Aide-moi à lutter contre moi-même plus que contre les autres. Avec toi, je ne crains rien. Je t'aime".

Un sentiment de fausse honte la retenait de prononcer les paroles qui se pressaient à ses lèvres. Elle ne s'était même pas aperçue qu'elle ne tutoyait plus Roger. Elle répéta:

—Je ne sais pas...

—C'est pourtant bien simple, dit le jeune homme... Voyez-vous, depuis quelque temps, mes yeux se sont ouverts. J'étais un niais, un naïf. J'aurais pu le demeurer longtemps sans vous. Je vous remercie de m'avoir montré la vérité. Je croyais que la solution de la vie se trouvait dans le coeur, et que celui-ci ouvrait des horizons sans limites. Je croyais que lui seul était capable d'inspirer de grands sentiments, et qu'il ne fallait jamais tenter d'étouffer la flamme qui brillait au fond de nous-même. Je croyais que pour vivre, il fallait aimer: aimer les belles pensées, les belles actions, les belles choses, les nobles sentiments. Je croyais encore que le coeur était la seule source productive de joies saines et pures, exemptes de marchandage. Je croyais aux grandes idées en germe dans chacun de nous,—et je croyais surtout qu'il eût été criminel de résister à leur impulsion.

—Roger!

—Ne m'interrompez pas... Et puis je me suis aperçu soudain que tout ceci était faux, archi-faux. La vérité? Elle est dans les exemples que je vois autour de moi, surtout depuis que vous m'avez appris à regarder. Chaque génération a son idéal. Celles qui ont accordé au coeur l'importance primordiable dont je parlais tout à l'heure sont mortes. Sur ces ruines du passé, un temple nouveau s'est élevé pour un autre Dieu. Nous vivons aujourd'hui dans un tourbillon insensé qui nous entraîne vers des destinées inconnues. Tant pis! La jeunesse actuelle n'a qu'un but: parvenir, et parvenir vite. A quoi? Elle n'en sait rien. Mais pour réussir, elle a compris qu'il fallait qu'elle se mette en garde contre les élans généreux, qu'elle se défie des longs attachements que l'on traine avec soi comme un boulet, qu'elle élimine tous ces poids morts qui font perdre du temps, en ce siècle né sous le signe de la vitesse. Il faut qu'elle résiste aux nobles enthousiasmes, qu'elle ignore la bonté, la charité, l'amour de son prochain, et même l'amour tout court.

—Alors, il faut être égoïste?

—Vous l'avez dit, Geneviève, il faut être égoïste, insensible, cynique, dénué de scrupules. Tout ceci constitue maintenant une force. Ainsi est-on à peu près sûr d'arriver au but que l'on poursuit, à la condition de ne pas rencontrer en face de soi d'autres êtres encore plus cyniques et plus égoïstes.

—Vous ne parlez pas sérieusement, Roger?

—Très sérieusement, au contraire.

—Et vous croyez à ce que vous dites?

—Absolument, Ginette. Surtout depuis quelque temps. Lorsqu'il y a deux ans, je suis parti pour la première fois pour l'Afrique, nous avions tous deux la même conception de la vie. Nous croyions à la générosité, à la bonté, à l'amour sincère. J'ai conservé ces illusions en Afrique, alors que vous, jetée dans la vie moderne, les perdiez vite. Lorsque nous nous sommes retrouvés, il y avait entre nous un abîme. Vous aviez compris avant moi la nécessité qu'il y a pour nous jeunes gens d'après-guerre, de se dépouiller des vieilles croyances, de faire litière de ces vieilles traditions. Vous aviez fait peau neuve. C'est aujourd'hui mon tour, mais je suis décidé à rattraper le temps perdu. Je me rends compte d'ailleurs que celui qui tenterait de rétablir un idéal périmé se vouerait à un échec certain. Il ne modifiera pas l'univers, et ceux qu'il voudrait conserver à la religion ancienne se moqueront de lui.

"Tenez, regardez autour de nous. Il y a ici toute une jeunesse qui s'amuse. Elle vit. Elle profite du temps présent. Que lui importe l'avenir? Il sera ce qu'il voudra. Il sera pourtant ce qu'elle l'aura fait, et je crains qu'il ne soit pas beau. Tant pis, Ginette, profitons de tout, dépensons notre jeunesse. Vive la joie!

—Roger, vous m'effrayez!

—Je voudrais au contraire être en pleine concordance de pensées avec vous. Les théories que je professe aujourd'hui ne sont-elles pas celles que je vous ai entendu approuver il y a quelques semaines? Voyez, la danse est terminée. Soyez gaie, riez, flirtez, tout ceci est naturel. Epuisez votre santé et votre fraicheur: la jeunesse ne dure qu'un temps! Voyez moi, je vais partir pour l'Afrique. Je ne sais quand je reviendrai en France; peut-être jamais. A quoi me servirait, je vous le demande, avant mon départ, de méditer sur le malheur des temps? N'est-il pas préférable que je m'amuse, que je vive, que je fasse provision de joie, que je me sature de plaisirs avant de m'embarquer. Qui sait quand je pourrai recommencer? Qui sait si je pourrai recommencer?

Geneviève et Roger revinrent s'asseoir.

Le jeune ingénieur débordait d'une gaieté trop violente pour que quelqu'un qui le connaissait bien pût la croire naturelle. Mais il joua son rôle sans faiblir. Il fut le boute-en-train de la bande, fit des folies, exigea que, pour fêter son départ, l'on sablât le champagne, dansa et flirta avec les compagnes de Geneviève. Il fut étincelant de gaieté et d'esprit, conquit les grâces de tous et de toutes, — sauf de Geneviève qui, plus triste à mesure que Roger se montrait plus gai, se retint pour ne pas pleurer. D'abord, pour ne pas donner prise aux remarques de ses compagnons, et aussi parce que le rimmel, parfois, a des exigences impérieuses.

Mais lorsqu'à l'aube, Roger eut regagné sa chambre, il s'effondra sur son lit, à bout de forces. Et à grands sanglots qui lui secouaient les épaules, mais qu'il étouffait, la figure enfouie dans l'oreiller, il pleura longuement la fin lamentable d'un beau rêve de jeunesse...

XV

Geneviève à Roger

Dijon, 3 mai.

Roger, écoute-moi. Il ne faut pas que tu partes sans entendre ce que je veux te crier. Je n'ai pas été dupe de ton attitude, hier soir, au dancing. Je te connais trop, Roger, et je sais que tu n'es pas, que tu ne peux pas être celui que tu as voulu paraître un soir...

Les camarades qui m'avaient emmenée là, — de force, je te le jure, — ont conservé de toi le meilleur des souvenirs: celui que des fêtards sont capables de conserver d'un autre fêtard qui les a amusés un soir de goguette. Si ce critérium peut te persuader que tu as bien joué ton rôle, sois rassuré, tu as été parfait.

Mais moi qui te connais, Roger, je conserve de cette soirée un goût amer au coin des lèvres. J'ai envie de pleurer. De pitié, évidemment, sur moi-même. Mais les larmes n'ont jamais rien réparé. Elles sont inutiles. Et dans mon cas particulier, elles auraient trop à faire.

Ce que je n'ai pas eu le courage de te dire hier, ce que toute mon attitude te criait cependant, je dois te l'écrire aujourd'hui: Roger, je t'aime... Oh! ne souris pas, Roger, et crois-moi. Je t'aime.

... Maintenant, vois, cela va mieux. Je suis soulagée. Il était nécessaire que tu le saches, il fallait que je te le dise. Je t'aime, Roger, de toutes mes forces, de toute mon âme, de tout mon coeur. Je sais que ce sont des expressions qui sont banales, à force d'avoir servi. Pour moi, elles sont neuves. Elles ont conservé toute leur valeur. Je t'aime, tel que tu es vraiment, et non tel que tu es apparu un soir qui restera dans mon souvenir comme un cauchemar.

A présent, accepte que je fasse mon mea culpa. Je sais, je sens que tu ne m'aimes pas, ou plutôt, ce qui est bien plus terrible et bien plus affreux, que tu ne m'aimes plus... C'est ma faute. Il ne tenait qu'à moi de te garder. Je n'ai pas su. J'ai voulu, sotte que j'étais, jouer avec l'amour. Je n'ai réussi qu'à m'attacher davantage à toi, et à te faire, dans le même temps, te détacher de moi.

Comme tu as eu raison, Roger! Et comme j'explique et comme j'approuve ton attitude... tu vois, je ne cherche pas à ma faute de circonstances atténuantes. Tu as même été bien bon, bien patient aussi, de tolérer aussi longtemps une compagnie qui pour toi n'offrait plus d'intérêt.

Il y a un mois, après t'avoir rencontré à Saint-André, à ton retour d'Afrique, je me suis amusée à te faire souffrir en me révélant à tes yeux perverse et cynique; je croyais que j'étais très forte et très habile. Et c'était toi qui étais fort, et moi qui étais faible. J'en ai eu la perception de plus en plus nette au fur et à mesure que les jours s'écoulaient. Tu avais, toi, cette sérénité apaisante, cette force calme et sûre d'elle-même de ceux qui n'ont pas renié leur idéal. Et tu pouvais sourire de pitié, certes, devant le pitoyable spectacle d'une petite fille qui croyait avoir épuisé la vie parce qu'elle avait voulu vivre pendant deux ans, à Dijon, une vie indépendante! Quelle misère...

Et puis est venu, fatalement, le jour où je t'ai aimé plus fort encore en voyant que tu ne m'aimais plus, toi. A ce moment, j'ai eu peur, car j'ai compris que je t'avais perdu, par ma faute. J'aurais voulu te reprendre. J'ai essayé. J'aurais voulu te dire que toute mon attitude n'était que comédie, leurre, mensonge. Pourquoi ne l'ai-je pas fait? C'est que tu m'avais échappé. Je te sentais trop loin de moi, déjà. Trop haut, aussi. A la Combe du Serpent, t'en souviens-tu?, tu m'as surprise un jour en train de pleurer. Et très doucement, parce que tu es bon et pitoyable, tu m'as pressée contre toi. J'ai été à deux doigts de te demander de me pardonner et de me garder. Mais déjà il était trop tard...

Mes vacances sont arrivées à leur fin, et je suis revenue à Dijon. Mais ce n'était plus la même chose. J'ai senti que jamais plus je ne serais celle que j'avais voulu être pendant deux ans. Je retrouvais le décor, les personnages, mais j'avais laissé à Saint-André, en te quittant, trop de moi-même pour pouvoir me maintenir ici à la hauteur d'un rôle pour lequel, maintenant, je me sentais de l'aversion.

Tu es venu, toi, à Dijon, et tu as voulu me donner une leçon. Je l'accepte, Roger, humblement, parce que je la méritais. Mais déjà elle était inutile. Avant que de t'entendre flétrir — et en quels termes sous ton ironie méprisante! — le pauvre idéal que tu faisais semblant de faire tien, j'avais compris toute la laideur de la vie fallacieuse à laquelle j'avais voulu te persuader que je croyais.

La bonne vie, la vraie, Roger, je le sais bien, ce n'est pas celle que vivent les fous qui usent leur coeur et leur corps au feu d'une existence épuisante et trompeuse. C'est celle que procure la quiétude, celle qui maintient la santé physique et morale.

C'est la vie simple dans un foyer où les yeux se sourient et où les coeurs s'unissent au rythme paisible des heures calmes. C'est la vie où chacun devine la pensée de l'autre parce qu'elle ne se dérobe pas, n'ayant rien à cacher. C'est la vie où il fait bon, l'été, se reposer à l'ombre embaumée des glycines, ou bien l'hiver, écouter, au coin de la cheminée, sous la clarté douce de la lampe, le feu chanter sa belle chanson. C'est la vie où l'on aime goûter à deux.

L'heure où l'on est croyant à force d'admirer...

C'est la vie exempte de jalousie, de mesquinerie, de sentiments bas. C'est la vie emplie de beauté, de bonté, de travail et d'amour. C'est en somme, Roger, la vie que j'aurais pu vivre avec toi, et que je ne connaîtrai jamais, par ma faute, uniquement...

Et maintenant, une prière, en terminant. Je voudrais, Roger, te revoir avant ton départ...

Seulement une fois.

Ne rien te dire, mais te tendre mon front et chercher dans tes yeux un peu de pardon. Pas autre chose...

GENEVIEVE.

Roger à Geneviève

Saint-André, 5 mai.

Geneviève, je sais qu'il ne faut jamais rendre les gens responsables des illusions qu'on s'était faites sur eux. C'est pourquoi, tout de suite, je te déclare que je ne t'en veux pas, et que je te pardonne de n'avoir pas voulu, pas su, ou pas pu réaliser toutes les espérances qu'il y a deux ans j'avais placées en toi.

Ta lettre m'a touché infiniment. D'abord, elle est désabusée, et toute désillusion est pénible pour qui la subit et par là, digne de pitié. Et surtout parce que je sens que tu es sincère.

Tu sais, Geneviève, combien je t'ai aimée... De toutes mes forces, de toute mon âme. Ces expressions avaient aussi pour moi, il y a deux ans, toute leur valeur... Je n'ai aucune gêne à te l'avouer. Pendant quinze mois, ton souvenir fut mon seul enchantement sur la terre d'Afrique, et l'espérance que j'avais de te retrouver pour toujours mon seul soutien pour lutter contre le découragement. Je t'attendais comme une belle récompense, — la plus belle de toutes.

(A suivre)

